

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. VIII. No 52
MONTREAL, 29 MAI 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

L'INCENDIE DE LA RUE JEAN GOUJON



UN BRASIER DE CHAIR HUMAINE.
4 Mai 1897, 5 heures. (Voir page 6).

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 29 MAI 1897

BIEN RENCONTRÉS



Mme McGinness.—Il fait un peu froid, aujourd'hui, monsieur McCarthy?
Mr McCarthy.—Oui, un peu; mais ma femme est à laver et il fait bien chaud dans la maison.
Mme McGinness.—C'est comme moi, mon mari est en train de monter le poêle et c'est plus plaisant dehors que dedans.

BOUQUET DE PENSÉES

Il y a un proverbe, de je ne me rappelle plus quel pays, qui dit : Lorsque la femme a tout ce qu'elle désire en fait de toilette et l'homme tout ce qu'il veut à manger, il n'y a pas de raison pour qu'ils ne vivent pas heureux ensemble.

x

Vous ne connaîtrez jamais bien une femme jusqu'au moment où vos enfants se sont querellés avec les siens, et un homme jusqu'au jour où vous lui devez de l'argent.

x

Le journal nous apprend la recette pour conserver le poisson frais. Une bonne recette ce serait de ne l'attrapper que quand nous en avons besoin.

x

Une femme n'a pas plus grand plaisir que quand elle peut lire, en souriant de temps à autre, une lettre devant quelques autres femmes.

x

Les hommes veulent parler de tout ce qu'ils font. Les femmes veulent faire tout ce dont elles entendent parler.

x

Ce dont notre pays a le plus besoin, c'est d'hommes qui entrent dans la politique rien que pour leur santé.

x

Quand un convive répond "non" à table, ce n'est pas cela qu'il veut dire, mais il essaie d'être poli.

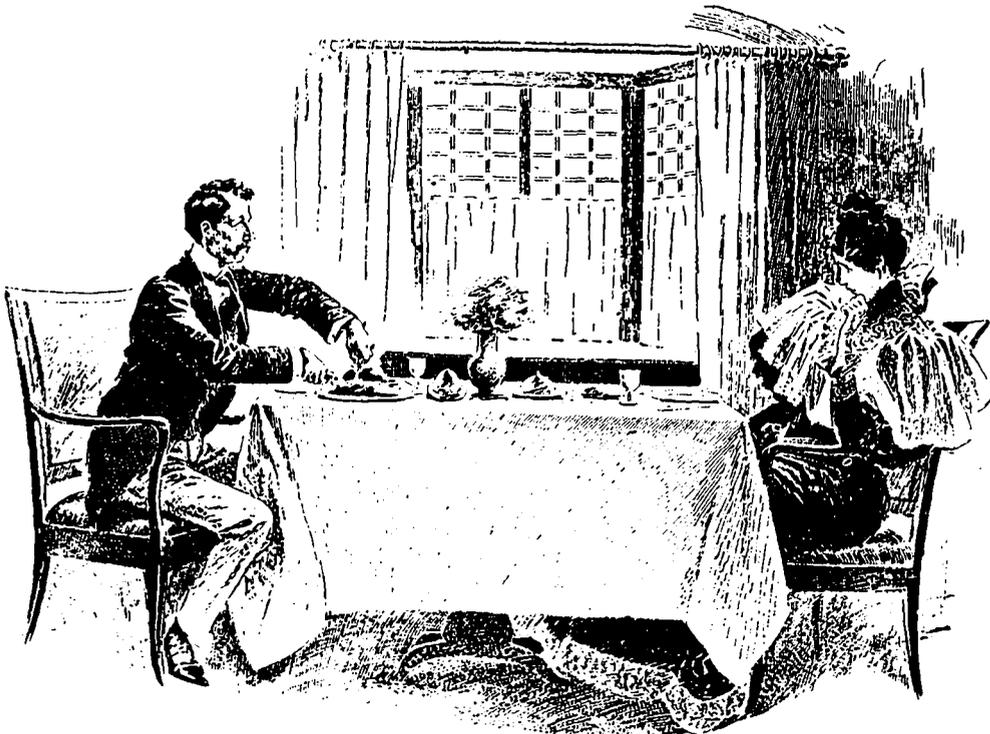
x

Une chose qu'on voit de temps en temps au Pays Latin : un bossu passant un examen de droit.

x

Un ténor gagne en cultivant son *ut* beaucoup plus qu'un paysan en cultivant son *sol*.

PHILOSOPHIE



Elle.—En vérité je suis bien désappointée, mon ami ! J'ai pourtant préparé le dîner tout comme on me l'a montré à l'école de cuisine.
Lui.—Ne te déssole pas, va ! La cuisine c'est probablement comme les autres sciences, encore en enfance.

UN MAUVAIS PAS

Bouleau.—Rien qu'un mauvais pas dans la vie, cela peut vous mettre dans un désordre irréparable.

Rouleau.—Je ne le sais que trop. J'ai aimé une jeune fille qui m'a pris pour un héros jusqu'au jour où je suis tombé dans un trou d'égoût, en soulevant mon chapeau pour la saluer.

A PROPOS DE VEAU

Un curé prêchait dimanche sur la parabole de l'Enfant Prodigue. Quand il en vint au passage où l'on tue le veau gras, il s'efforça d'exciter l'intérêt chez ses paroissiens, en ajoutant :

—Non pas un veau, mais le veau ; le veau domestique, celui qui vit au milieu de la famille.

MONDANITÉS

Mme Dubazar.—Madame Frivole a-t-elle envoyé quelque chose pour les pauvres ?

Mme Linole.—Oh oui ! un magnifique cadeau ; deux douzaines d'éventails japonais.

LE RÉSULTAT

La maman.—Maintenant, mes enfants, je vous ai parlé des causes et des effets. Je suis sûre que vous m'avez bien comprise. Voyons, Bob, supposons que vous mangiez une pomme verte, quel serait le résultat ?

—C'est que je voudrais en manger deux ou trois ou davantage s'il s'en trouvait.

SIGNALEMENT

Mme Simplette entre chez un libraire :

—Je voudrais, dit-elle, acheter un livre pour un jeune homme.

—Très bien, Madame ; quel genre de livre ?

—Mais un livre pour un jeune homme.

—C'est entendu. Mais pour quelle sorte de jeune homme est le livre ?

—Ah, oui ! Il est grand, blond et porte toujours des cravates bleues.

PROBABILITÉS

Bouleau.—Est-ce que votre femme a peur des voleurs ?

Rouleau.—Pas beaucoup.

Bouleau.—Je serais curieux de savoir ce qu'elle dirait si elle en trouvait dans sa maison ?

Bouleau.—Je n'en sais rien. Mais il y a gros à parier que s'il n'avait pas essuyé ses pieds en entrant, il passerait un vilain quart d'heure.

IL N'EN AVAIT PAS VU

Mr Bourru (au garçon du restaurant qui vient de le servir).—Que faites-vous là, vous, à me regarder ? Vous attendez peut-être un pourboire ?

Le garçon.—Non, je regardais s'il y avait un monsieur ici, et je n'en ai pas vu.

La gloire est le soleil des morts. —H. DE BALZAC.

Emaux et Camées

UN OBSERVATEUR

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXVI

LES SAISONS

O ma paresseuse, qu'enivre
L'adolescente félicité,
Depuis que tu m'appris à vivre,
Tu m'as fait comprendre l'été !

La pluie, au refrain monotone,
Rythme les battements du cœur :
Tu m'as fait comprendre l'automne
Par l'habitude du tonneur.

Et, depuis que notre tendresse
Autour de nous réchauffe l'air,
Pour sa blanche et calme allégresse
Tu m'as fait comprendre l'hiver.

Mais le printemps, mi-pleurs, mi-fêtes,
A des contrastes sans raison ;
C'est la saison chère aux poètes,
La jeune et changeante saison ;

Ses caprices m'éloignent d'elle,
Je veux des baisers plus constants...
Tu m'as appris l'amour fidèle :
— Je ne comprends plus le printemps !

CHARLES FUSTER.

Fantaisies Lipogrammatiques⁽¹⁾

PHYSIOLOGIE DE LA PÊCHE ET DES PÊCHEURS A LA LIGNE

(suite)

Sans C

Il y a là, évidemment, un ensemble de phénomènes, un "état d'âme" bien fait pour tenter la méditation d'un analyste tel que Paul Bourget.

Il est absolument notoire que les membranes de la pensée, quand il s'agit d'un goujon, sont les moins développées qui se puissent trouver et il n'y a pas de parallèle à établir entr'elles, appartenissent-elles même à une alose, et la matière grise d'un Littré ou d'un Darwin.

L'œil globuleux, immobile et sans paupières, donne au vertébré inférieur, qui est le poisson, une physionomie n'ayant pas de rapports, même éloignés, avec la figure de Thiers ou de Sardou ; enfin, tout le monde a pu remarquer que le poisson ne possède pas l'usage de la parole et que, faute de doigts, il n'a même pas la possibilité d'adopter le langage muet dont l'abbé de l'Épée dota l'humanité. Si vous y joignez qu'il ne se sert de son ouïe que pour respirer, vous avouerez que la propagation de l'enseignement, fut-il gratuit et obligatoire, dans les eaux profondes de nos fleuves et de nos rivières, se heurte à des quasi impossibilités et qu'il n'y a pas lieu de trop s'étonner si l'intelligent poisson est un mythe et si le génie sous-marin est encore dans un état extra-rudimentaire.

(A suivre.)

LOUIS PERRON.

(1) Lipo : je laisse ; gramma : lettre.



Le petit Frédéric. — Dis, maman, c'est bien drôle ! Grand-papa est trop vieux pour avoir des cheveux et le bébé est trop jeune, n'est-ce pas ?

RÉCIPROQUE

Lui. — Mademoiselle Emma, quand vous eûtes la graciosoté, en réponse au poème que je vous avais dédié, de m'adresser une boucle de vos cheveux, j'en fus bien heureux. Mais je m'aperçois, hélas, que cette boucle n'a jamais paru sur votre tête.

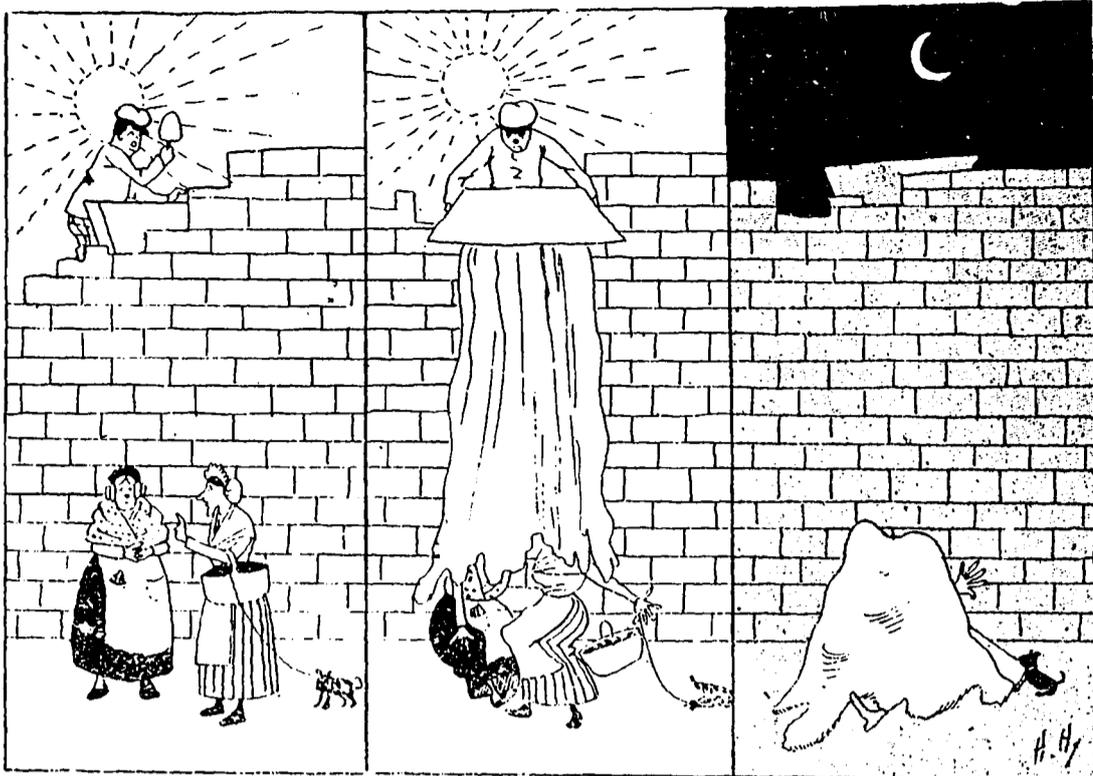
Elle. — Parfaitement, monsieur Duplagiat, mais le poème que vous m'aviez envoyé, ne provenait pas non plus de la vôtre !...

L'INCENDIE DE LA RUE JEAN GOUJON



VUE DU THÉÂTRE DE L'INCENDIE A 6 HEURES DU SOIR. (CÔTÉ SUD).

TERRIBLE HISTOIRE



I

Le soleil luisait ; deux commères, accompagnées d'un petit chien, causaient au bas d'un mur qu'achevait de construire un maçon. Les commères ne s'enuyaient pas, car elles disaient du mal de leurs voisins ; le chien baillait ferme et le maçon les vouait aux cinq cents diables...

II

...Si bien que, n'y tenant plus, le maçon, pour les faire taire, leur déposa délicatement sur le crâne le contenu de son auge à plâtre ; l'effet fut immédiat.

III

Le maçon s'est enfui, sa journée faite ; la lune brille au firmament et le petit chien monte la garde près d'un bloc informe qui renferme pourtant ce qu'il y a de plus mauvais dans le village.

PLUIE

Il pleut. Les eaux
Tombent, menues
Mais continues,
Formant ruisseaux.

Tous les oiseaux
Quittent les nues
Pour les ormeaux
Des avenues.

I's font : cui ! cui !
Pris d'un canni
Dont ils se meurent,

Et de les voir
Broyer du noir
Les feuilles pleurent.

THÉRÈSE.

Ingratitude Humaine

(Pour le SAMEDI)

Comme il fait un temps affreux ce matin !... La neige tombe en grande abondance depuis fort longtemps, poussée par le vent, le farouche vent du nord-est. Et, cela menace de se continuer toute la journée. Quelle guigne !... comme la perspective est jolie : c'est qu'il va falloir rester pri sonnier toute la journée dans ma chambrette, seul, c'est-à-dire n'ayant pour compagnons que mes livres et mes journaux, qu'y vais-je faire ? j'essaie de lire, d'écrire, depuis bientôt une heure, mais, pouah !... Quel guignon !... Je m'embête !... C'est qu'ils sont fort ennuyants mes favoris, aujourd'hui !... Le fait est que mon esprit semble subir l'effet de la tempête. Bigre !... aussi c'est qu'il ne fait pas rigolo.

J'entends mugir la brise glaciale qui souffle avec une rage folle. J'entends le sifflement : tantôt aigu, tantôt sourd produit par la rafale s'engouffrant dans les dallots des maisons, ce qui forme : un charivari infernal. De gros flocons de neige mis en petits grains comme de la grêle, passent en abondance avec une vitesse vertigineuse devant ma fenêtre et semble ensuite revenir avec une vitesse non moins grande.

Brrr ! ça doit être du propre pour celui qui est sans abri et sans feu, aujourd'hui !... Grand Dieu comme ça doit être affreux !... Qu'entends-je ?... C'est qu'il m'a semblé entendre se confondant avec les gémissements de la tempête, un cri plaintif. Oh horreur !... Serait-ce celui du petit moineau ?... Oui, sans doute. Qui est sans abri aujourd'hui ; ou s'il en a un, il y doit être bien misérable. Comme il doit souffrir ce pauvre petit être dans un pareil bouleversement de la nature !... Incapable de prendre son vol ; car, son instinct lui dit qu'il ne pourra lutter avec la fureur du vent, qu'il se fera infailliblement jeter avec violence sur quelque toit ou sur un obstacle quelconque ; se tient caché soit sous une corniche de maison ou dans les anfractuosités d'un mur, et, là, immobile,

transi par le froid, privé de nourriture sans doute, il n'a pour seule ressource que de faire entendre son petit cri plaintif, et qu'appeler au secours. Mais, qui l'écouterait ?... qui, lui portera aide ?

Hélas !... Personne... Personne même ne l'entendra !...

Peut-être demain, mon pied heurtera, mêlé à la neige, ce petit corps inerte, mort de faim et de froid.

Qui sait ?... peut-être aussi !... oh, mais c'est incroyable !... Pourtant, le fait a été constaté malheureusement trop souvent.

Une nombreuse famille, composée d'une grand'mère et d'enfants de constitution délicate, dont les membres, amaigris par les privations et les misères de toute espèce, ne sont couverts que de haillons. Ayant pour habitation une mesure en vétusté, dont les chassis et les portes mal joints, laissent circuler la neige et le vent. Que là, tous, grelottent, se pressent près d'un poêle sans feu, se regardent avec une fixité étrange, les larmes aux yeux, semblent se demander ce qu'ils vont devenir. Ces pauvres enfants torturés par la faim, souffrance beaucoup plus grande que celle du froid, s'adressent à leur mère qui, elle, ne pouvant retenir ses larmes, gémit en silence en proie à toutes les tortures. "Oh bonne mère ! pourquoi pleures-tu ? Tu as faim toi aussi. Nous, si tu savais comme nous avons faim !... si nous avons du pain !... seulement qu'un peu !... pour apaiser notre souffrance. Pourquoi papa ne nous en apporte-t-il pas ?..."

La pauvre mère folle de douleur, ne sachant que faire, les prend un à un, les couvre de baisers, essaie de les réchauffer,

essaie de les consoler en leur disant d'une voix qu'elle s'efforce de faire paraître calme, mais qui est entrecoupée de sanglots déchirants : "Oui, bientôt, mes enfants, nous aurons du pain !... oui, bientôt nous aurons un bon feu." Mais, hélas !... les heures s'écoulent, la neige entre de plus en plus, le froid augmente, ni le pain ni le feu ne viennent.

Ce père : homme sans énergie, ivrogne brutal, parti le matin en compagnie d'amis unis par la société de leurs passions, est allé au cabaret. Là, il boit, chante, dépense, en riant, l'argent de ce pain, ne s'occupent guère si on souffrira de la faim et du froid à la maison.

Toute la journée se passe ainsi, jusqu'au soir tard ; même il part le dernier, dans un état, — grand Dieu, quel état ! — ivre, n'ayant plus de raison. En entrant dans son logis, il blasphème, crie, appelle sa femme et ses enfants qui, exténués de faiblesse, transi par le froid, s'étaient laissés choir sur le plancher et dormaient. Éveillés violemment par cette entrée brusque du misérable, sa femme tremblante de terreur en voyant son époux dans un si triste état, au lieu de se plaindre de lui, essaie de le calmer, l'air confus, les larmes aux yeux, mais lui, insensible, l'injurie de plus en plus, s'excite d'avantage. Les enfants mourant de faim, terrifiés par ces cris et ces blasphèmes, mais dominés par une force inconnue en reconnaissant la voix de leur père, se lèvent d'un bond, s'approchent de lui en demandant d'une voix lamentable : "As-tu du pain, papa !... as-tu du pain !... oh ! ne nous laisse pas mourir !... donne nous en ! donne nous en !..." Le misérable déconcerté à cette juste demande, reste indécis, sa

DE L'UTILITÉ DES MANNEQUINS



I

Il était une fois un artiste qui, comme la plupart de ses congénères, s'il ne dinait pas tous les jours, ne soupait presque jamais.



II

On se fatigue de tout et l'artiste, lassé de son jeûne perpétuel, se creusa la tête tant et tant qu'il y fit éclore une idée... mais une de ces idées qui...

PIERROTTERIES



Pierrot père.—Vilain enfant, qui me force à le corriger ainsi, cela va me faire beaucoup plus de mal qu'à toi.
Pierrot fils.—Ne te fais pas tant de mal, papa ! Je n'en vauz vraiment pas la peine.

hideuse figure respirant la brutale férocité, de plus : étant sous le coup d'une rage folle, qu'a développée en lui le poison virulent qu'il a absorbé durant le jour, il semble les regarder d'un oeil fulgurant. Tout-à-coup, poussant un rugissement de bête fauve, saisissant ce qu'il a sous la main, il s'élançait sur eux dans l'obscurité, frappant, blasphémant, jusqu'à ce qu'ayant fait taire ses victimes, ne pouvant plus se tenir, il tombe ivre-mort à côté de ceux qu'il vient de maltraiter si cruellement.

Hélas ! pauvre mère, pauvres enfants, comme vous êtes doux à plaindre !...

Moi, je me plains !... Moi, je m'ennuie de ce temps maussade ! quand dans ma chambrette il fait une température agréable et que mon estomac est bien tranquille.

Oh ! comme la nature humaine est ingrate et mérite peu ce que Dieu lui accorde si gracieusement !...

DAMUS.

Québec, 14 janvier 1897.

TOUT PAREILS

Madame Bonceur.—Pauvres animaux ! Je vois dans ce livre d'histoire naturelle que les "seals" quand ils ont quelque peine versent des pleurs comme les hommes.

Madame Laconnais.—Oui, comme les hommes qui ont à payer à leur femme un manteau de "seal".

O RENOMMÉE !

Le tramp.—Si vous ne voulez rien me donner, mon prince, voudriez-vous me prêter vingt sous ?

Le monsieur bien mis.—En voilà une idée ! mais je ne vous connais pas.

Le tramp.—Vous ne me connaissez pas ? Et il y a vingt ans que je mendie dans le quartier ! O renommée tu n'es qu'un mot.

DE L'UTILITÉ DES MANNEQUINS — (Fin)



III

...enrichissent un homme en vingt-quatre heures. L'idée de l'artiste fit florès.



IV

Si bien que, le soir venu, il put s'en aller faire un véritable dîner, mais là, un de ces diners, enfin vous me comprenez.

LA VÉRITÉ VRAIE

Mme Smith.—Docteur, nous avons vu votre compte et avons été bien surpris du total, vu les circonstances.

Le Docteur.—Quelles circonstances, madame ?

Mme Smith.—Mais puisque le pauvre homme est mort.

Le Docteur.—Ma chère dame, si nous n'étions payés que pour les malades que nous guérissons, on crèverait de faim, croyez-moi.

POURQUOI ?

Le petit Geurdouche.—Dis, maman, ça coûte t'y cher d'acheter un bébé ?

La maman.—Oh, bien cher, mon chéri.

Le petit Geurdouche.—Alors, dis maman, pourquoi que le pauvre monde il en achète-t-il tant ?

UN ÉPOUVANTAIL

Rouleau.—Comment avez vous donc fait, Bouleau, pour renoncer à votre vieille habitude de priser ?

Bouleau.—Bien simple !... j'ai fait encadrer sur le couvercle de ma tabatière la photographie de ma belle-mère.

PAS DE CHANCE

Le recorder.—Prisonnier, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Le prisonnier.—Oui, Votre Honneur, c'est que je suis engagé pour me marier, depuis dix années bientôt, et que je n'ai jamais pu le faire.

Le recorder.—Et pour quelle raison ?

Le prisonnier.—Parce que nous n'avons jamais pu sortir ensemble de prison, ma future et moi. Mais elle doit être libérée demain.

DEVINETTE



Ce grand Anglais cherche partout le petit masque, mais il ne le trouve pas. Il est pourtant là !

JUSTE LA MESURE

Le petit Arthur (au pharmacien).—Bonjour, monsieur, voulez-vous me donner trois boîtes de ces grosses pilules que vous avez vendues hier à grand-papa ?

Le pharmacien (la bouche en cœur).—Certainement, mon garçon. Elles ont fait du bien à ton grand-père, hein ?

Le petit Arthur.—Ah ça, je n'en sais rien. Mais ce qu'il y a de sûr c'est qu'elles entrent juste dans mon tire-pois.

ENTRE GENDRE ET BELLE MÈRE

Belle-maman.—Oui, monsieur, et si vous continuez à vous conduire ainsi, je serai la première, entendez-vous, à recommander à ma pauvre fille la séparation de biens.

Mr Gendre.—Oh ! parfaitement ! Et certes ma femme a le droit de reprendre sa fortune, mais j'espère alors qu'elle voudra vous considérer comme son bien le plus précieux.

Les circonstances sont bien peu de chose, le caractère est tout. —BENJAMIN CONSTANT.

Un grand enthousiasme est manifesté par les personnes dont les cheveux ont été rendus à leur couleur naturelle par l'emploi du Renovateur des Cheveux, de Hall ; c'est une préparation d'un mérite insurpassable.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



ASPECT DU BAZAR A 4 HEURES UN QUART.



Trois semaines se sont écoulées depuis la terrible conflagration du Bazar de la Charité, à Paris ; les journaux de tous pays ont donné détails sur détails, plus ou moins exacts, du reste, sur toutes les phases de cette horrible tragédie et la curiosité n'est pas encore apaisée, le sentiment d'horreur qu'a fait naître cette hécatombe pas encore dissipé.

C'est avec des documents authentiques, des renseignements puisés aux sources mêmes, des croquis et des photographies pris sur les lieux du sinistre que nous venons, encore une fois, parler aux lecteurs du SAMEDI de la catastrophe de la Rue Jean Goujon.

Le terrain sur lequel avait été édifié le bâtiment abritant le Bazar avait les dimensions suivantes : Longueur, 91 mètres ; profondeur, 45 mètres. La construction, en bois de pitchpin verni, avait 80 mètres de long sur une largeur de 13 mètres, avec quelques petits appentis, côté du terrain, à l'usage du cinématographe, du buffet et de ses dépendances. Un décor, représentant une rue du vieux Paris et provenant de l'Exposition du Théâtre et de la Musique, avait été acquis par les organisateurs et dressé à l'intérieur de la construction, à quelques pieds des parois, afin de ménager l'espace nécessaire à l'établissement des différents comptoirs de vente occupés par les dames patronesses. Au fond, une église gothique ; à droite et à gauche, des échoppes pittoresques, aux toits pointus, aux baies géminées garnies de vitraux, aux auvents surmontés des suggestives enseignes du temps : La Truie qui file, La Tour de Nesle, Le Chat Botté, Le Lion d'Or, etc. Toute une joie pour les yeux !

Au-dessus, dissimulant la charpente du toit et figurant un ciel bleu, un immense velum, jeté d'un bout à l'autre de la galerie.

Le lundi, 3 mai, jour de l'ouverture, une foule immense se pressait aux portes, envahissant les comptoirs tenus par des dames et des jeunes filles appartenant pour la plupart aux premières familles de France.

Les visiteurs vidaient leurs poches sans compter, en échange de tous les menus bibelots, fleurs, parfums, jouets, que peut mettre au service de la charité l'ingénieuse industrie parisienne.

Les brillantes toilettes des femmes, la select correction des hommes avec, comme pour rappeler le but de la réunion, la note sévère jetée par les robes de bure grise, les guimpes et les cornettes blanches des petites Sœurs de Saint-Vincent de Paul, tel est le tableau, pris sur le vif, qu'of-

frait, vers quatre heures de l'après-midi, cette fête si habilement, sinon prudemment organisée.

Tel il devait être le lendemain, quelques minutes avant la fatale catastrophe, alors que douze cents personnes, disent les uns, quinze cents, dix-huit cents peut être, affirment les autres, s'écrasaient littéralement dans cet étroit boyau de 80 mètres de longueur sur environ 9 mètres de largeur, ne communiquant avec l'extérieur que par cinq issues : deux sur la Rue Jean Goujon, trois sur le terrain, limité de hautes constructions, sur lequel était édifié le Bazar.

Le nonce apostolique venait de se retirer, lorsque tout à coup, — il était quatre heures vingt minutes, — retentit le cri sinistre : " Au feu ! "

L'explosion du saturateur d'éther, servant à l'éclairage du cinématographe, venait de communiquer le feu aux draperies puis au velum, immédiatement transformé en une nappe de flammes et dont les fragments, tombant sur les robes légères des visiteuses, constituaient immédiatement des foyers secondaires d'incendie. Puis s'enflammaient les gazes et mouselines légères, les boiseries résineuses, le toit goudronné, les chassis peints des décors, toutes substances éminemment combustibles, offrant au feu un aliment propice, en aidant le rapide développement.

Une horrible fournaise où s'agitent comme des damnés les malheureux qui n'ont pu, en un aussi court espace de temps, gagner quelque une des issues ou qui, s'embarrassant dans quelque obstacle, sont tombés et gisent à terre, bientôt recouverts d'autres infortunés. Le goudron brûlant de la toiture ruisselant sur les têtes, enflammant à son tour le plancher, voilà l'effrayant tableau que présentait, cinq minutes à peine après le cri : " Au feu ! " l'intérieur du Bazar de la Rue Jean Goujon.

Quelques minutes encore et de ce qui fut cette fête brillante, décors et invités, il n'existe plus qu'un brasier fûmant au ras du sol, quelque chose comme ce que laisserait un champs de chaume brûlé avec, près des sorties, des amoncellements horribles de choses sans nom, cadavres carbonisés, crânes sans chevelure, visages au rictus effrayant, membres tordus dans les affres suprêmes de l'infamale agonie !

Les pompiers n'ont pu rien sauver et leur tâche a dû se borner à inonder de torrents d'eau les décombres fumants, les infimes résidus du brasier humain.

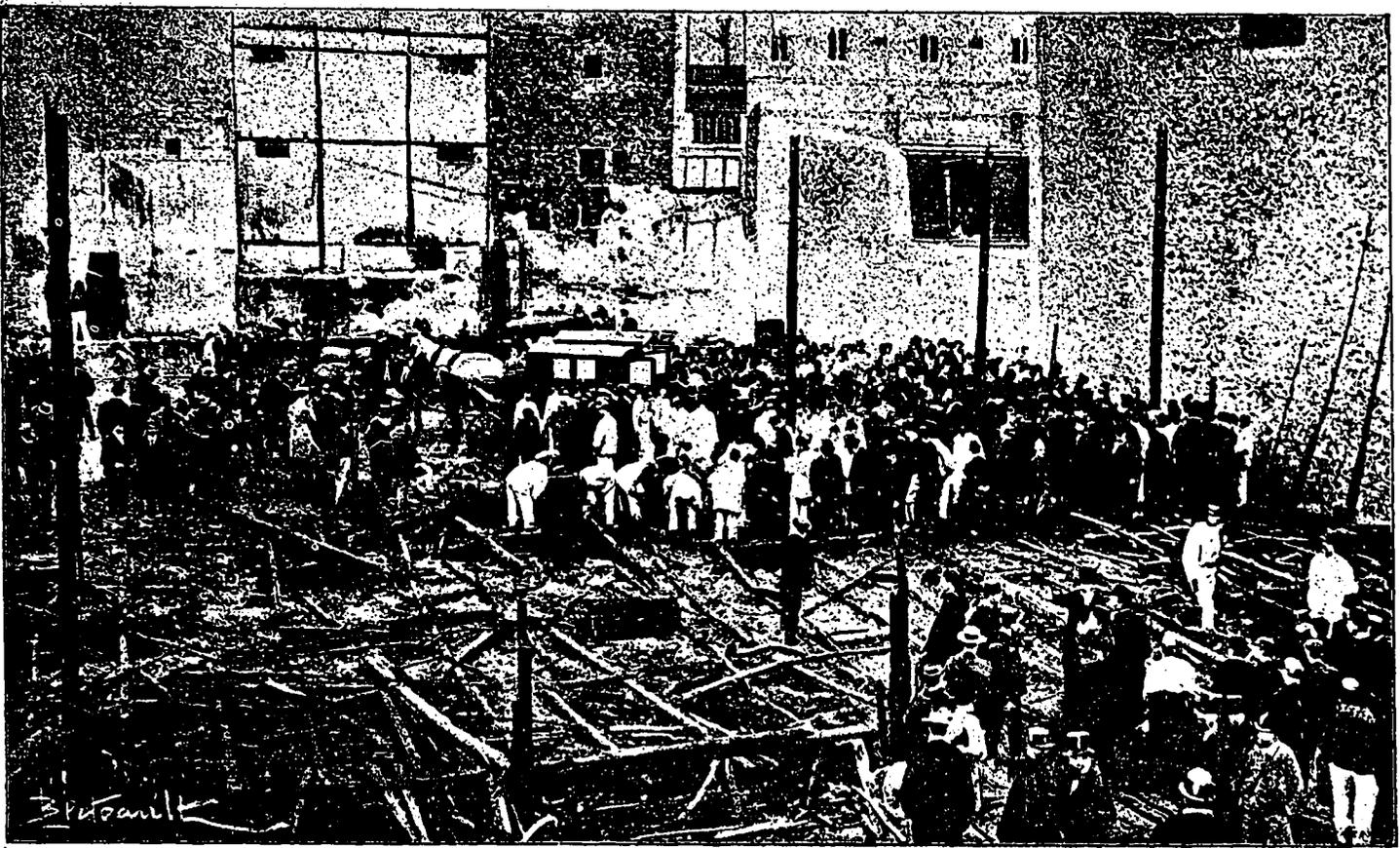
Bientôt, sous le jet vigoureux des lances, la couche de braise et de cendre dont tout est recouvert, a disparu, mettant à nu les corps tuméfiés, les os calcinés de plus de cent victimes.

C'est tout ce qu'il reste des gracieuses vendeuses, des charmantes femmes réunies là dans un but de charité, des commissaires à la boutonnière ornée de rubans qui, tout à l'heure, clamaient joyeusement les enchères !

Quelques bâches sont jetées, comme un linceul, sur ces tristes et épou-



CINQ MINUTES APRES.



VUE DU THEATRE DE L'INCENDIE A 6 HEURES DU SOIR. (COTE NORD)

vantables débris, en attendant que le service de transport des cadavres soit organisé.

Si, comme on l'affirme, la bête humaine s'est quelquefois, dans cette effrayante panique, révélée dans ce qu'elle a de moins noble. Si, comme dans tous les désastres, hélas ! les forts ont quelquefois terrassés les faibles, il apparaît aussi, heureusement, des actes du plus pur héroïsme accomplis, non seulement par quelques-uns des acteurs du sombre drame, mais aussi par des humbles, attirés là par ce besoin de dévouement qui console des défaillances de quelques uns.

C'est le lieutenant Jacquin, entrant douze fois dans le brasier dans l'espace de quelques minutes et arrachant aux flammes cinq malheureuses femmes malgré les horribles brûlures qui lui sont infligées.

C'est un pauvre diable d'ouvrier plombier, sans ouvrage et sans gîte depuis longtemps, sans nourriture depuis deux jours, qui, n'écoutant que son courage, s'élançait dans la fournaise dont il réussit à retirer plusieurs personnes.

C'est le valet de pied de la comtesse de Greffulhe dont la présence d'esprit et le rare courage sauvent sa maîtresse d'une mort affreuse.

C'est le cocher Georges qui saisissant une lance à eau servant aux écuries, inonde les malheureuses femmes auxquelles leurs vêtements enflammés font éprouver d'atroces tortures et contribue au sauvetage de nombreuses victimes.

Ce sont deux employés de l'Hôtel du Palais, mitoyen avec le terrain de la Rue Jean Goujon, Messieurs Gomery et Vandier, cuisiniers, qui ont réussi à sauver une centaine de personnes.

Une de nos gravures représente le mur mitoyen de l'Hôtel du Palais, percé d'un simple jour de souffrance, garni de cinq forts barreaux en fer. La cohue effarée, qui a réussi à sortir du brasier, s'y rue désespérément. Mr Gomery a pu desceller trois de ces barreaux et parvient, grâce à sa vigueur vraiment extraordinaire et l'aide de son compagnon, à régulariser un peu la difficile escalade de cette issue vers la vie que tous les pauvres affolés veulent franchir en même temps, lèchés qu'ils sont par les flammes du bûcher intense qu'est devenue la construction. Une seule personne peut passer à la fois et on jugera du dévouement des braves sauveteurs quand on saura que plus de cent personnes se sont échappées par l'étroite ouverture.

Les décombres noyés, à la lueur incertaine du jour tombant, les équipes de gardiens de la paix et de soldats, organisées à la hâte, retirent de la boue noire et fétide, les débris humains, les lambeaux d'étoffes, les bijoux qui pourront, peut-être, faciliter l'identification des victimes.

Les voitures d'ambulance enlèvent, au fur et à mesure qu'ils sont pliés dans un drap, tout ce que les médecins supposent devoir appartenir au même cadavre et les transportent au Palais de l'Industrie où, toute la nuit, des ombres éplorées de parents et d'amis chercheront, dans l'horrible charnier, ceux qui furent les leurs.

La plume est impuissante à rendre le réalisme des funèbres tableaux qui, comme en un cauchemar, défilent sous les yeux des spectateurs, la photographie seule pourra en donner à nos lecteurs une lointaine et pâle idée.

LOUIS PERRON.

Le désir de la vie et de la santé est naturel à l'homme, l'amour de la liberté et de la délivrance ne l'est pas moins ; ce sont deux passions sœurs.—STERNE.

Euvre de l'Hommage Solennel à Jésus-Christ Rédempteur

Il vient de se constituer, à Rome, sous la haute approbation du Saint-Père, un Comité International dont le but est de susciter, à l'occasion de la fin du siècle présent et du début du suivant, un solennel hommage de reconnaissance et d'amour à Jésus-Christ Rédempteur. Son Eminence le Cardinal Dominique Jacobini en a été nommé, par sa Sainteté, Président d'honneur.

Son Eminence espère qu'une fraternelle émulation entre toutes les nations fera surgir des Comités Nationaux Exécutifs et que chaque Diocèse, sans exception, aura bientôt son Comité diocésain ou, du moins, son délégué, promesse assurée du plus brillant succès.

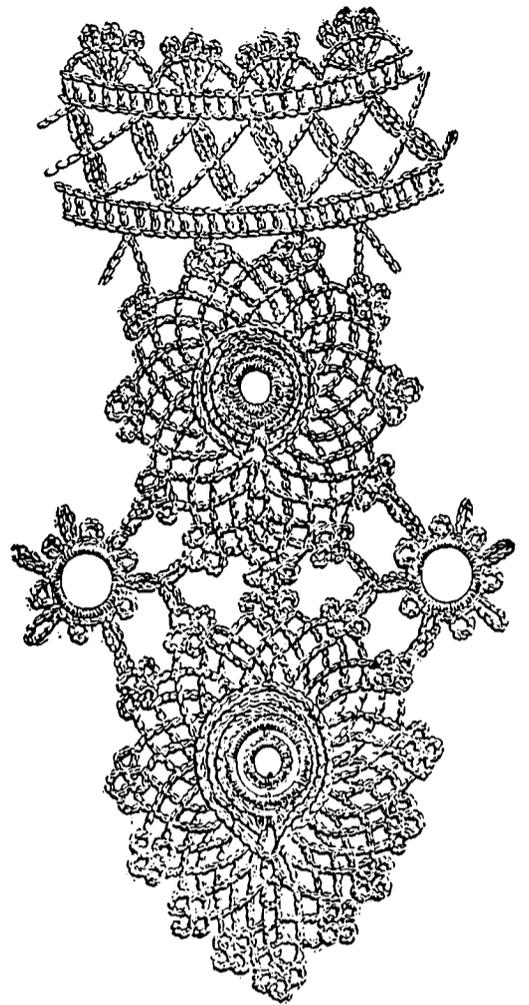
Toutes communications à Mr le Président du Comité International, rue Mazzini, 94, Bologne (Italie).

NOS PETITS FRÈRES



Le prétendant.—Alors, comme cela, c'est Albertine qui est la plus âgée de la famille. Qui vient après elle ?

Le petit frère.—Personne ne vient après elle, maintenant ; mais papa a dit que la première fois qu'il en viendrait un, elle pourrait l'avoir et qu'il serait le bienvenu.



DENTELLE DU COL AU CROCHET GUIPURE.

1. COSTUME TAILLEUR EN DRAP VERT ET GALON MOHAIR NOIR. Jupe ronde à deux godets derrière, garnie de chaque côté de trois galons trèfle. Corsage-veste, ouvert devant sur un gilet piqué avec petits boutons or et cravate, col rabattu, trèfle de chaque côté, revers formant col rond dans le dos garni de galon, dos à basque plissée, manche drapée du haut avec jockey garni de galon et trèfle au bas. — 2. COSTUME TAILLEUR EN DRAP BEIGE ET GALON COQUE DE NOIX. Jupe ronde à godets derrière, garnie de baguettes piquées. Petit paletot sac, droit, se boutonnant avec brides de galon et boutons de nacre. Galon posé en forme de boléro devant et dos, col droit garni d'un galon avec cravate, col Médicis faisant suite au boléro, garni de galon. Matériaux : 7 verges de drap, 13½ verges de galon mohair.

POÉSIES ALGÉRIENNES

CANTIQUE D'AMOUR

“ Sur tes épaules, j'ai versé le sable du désert comme une eau de lustration. Et comme une eau de lustration — sur tes épaules — sa poussière d'or a glissé.”

“ J'ai tendu vers toi mes bras nus, et mes deux mains se sont posées sur ton front, ainsi que des branches frissonnantes. Tandis que tu regardais fixement mon collier d'or aux perles mouvantes comme des fleurs d'or égarées dans l'écume des flots.”

“ Tandis que tu regardais fixement les chaînes d'argent retenues à mes bras, semblables aux lianes d'argent que les frontons des temples saisissent de leurs doigts de marbre, bercent un instant, et laissent retomber.”

“ J'ai fait le néant autour de toi, afin que mon amour te parût infini au milieu de ce néant ! J'ai pris ton âme pour l'ensevelir dans les mers insondées où rôde l'éternelle nuit. Peu à peu ton âme s'est abîmée en se purifiant. Plus elle se purifiait, plus elle devenait légère. Cependant plus elle descendit rapide vers les fonds insondés où rêve l'éternelle nuit.”

“ Svelte et grande, j'apparais, et tu lèves la tête, afin de voir le soleil dans mes yeux. Mais pour que mon baiser puisse atteindre ton front, les asphodèles se sont redressés sous mes pieds, les brumes endormies m'ont prise dans leurs mains — pour que mon baiser atteigne ton front.”

“ Comme une nuée d'oiseaux tournoyant dans un rêve, tournoieront au-dessus de toi des fleurs violettes que tu voudrais saisir. Elles passeront entre tes doigts aimés, et tu ne pourras les prendre — et elles ne se renouveleront pas. Comme une nuée d'oiseaux insatiables qui tournoient dans un rêve disparaissent et ne reviennent jamais.”

CHASERAY.

CHOSSES ET AUTRES

LE CALENDRIER CHINOIS

Les chinois viennent de célébrer leur jour de l'an, et, à ce propos, quelques détails sur le calendrier chinois ne paraîtront peut-être pas sans intérêt.

Le calendrier chinois est basé sur les mouvements de la lune et du soleil. Les années sont réparties suivant un cycle de dix-neuf ans, qui donne des années pleines de 383 ou 384 jours et des années communes qui ont 354 jours.

Les chinois comptent aussi leurs années par cycles de soixante ans, et ils sont actuellement dans le 76^e cycle qui a commencé en 1884.

L'année Ting Shin, la 22^e du règne de l'empereur Kouang-Son, ou le 33^e du 76^e cycle, commune et de 354 jours, a commencé le 14 février 1896 et s'est terminée le 1^{er} février 1897.

L'année Ting Yeou, la 34^e du 76^e cycle a commencé le 2 février dernier et se terminera le 22 janvier 1898. Comme sa devancière, elle est commune et à 354 jours.

X...

TERRIBLE PUNITION



Mlle Vicillegarde. — Ah, je te tiens enfin, polisson, qui te sauve chaque fois que je passe.

Cupidon (terrifié). — Hi... hi... hi...

PETIT PRINCE

Sur les instances de ma sœur, j'étais venu passer quelques jours de congé près d'elle, pendant la saison des fleurs, à la campagne. Le cottage qu'elle habitait était voisin d'autres cottages et ce voisinage devenait l'occasion de réunions quotidiennes. Les mamans causaient dans la véranda du salon ; sous leurs yeux elles gardaient à bonne distance les bébés aux bras des nourrices, tandis que les grands enfants allaient s'ébattre librement au loin sur les pelouses.

Or un des cottages, où ma sœur se plaisait le plus volontiers, était aussi celui que sa fillette Jeanne préférait à cause des amis qu'elle y retrouvait. Ces amis c'étaient deux petits garçons, deux frères ; le plus jeune, qui portait encore la robe et les longues boucles ne se distinguait que par le fond d'innocence naturel à son âge, mais l'aîné se trouvait être un petit monsieur affectant de grandes allures et jouant au personnage.

Il s'appelait Louis ; je l'avais surnommé Louis Treize par allusion à ses manières de prince, à ses goûts bizarres, à sa façon de se hausser sur les talons et de redresser sa tête au-dessus de sa large collerette. De plus il avait adopté la singulière habitude de se coiffer avec les chapeaux de feutre appartenant à son père et, trop larges de bords ainsi que de calotte, ces chapeaux lui donnaient un air de vieille gravure à la mode du dix-septième siècle.

Louis Treize s'appliquait d'ailleurs à justifier son surnom ; il se comportait en vrai souverain, exigeait obéissance à son autorité, respect absolu pour sa petite majesté. À lui revenait le droit d'ordonner tous les jeux et ses trois sujets ordinaires n'avaient qu'une ressource, celle d'obéir.

Jeanne, qui le soir même me racontait cet incident, parut ne prêter aucune importance aux conséquences fâcheuses. Le seul souvenir qui lui restât, qui s'imposât à son esprit, c'était la manière dont Louis avait organisé le cérémonial.

"C'est qu'il nous commande comme un vrai prince," ajouta-t-elle étourdiement.

Je ne sais pas pourquoi ce mot me déplut. Je n'ai jamais goûté chez personne les façons d'autocrate, qui me paraissent plus détestables encore chez les enfants. J'avais appris d'autre part certains traits du caractère de Louis ; ces traits m'offusquaient également. Le petit monsieur n'exigeait-il pas qu'on se baissât pour lui rattacher les cordons de ses souliers, il faisait ramasser son chapeau qu'il lançait à son caprice ; enfin ses deux sujettes épluchaient les fruits qu'il daignait manger.

J'éprouvais un véritable dépit de voir comment ma filleule se prêtait à ce rôle de servante et non pas par bonté d'âme, mais par simple admiration, car elle admirait vraiment le jeune personnage qui tranchait si ridiculement du monarque. Je méditais donc d'infliger une leçon sévère à l'objet de cette admiration ; je ne me proposais pas de le corriger, lui, mais j'espérais que la leçon profiterait à Jeanne et lui montrerait quelle infirmité de nature, quel piètre caractère peuvent se rencontrer parfois sous une souveraineté d'apparence.

Je n'avais pas la moindre inquiétude quant au résultat de l'épreuve. Les êtres habitués à compter sur les autres, à se faire tyranniquement servir, sont les moins habiles pour s'aider eux-mêmes ; j'étais sûr qu'abandonné seul en face du moindre péril même imaginaire, mon bonhomme perdrait ses façons cavalières et se conduirait non pas en prince, mais



Ils lui chantaient, en guise de compliments et de sérénade, leur répertoire de rondes enfantines. (P. 9, col. 1.)

Les sujets ou plutôt les sujettes étaient, outre son frère Frédéric, Jeanne ma filleule, puis une bambinette toute suave, voisine aussi de cottage.

Ce jour-là Frédéric avait révolu juste ses quatre ans ; il s'agissait de fêter son anniversaire et Louis, en l'honneur de cette circonstance, fit preuve d'une imagination vraiment princière. Il mit à la besogne celles qu'il appelait dédaigneusement les filles, leur fit cueillir puis apporter sur la pelouse des fleurs par brassées, profusion presque royale. Frédéric s'était assis et les fleurs, répandues en une longue trainée devant lui, venaient le couvrir jusque pardessus les genoux.

Ce ne fut pas tout. Louis se rappelait que la fête de sa mère avait été l'occasion d'une matinée musicale. En bon ordonnateur de cérémonie il se procura quelque cahiers de partition, à titre de simulacre, aucun des futurs exécutants ne sachant lire les notes, et tous réunis autour de Frédéric, ils lui chantèrent, en guise de compliments et de sérénade, leur répertoire de rondes enfantines.

Frédéric ne reçut pas l'hommage avec toute la dignité bienséante. Il devait ne pas se mêler au concert, se contenter d'entendre. Sans qu'on pût l'empêcher, il voulut faire sa partie ; mais il ne manqua pas autrement à son rôle. Son frère aîné l'avait terrifié par les plus formelles défenses ; défense de bouger, de rompre la jonchée, de compromettre en rien le bel effet décoratif ; si bien que le petit n'osa se plaindre en temps opportun des acres émanations qui se dégageaient des fleurs et qui, malgré le grand air, lui montaient au cerveau, l'enveloppaient de torpeur. Pris subitement de malaise, il eut une syncope et fut pendant quelques jours assez incommodé par cette sorte d'empoisonnement,

comme le plus pieux des sujets.

Je voulais en offrir le spectacle à Jeanne, et dès le lendemain j'avais découvert l'endroit propice à mon dessein.

C'était dans la forêt, une roche près d'un grand chêne. La roche était escarpée, très ardue pour l'escalade ; avec quelque peine on y pourrait monter, on atteindrait la plate-forme, mais il faudrait une certaine audace pour en redescendre.

Et dès le surlendemain, sous un prétexte qui pût leur plaire, je fis aux enfants la proposition d'une excursion à travers bois. La proposition fut acceptée, confirmée par l'autorisation des parents ; j'avais emmené Louis, Jeanne et la jolie bambinette, je les dirigeai droit vers la roche.

"Un beau piédestal ! m'écriai-je, en prenant le ton le plus admiratif. On aurait l'air d'un grand homme, si l'on était juché là-haut."

L'insinuation eut un effet décisif. Louis courut au pied de la roche, tenta vainement d'y grimper et finalement réclama mon secours. Par contenance j'opposai quelques objections, mal accueillies bien entendu, et je dus pousser, hisser le jeune Louis, qui non sans efforts parvint à prendre possession de la plate-forme.

Il se mit debout, se redressa fièrement. J'avais prévu l'attitude ; le bambin était occupé de sa personne, son attention détournée ; plein succès pour les préparatifs ; la suite ne manquerait pas de réussir.

J'avais pris soin d'apporter sur moi, dans la poche de mon veston, l'aide qui me servirait à donner la leçon ; c'était un crapaud de forte taille, un vétéran du genre, aux pustules rugueuses, débonnaire et fort inoffensif aussi bien que tous les individus de son espèce, mais d'aspect répulsif et par suite effrayant.

Tandis que Louis, coiffé de son grand feutre à plume, se posait un bras sur la hanche en statue de roi qui domine le fou-millement du monde, tandis qu'il étonnait de sa hauteur et de sa majesté les deux sujettes demeurées en bas, j'installai mon ami le crapaud sur la plate-forme et je descendis prestement.

Ce n'était plus rien que d'achever ma tâche ; je fis mine de me mêler à l'étonnement général, puis avec bonhomie j'ajoutai :

« Dis donc, Louis ; n'oublie pas de veiller à tes pieds ; tu ferais un joli saut si tu dégringolais de... »

Je n'eus pas le loisir d'achever. Machinalement, aux premiers mots de mon appel, Louis avait jeté les yeux vers la plate-forme, puis aperçu la bête ; il m'avait interrompu par ses cris d'épouvante et m'appelait au secours de sa pauvre détresse.

D'en bas je ne jugeais pas exactement la scène ; mais je présentai que le crapaud, mon complice, devait être surpris de son altitude et demeurer pensif en songeant aux moyens de quitter lui-même des hauteurs où le sort ne l'a pas destiné à vivre. Je voyais Louis qui le fixait d'intervalles en intervalles, le trouvait sans doute immobile, semblait un peu rassuré ; il se donna le temps d'examiner les bords de la roche pour y chercher un chemin de descente ; il n'osa se hasarder, jugeant la fuite impossible, et d'une voix éperdue renouvela ses supplications.

Je n'entendais pas prolonger plus que de raison ce drame expressif et j'allais intervenir pour en hâter la conclusion, quand, s'étant détourné sans doute, ayant vu l'ennemi prêt à sauter peut-être et sûrement ayant pris ce mouvement pour une manœuvre d'attaque, Louis fut saisi soudain d'une terreur folle, d'un égarement de vertige ; pour fuir une bestiole plus épouvantée que lui-même, il se laissa débouler de la roche au risque de se rompre les os.

J'avais prévu sa chute possible, je le reçus entre mes bras. Il était assez piteux quand je le remis debout, et je regardai Jeanne pour m'assurer qu'elle avait saisi le sens de cette morale en action.

Jeanne ne semblait pas s'amuser de la déconvenue de son prince ; elle s'imposait la contenance de sourire en pinçant les lèvres ; mais, au fond de son cœur, je la devinais préoccupée, songeuse.

Lorsque je me retrouvai seul avec elle, après le retour, je voulus me rendre compte de son vrai sentiment et je lui posai cette question :

« Eh bien, l'admires-tu quand même, ton prince ? Il vous commande fièrement, à vous, fillettes ; mais devant un crapaud c'est un pauvre sire. »

Jeanne secoua sa tête blonde, me contempla pendant quelques instants. Très avisée, futée même, elle comprit simplement à ma physionomie, d'après la nature de mon sourire, à quelle perfidie je m'étais livré. Je vis aussitôt des lueurs de reproche dans ses yeux bleus et, sur un ton de bouderie véhémence, elle me cria :

« Ça serait trop méchant, si c'est toi qu'as mis le crapaud ! »

Trop méchant, pourquoi ? n'est-ce pas juste de faire tomber de leur piédestal les petits tyrans vaniteux ? Pais, afin de préciser le résultat que j'attendais de cet incident, je dis à Jeanne avec fermeté :

« J'espère que te voilà guérie d'obéir aux caprices de ce poltron-là. »

Elle avait penché le front en signe de mélancolie, et c'est avec une certaine tristesse qu'elle repartit :

« Alors à quoi je jouerai ? Ça m'amuse, moi, d'avoir un prince pour mon ami. »

Un prince ! Croyait-elle qu'il suffit d'en affecter les airs et d'en jouer le rôle pour être vraiment le personnage ? Dans sa cervelle enfantine quelles absurdes chimères avaient pu se développer ? Imaginait-elle de bonne foi, cette fillette de neuf ans, que plus tard, étant grande, elle aurait choisi ce petit monsieur pour mari, et qu'elle serait devenue princesse elle-même naturellement !

En tout cas à son air, à ses paroles, je compris que j'avais rompu pour elle le charme d'un rêve. J'en eus bientôt cette preuve, c'est qu'elle n'eut plus de plaisir à retourner au cottage. Sous la forme de Louis, le triste héros de la roche au crapaud, elle ne pouvait plus retrouver le roi de son imagination.

Et réfléchissant aux conséquences de cette leçon, qui me laissait le souvenir d'une action inutilement brutale, je me demandai si vraiment j'avais eu raison. Mes prévisions étaient déçues. J'inspirais à Jeanne le regret d'un idéal perdu, le désir évident de s'en créer un autre, qui ne serait ni plus sensé ni moins chimérique, et, pour atteindre ce résultat absolument contraire à mes intentions, je l'avais privée de ce qui n'est peut-être pas un des moindres biens de la vie, je l'avais privée d'une illusion.

FERNAND CALMIETTES.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 24 AVRIL 1897

Les Etapes d'un Million

XXI

(Suite)

Son frère avait toute sa raison ; la somme qu'il réclamait était là, à quelques pieds sous terre, et Pierre qui la lui avait ravie, entendait la garder indûment. Irrité d'avoir été dépouillé de ce bien, tombé si fortuitement en sa possession, et qu'il pouvait jusqu'à un certain point revendiquer, puisqu'il lui avait été abandonné par un ennemi en guerre avec son pays, Jacques Matrain, plein de colère, avait maltraité son frère et rossé le guet ; quant à conclure de là à sa folie, il fallait avoir intérêt à la vouloir ; c'est Pierre, du reste, qui, le premier, l'avait mise en avant, la soutenait devant les juges, la déclarait incurable dans le public et était parvenu même à y faire croire la femme de son frère ; c'était monstrueux !...

Cette affaire qui, au début, n'avait rien que de banal, passionna bientôt l'opinion publique lorsqu'elle connut la cause de la querelle des frères Matrain. Maltraiter plus ou moins les agents de l'autorité, cela ne tirait pas à conséquence ; mais réclamer un million à un parent, dans les conditions que l'on sait, voilà qui intriguait fortement la curiosité de la population.

Comme toujours, les commentaires allaient leur train :

— Jacques Matrain n'a plus un grain de bon sens dans la tête, en vérité !

— Un million !... comme il réclamerait cent francs, ce n'est pas plus malin que cela.

— Dans un sac de voyage...

— Appartenant à un Prussien.

— Et dont ce dernier ignorait l'existence.

— Très drôle !

— Est-ce que vous croyez à ce million, vous ?

— Ma foi, non ; d'autant plus que ce n'est que par un bavardage de son frère que Jacques a été informé de cette trouvaille.

— Après boire, paraît-il.

— Alors, quelle créance accorder à ce bruit ?

— Eh ! qui sait, ajoutait un troisième, dans les fumées de l'ivresse, un récit peut devenir exagéré ; mais, généralement, le fond en est vrai.

— Comment, vous voudriez que Pierre Matrain eût trouvé une fortune dans ce sac tout sale, tout dépenaillé, que j'ai vu traîner cent fois dans le magasin du brocanteur.

— Si singulière que paraisse la chose, il n'en est pas moins vrai que, depuis quelque temps, le serrurier a donné à son commerce un développement qu'il était loin d'avoir avant la guerre.

— Je ne vois rien là d'extraordinaire : un individu fonde un établissement ; pendant un temps assez long il ne prospère pas ; heureux encore quand il arrive à se soutenir ; puis, tout à coup, une circonstance le favorise ; comme une chance ne se présente jamais seule, une seconde survient, une troisième la suit, et voilà notre homme lancé ; nous voyons cela tous les jours.

— Vous avez cent fois raison ; mais le procès n'en sera pas moins curieux à voir juger.

— On dit que Jacques Matrain sera considéré comme ne jouissant pas de son bon sens ?

— Dans ce cas, c'est l'acquiescement.

— Ou l'internement dans une maison de santé.

— Son frère penche fortement pour ce dernier parti.

— C'est qu'il y sent son intérêt.

— Bel intérêt, vraiment, de payer, pendant de longues années, peut-être, une pension au gouvernement, pour la très maigre satisfaction de se dire : « Mon frère est fou ; » comme c'est consolant.

— La plus à plaindre est la femme de Jacques : si on relâche son mari, qu'en fera-t-elle inconscient ; si on l'envoie dans une maison d'aliénés, comment parviendra-t-elle à se tirer d'affaire ?

— Elle méritait mieux.

— Son beau-frère lui a promis assistance.

— C'est un autre Petit Manteau bleu que Pierre Matrain, parole d'honneur !

— Il fait bien les choses, c'est certain.

Je ne cite qu'un bout de dialogue entre gens du peuple, et il y en avait mille chaque jour. L'histoire du sac de voyage était parvenue jusqu'aux classes les plus riches de la ville, et servait souvent de thème à la conversation dans les salons.

— Vous connaissez le roman du jour, chère Madame ?

— Le sac aux millions ?

— C'est cela même, si vous voulez mettre le singulier au lieu du pluriel.

— Il s'agit de brocanteurs, je crois, de gens de rien, qui se seraient battus comme plâtre, pour la possession de cette petite fortune.

— Ils se sont battus, oui ; mais quant au million, le tout est de mettre la main dessus.

— Comment, il n'est donc pas à disposition ?

— Voilà précisément le motif de la querelle entre les deux frères : l'aîné réclame son million au cadet, et le cadet hausse les épaules

en appelant toqué le demandeur ; comme dans cette catégorie, plus ou moins sociale, il n'y a pas de bonne argumentation sans coups de poing, on passe de suite à cet exercice assommant ; la police, qui vient mettre le holà, reçoit force horions, et le prétendant au million va coucher en prison comme le dernier des va-nu-pieds.

—Très intéressant. Est-ce que vous connaissez ce monde-là ?

—J'ai fait travailler, l'an dernier, un des frères, le serrurier.

—Il y a donc un serrurier ?

—Mais oui ; un ouvrier habile, ma foi, et qui gagne de l'argent avec ses entreprises. Je suppose même que c'est cet argent gagné qui a tourné la tête de son frère et lui a fait inventer la fable du million.

—J'ignorais ces détails. Par le fait, l'un est un homme établi, posé et à son aise, dites-vous ?

—On le dit à son affaire, effectivement.

—Tandis que l'autre, le brocanteur, n'est qu'un pas grand'chose, puisqu'il n'a pas son doigt à planter debout.

—Rien de plus vrai.

—Si j'étais juge, mes considérants seraient bientôt faits. Que pensez-vous que le Tribunal lui octroiera à ce triste sire ?

—Il usera probablement d'indulgence à son égard, son frère offrant, dit-on, de payer sa pension dans une maison d'aliénés.

—Par exemple, voilà une fière sottise, ou je ne m'y connais plus.

—Tout le monde, chère Madame, est de votre avis.

—Alors, c'est la police qui attaque ?

—Naturellement ; tapage nocturne, rébellion aux agents, coups et blessures, car le brocanteur a trouvé bon de tourner sa fureur contre le commissaire, et à l'exemple de Polichinelle, de le rosser d'importance : comme il y avait des témoins, il a bien fallu sauvegarder le principe d'autorité en traduisant à la barre du Tribunal cet énergumène.

—Etrange affaire.

—Amiens en avait besoin pour se récréer un peu. Viendrez-vous à l'audience ?

—J'y compte bien ; dernièrement, à sa soirée, le président nous a promis des places, comme pour une première au Théâtre-Français.

—C'est charmant.

—La date est-elle fixée ?

—C'est de jeudi en huit.

—Nous nous verrons au Tribunal.

—Ce sera amusant. Tâchez de ne pas être trop loin de moi.

—Au revoir.

—A bientôt.

Jacques Matrain, pendant les trois semaines qu'il venait de passer dans sa cellule, avait beaucoup réfléchi à son aventure et se rendait un compte exact des intrigues de son ennemi. Il reconnut, dès les premiers jours, que ses violentes colères contre ceux qui niaient l'existence de son million ne servaient qu'à entretenir, chez ses juges, l'idée qu'il n'avait plus sa raison pleine et entière, et, depuis lors, il était devenu plus calme : à force d'énergie, il était parvenu à maîtriser son irascibilité trop fréquente. Huit jours le séparaient de sa comparution devant ses juges, il s'attacha donc à cette idée que plus il serait maître de lui-même, plus sa cause aurait chance d'être écoutée favorablement.

Ramenée à ces proportions, cette affaire devenait insignifiante : dans un mouvement de colère, il avait insulté et même frappé les représentants de l'autorité ; mais il en exprimerait publiquement ses regrets, et la peine encourue pour ce fait n'auraient rien d'infamant ; l'important pour lui, était de bien prouver au Tribunal qu'il avait tout son bon sens : et il le savait prévenu contre lui par son frère, c'était une raison de plus pour se montrer réservé et circonspect au moment voulu.

Certes, il fallait s'attendre à payer une amende, à faire, au pis aller, quelque jours de prison pour rébellion ; mais tout cela n'était rien en comparaison d'une maison de fous ; on sait quand on y entre ; seulement, avec nos lois si complexes, si imparfaites, hélas ! on ne sait jamais si l'on pourra en sortir, et Jacques Matrain voulait à tout prix conserver sa liberté.

Sa résolution était donc sage, et quoi qu'il pût lui en coûter, il saurait ne pas s'en écarter.

Les jours qui suivirent, sa femme vint le visiter ; chaque entrevue fut des plus correctes, je dirai même des plus amicales : on parla de mille choses avec le ton le plus naturel du monde ; les incidents qui pouvaient se produire à l'audience furent analysés et commentés avec une tranquillité parfaite ; le résultat lui-même, qu'il fallait nécessairement entrevoir, n'arracha aucune parole malsonnante ni aucune menace au brocanteur, ainsi qu'il le faisait encore huit jours auparavant.

Mme Matrain n'en revenait pas de sa surprise ; en regagnant son logis, elle se répétait sans cesse : " Pierre a beau dire, son frère a toute sa raison."

La veille de l'audience, allant chez le serrurier, elle ne put s'empêcher de lui faire part de ses réflexions :

—Tous les jours de cette semaine, dit-elle, j'ai passé plus d'une heure avec Jacques. . .

—Il ne vous a pas dévorés ?

—Je ne l'ai jamais vu si paisible.

—Ah !

—Nous avons causé fort longtemps chaque fois, et sa conversation m'a paru des plus sensées.

—Bigre ! c'est grave.

—Pourquoi est-ce grave ?

—Parce que, au dire des aliénistes les plus en renom, et qui font autorité, l'intelligence humaine n'est jamais plus près de sombrer que lorsque les individus, frappés de démence, semblent pour un instant recouvrer leur entière lucidité d'esprit.

—Cependant, vous voudrez bien m'accorder que si, demain, mon mari répond à ses juges dans les termes dont nous parlons, il n'y a pas de puissance au monde qui puisse le faire passer pour fou ?

Pierre Matrain devint d'une pâleur sépulcrale, il sentait la force de cet argument, et voyait par la pensée, crouler tout l'échafaudage de sa basse intrigue.

Herminie, présente à l'entretien, regardait son mari avec un dédain et un mépris des moins dissimulés ; lisant jusqu'au fond de sa pensée, l'honnête femme voulut, pour la dernière fois avant le procès, tenter de reconcilier les deux frères. Après le départ de sa belle-sœur, elle revint vers son mari.

—Voyons, Pierre, réfléchis sérieusement au rôle peu édifiant que tu vas jouer dans la comédie de demain.

—Rôle peu édifiant ? repartit brusquement le serrurier.

—Sans doute : un frère accusant son frère, et mettant tout en œuvre pour le faire enfermer comme fou, alors qu'il sait fort bien qu'il ne l'est pas ; trouves-tu cette manière de faire digne d'éloges ?

—Jacques est un insensé.

—Tu n'en crois rien, mais tu essayes de le persuader aux autres ; d'ailleurs c'est ton intérêt.

—Comment mon intérêt ?

—Oui, si Jacques disparaît, tu te figures garder seul le million.

—Encore cette lubie ? . . .

—Toujours.

—Cette chimère ? . . .

—Dis cette réalité ; j'en suis certaine, ajouta Herminie en appuyant sur les derniers mots.

Pierre Matrain partit d'un rire strident, convulsif, afin de dissimuler l'émotion qu'il éprouvait.

—Ecoute-moi, Pierre, pendant qu'il en est temps encore, et suis le conseil que je veux te donner ; demain, je te le jure, il sera trop tard.

—J'écoute, répartit le serrurier en ricanant.

—Aujourd'hui même, continua Herminie, si j'étais à ta place, j'irais à la prison et demanderais à voir mon frère. . .

—Début superbe, ingénieux surtout.

—Et je lui dirais ceci : " Tu as raison ; je possède le million trouvé dans le sac de voyage du Prussien ; aussitôt ta sortie, nous partagerons par moitié ; maintenant qu'il en soit question le moins possible, demain pendant le cours du procès ; tu ne pourras faire autrement de dire que si un différend s'est élevé entre nous, et si, par suite, tu t'es livré à des voies de fait sur les agents de la police, c'est parce que tu revendiquais ta part du magot ; mais qu'en y réfléchissant, tu as compris enfin que je t'avais fait un conte à dormir debout." De cette façon, tout s'arrange ; le Tribunal se montre indulgent ; ton frère en est quitte pour une amende ; vous partagez la fortune entre vous, et, enfin d'échapper aux indiscrets, Jacques s'en va à Paris, à Calais, à Lille, ou n'importe dans quelle grande ville, vivre de ses revenus, et tu n'as plus rien à craindre. Qu'en penses-tu, Pierre ?

—Imbécile ! s'écria le serrurier ; elle est étonnante, cette femme, en vérité !

—Alors, tu ne peux pas faire comme je dis ?

—Non, puisque je n'ai aucun million à partager.

—Je te répète qu'il est en ta possession.

—Mensonge.

—Vérité.

—Vilenie, fange. . .

—Dont tu vas recevoir les éclaboussures.

—Tais-toi, rugit Pierre Matrain, en saisissant sa femme à la gorge, où je t'étrangle.

Herminie jeta un cri rauque, et chercha à se dégager de l'étreinte qui la suffoquait.

—Lâche ! . . . Lâche ! . . . murmura-t-elle.

—Te tairas-tu, vipère ?

—Non, voleur, assassin ! . . .

Pierre Matrain, au paroxysme de la fureur, frappait de son poing comme une brute sur sa femme ; ce fut une lutte effroyable entre ces deux êtres, un véritable duel à mort, si les ouvriers, travaillant dans la pièce du fond et entendant ce vacarme, ne fussent accourus pour séparer les combattants.

Il était temps ; Herminie, les cheveux en désordre, les vêtements déchirés et la figure ensanglantée, allait devenir la victime de la brutalité de son mari.

— Oh ! infâme, cria-t-elle, le regard chargé de vengeance, demain, tu me paieras cela ; à partir de cet instant, je ne veux plus habiter cette maison maudite. Va, ton heure va sonner ; mauvais mari, mauvais frère, le châtiment t'attend !

En achevant ces mots, Herminie rentra dans sa chambre, fit à la hâte un paquet de ses vêtements et gagna la rue.

Pierre Matrain la regarda s'éloigner avec une indifférence affectée.

— Bon voyage, dit-il, lorsqu'elle eut tourné le coin de la rue, et ne reviens plus.

Il rentra en sillotant dans son atelier.

XXII

Le lendemain, dès neuf heures du matin, la salle d'audience était pleine de curieux, et la foule se pressait aux portes, poussant, bousculant et jouant des coudes, afin de pouvoir se frayer un passage jusqu'aux premiers rangs.

Les habitués du tribunal, ceux qui ne savent comment utiliser leurs loisirs, étaient arrivés les premiers, choisissant les meilleures places, et se promettant une bonne matinée aux dépens d'autrui.

La gent porte-robe : avoués, avocats, huissiers, avait trouvé bon, également, d'assister aux débats. Grâce à quelques entrées de faveur, le *high life* amiénois se trouvait représenté, à la séance, jusque sur l'estrade présidentielle. Le public, comme nous venons de le dire, s'était entassé dans la partie de la salle restée inoccupée et entendait suivre pas à pas cette affaire. A dix heures, lorsque les juges et leurs suivants prirent place sur leurs sièges, la salle était comble.

Dans l'angle le plus obscur, et tout au fond de l'appartement, Herminie, non remarquée par la foule, avait pris place ; Pierre Matrain, introduit par les huissiers de service, se tenait dans une stalle réservée aux témoins, presque en face du président ; la femme de l'inculpée était venue s'asseoir à côté de son beau-frère. On introduisit Jacques Matrain.

Le président, après avoir requis le plus grand silence, et demandé les noms et qualités de l'accusé, en arriva aux faits.

Le greffier lut l'acte d'accusation et le ministère public conclut en demandant une peine sévère pour le coupable, arguant que le principe d'autorité se perdait de plus en plus, il était nécessaire de sévir rigoureusement contre ceux qui oseraient le méconnaître, fût-ce même en la personne des plus honorables agents de la hiérarchie administrative.

— Jacques Matrain, ajouta-t-il, dans un bel élan oratoire, a méconnu ce principe fondamental de toute société civilisée ; il s'est révolté contre ceux qui venaient, au nom de la loi, lui enjoindre d'avoir à cesser le scandale qu'il causait dans son quartier ; il mérite donc une punition exemplaire. Des amis complaisants vont essayer tout à l'heure de vous le présenter comme un être halluciné, hanté par une idée fixe : la découverte d'une fortune dans un sac de voyage, laquelle fortune lui aurait été ravie par son frère ; vous ne serez point la dupe de ce subterfuge ; Jacques Matrain a toute sa raison ; seulement, c'est un ambitieux doublé d'un incapable ; voilà la vérité. Voyant son frère se créer, à force de travail et d'économie, une certaine aisance, la jalousie l'a mordu au cœur ; lui aussi a voulu jouir de la richesse sans avoir rien fait pour l'acquérir, et comme il savait son frère sans enfants et certainement, n'ayant pas testé, il l'a attiré dans un guet-apens ; sans l'arrivée des agents de la paix publique, il y eût eu, peut-être, un criminel de plus.

Un long frémissement courut parmi l'auditoire.

— Vous jugerez donc l'accusé, reprit le procureur, ainsi qu'il doit l'être, c'est-à-dire sans faiblesse, et comme un homme parfaitement responsable de ses actes ; il faut un exemple, l'ordre public l'exige ; le Tribunal ne faillira point à sa tâche.

En se rasseyant, l'accusateur put se convaincre que si la galerie était prête à l'applaudir, sa virulente éloquence était loin d'avoir l'assentiment de Pierre Matrain ; quant à l'accusé, assis auprès de l'avocat d'office, qu'on lui avait bien malgré lui imposé, il resta absolument indifférent à cette attaque prévue ; le brocanteur demeurait maître de lui-même, ainsi qu'il se l'était promis.

Le président prit la parole :

— Accusé, levez-vous, quelles sont vos noms et qualités, demanda-t-il en fixant durement l'inculpé ?

— Je m'appelle Jacques Matrain ; j'exerce la profession de brocanteur dans cette ville.

— Vous avez entendu l'acte d'accusation : scandale dans le quartier que vous habitez : tapage avec voies de fait sur votre frère ; injures et coups aux agents de l'autorité. Reconnaissez-vous ces faits qui vous sont reprochés ?

— Je le reconnais, répondit avec le plus grand calme Jacques Matrain.

— Je dois ajouter, continua le président, que jusqu'ici, vous n'avez rien eu à démêler avec la Justice ; qu'aucune plainte n'a été faite contre vous ; aussi s'explique-t-on difficilement ces actes condamnables de votre part.

— Je regrette de m'être laissé aller à la colère et d'avoir agi de la sorte ; que les agents maltraités par moi reçoivent ici mes excuses.

Pierre Matrain était sur des charbons ardents ; les réponses de son frère, si nettes et si convenablement exprimées, je dirai même si peu attendues par lui, bouleversaient tout l'échafaudage qu'il avait si laborieusement mis sur pied.

Avec cette logique écrasante, jamais le Tribunal ne voudrait admettre la folie de l'accusé ; il fallait donc, à tout prix, opérer une digression savante, propre à exciter le système nerveux du brocanteur, le faire sortir de son caractère, selon l'expression consacrée, et convaincre les juges ainsi que les assistants que le malheureux déraisonnait.

— Monsieur le président, dit Pierre Matrain, en se levant de son banc, et en prenant un air presque larmoyant, permettez-moi de recommander à votre bienveillance, et plus encore, à votre pitié, mon infortuné frère. Tout à l'heure, le ministère public a prétendu qu'il avait sa raison ; il n'en est rien ; pendant quelques instants, peut-être, il lui revient des lucurs d'intelligence et des moments de lucidité étonnants, mais c'est l'exception pendant les longues heures de ses tristes journées ; la folie est là, elle achève lentement, mais sûrement, son œuvre désastreuse. Mon frère est fou ; il ne saurait donc être condamné comme un délinquant vulgaire, puisque les faits qui lui sont reprochés — et dont certes j'ai le plus à me plaindre — sont ceux d'un être inconscient.

— C'est à vous qu'il s'en est pris, le soir en question ?

— A moi-même, Monsieur le président.

— Racontez les faits.

— Le dimanche, rencontrant dans l'après-midi mon frère à La Hotoie, je l'invitai à dîner ; déjà, pendant le repas, je crus remarquer divers symptômes alarmants ; il me parla d'un sac de voyage contenant un million ; ce sac, prêté de bonne amitié en 1871, pour aller à Paris, je le lui avait rapporté, mais j'en avais, paraît-il, tiré un million, et il en réclamait la moitié. D'abord, je crus que mon frère était gris, et j'eus le tort, je le confesse, d'entrer dans ses idées, pour me moquer de lui, simplement.

— Comment donc, lui dis-je, certainement que j'ai trouvé ton million, en gros sous tout neufs, à l'effigie de la République ; j'ai mis ce million de cuivre dans mon porte-monnaie, et je m'en sers pour mes besoins personnels.

Le public et le Tribunal lui-même ne purent retenir un éclat de rire en entendant cette sortie du serrurier.

Jacques Matrain ne broncha pas ; son visage resta impassible ; il parut ne pas avoir entendu le sarcasme fraternel.

Encouragé par cette exclamation joyeuse de ceux qui l'écoutaient, Pierre Matrain reprit d'un ton plus animé :

— Notre dîner s'acheva le mieux du monde ; vers minuit, mon frère rentra chez lui et je me couchai. Presque chaque jour, Jacques passait par mon atelier et s'y arrêtait quelques instants. Ne l'ayant pas vu de plusieurs journées, je pensai qu'il pouvait être indisposé après une si franche lippée, et le jeudi suivant, à la nuit tombante, je me dirigeai vers sa demeure. Je le trouvai nerveux, irascible, emporté et l'esprit de plus en plus préoccupé de son million. Cela s'aggrave, pensai-je, le pauvre garçon n'a plus sa tête ; si de bonnes douches d'eau glacée sur le crâne ne ramènent pas un peu de sens commun dans son cerveau, c'est un homme perdu et bon à conduire dans une maison d'aliénés. Je fus interrompu dans mes réflexions par la plus formidable volée de coups de poings qu'il soit possible d'imaginer. Jacques était sous l'empire d'une fureur extrême ; sans l'arrivée des agents de l'autorité, il m'étranglait bel et bien ; c'est pour l'instant que j'eusse donné un million si je l'avais eu, pour sortir de ses mains. Ah ! Monsieur le président, il m'en souviendra longtemps !

Les deux agents de ville qui avaient procédé à l'arrestation de Jacques Matrain furent appelés à la barre :

— Racontez ce que vous savez, leur dit le président.

Le plus âgé prit la parole :

— Notre service nous appelant, mon camarade et moi, dans le quartier de Jacques Matrain, nous passions tranquillement sur le trottoir opposé, lorsque nous vîmes un rassemblement d'individus devant la porte du brocanteur. Des gamins accoururent pour requérir notre assistance. De l'intérieur du logis, des cris se faisaient entendre ; bientôt une bousculade s'en suivit et des appels : " Au secours, à l'assassin, " parvenant à notre oreille, nous n'avons fait qu'un bond jusqu'à la pièce du fond où avait lieu la lutte. Au moment de notre entrée, Jacques Matrain, tenant son frère à la gorge et le genou sur la poitrine, lui réclamait un million. Nous avons séparé les combattants ; le brocanteur tournant alors sa fureur contre nous, nous a, mon camarade et moi, rossés d'importance et déchiré nos habits avec une rage sans exemple ; ce n'était plus un

homme, mais un tigre ; nous avons eu toutes les peines du monde à nous en rendre maîtres.

—L'accusé paraissait-il simplement sous le coup de la colère, ou avez-vous cru avoir affaire à un être privé de sa raison ? demanda le président.

—Il est fou, telle a été notre impression ; d'ailleurs l'incohérence de ses paroles le démontrait clairement : il ne parlait que de sac de voyage, de Prussiens, de fortune soustraite, et comme ces réclamations se traduisaient par des meubles brisés et des horions reçus, nous l'avons arrêté. Un malheur, je le répète, pouvait s'ensuivre.

—Alors, vous croyez encore à l'heure présente, que Jacques Matrain n'a pas sa raison ?

—Je ne saurais dire si, depuis lors, elle lui est revenue ; mais je crois fermement qu'il a un grain, une fêlure au cerveau, et, qu'un jour ou l'autre, il recommencera son équipée.

Plusieurs habitants du quartier, cités comme témoins, furent interrogés ensuite :

—Vous connaissez Jacques Matrain ? demanda-t-on à chacun d'eux.

—Parfaitement.

—Avez-vous remarqué en lui quelque chose d'insolite ?

—Depuis quelque temps, il paraissait tout songeur, taciturne même, une idée semblait l'absorber complètement.

—Vous a-t-il parlé du prétendu million ?

—Jamais.

—A-t-il quelquefois laissé entrevoir, dans la conversation, qu'il en voulait à son frère ?

—Non ; le soir de sa dispute avec ce dernier, nous avons entendu parler de sac de voyage pour la première fois.

—Quels étaient vos rapports comme voisins ?

—Excellents.

—Croyez-vous l'accusé sain d'esprit ?

—Nous ne pouvons nous prononcer à cet égard ; ce que nous affirmions, par exemple, c'est que le caractère de Jacques Matrain s'assombrissait visiblement de jour en jour, ceux qui le connaissent diront comme nous.

—Vous l'entendez, Monsieur le président, s'écria Pierre Matrain ; ces témoignages non suspects font plus que tout le reste, pour prouver que mon frère, ayant agi inconsciemment comme un aliéné qu'il est, doit être acquitté, et conduit dans une maison de santé. J'offre de payer ce qu'il faudra par an. A force de bons soins, peut-être verrons-nous se produire une certaine amélioration de son état.

—Madame Jacques Matrain, appela le président.

La femme de l'accusé fit deux pas en avant.

—Avez-vous eu, jusqu'ici à vous plaindre de l'incompatibilité d'humeur de votre mari ?

—Non, Monsieur le président ; il avait parfois ses mouvements d'emportement, comme tout le monde ; mais, depuis quinze ans que nous sommes mariés, je n'ai aucun reproche à lui faire.

—Avez-vous remarqué, précédemment, qu'il eût de la haine contre son frère ?

—Il l'aimait beaucoup.

—Ne vous a-t-il jamais parlé de ce million fantastique ?

—Jamais. Il s'étonnait parfois de la réussite de son frère, et de la chance qui le poursuivait depuis quelque temps ; mais je n'ai su cette affaire du million que le soir même de la bagarre ; j'étais à chercher le repas du soir lorsqu'elle s'est produite, les gendarmes avaient emmené mon mari lorsque je suis rentrée.

—Avez-vous à vous plaindre de votre beau-frère ?

—Je n'ai que des remerciements à lui adresser pour toutes ses complaisances pour moi.

—L'avez-vous revu depuis l'incarcération de votre mari ?

—Quatre ou cinq fois.

—S'est-il montré dur à votre égard ou à celui de son frère ?

—Au contraire, il a été d'une bienveillance extrême.

—Voyons, Madame, parlez-nous sincèrement : en votre âme et conscience, croyez-vous à ce million caché dans ce sac de voyage ?

Mme Matrain parut hésiter à répondre.

—Parlez sans crainte, reprit le magistrat, la vérité ne peut que servir votre mari ; je répète ma question : croyez-vous à ce million ?

—Non, répondit la femme du brocanteur.

Il y eut un sourd murmure dans l'auditoire. Pierre Matrain releva la tête, la partie était gagnée.

—Jacques Matrain, levez-vous, ajouta le président ; qu'avez-vous à répliquer à ce que vous venez d'entendre ?

Le brocanteur, qui avait écouté en silence et sans émotion apparente ce qui venait d'être dit, se leva ainsi que le lui ordonnait le chef du Tribunal et parla ainsi :

—Puisque le mot d'ordre est de me faire passer pour fou, je vais essayer, monsieur le président, de vous prouver que j'ai ma raison pleine et entière, et que les faits qui me sont reprochés, si regrettables qu'ils soient, sont ceux d'un homme sain d'esprit. Je me suis livré à des voies de fait sur mon frère, qui me faisait une visite, et

par suite sur les gendarmes accourus à sa défense ; rien de plus vrai ; je mérite une punition pour cet emportement, cette colère dont je n'ai pas su me rendre maître : en me l'appliquant vous ferez votre devoir et j'écouterai votre jugement sans murmure. Mais permettez-moi de vous dire dans quelles circonstances ce fait s'est produit. Vous avez pu remarquer comme tout le monde que, depuis un an, la situation de mon frère a beaucoup changé : jusqu'après la guerre, il est resté un petit serrurier, comme j'étais moi-même et je suis encore, un pauvre diable de brocanteur, vivant au jour le jour, gagnant peu, n'ayant aucune fortune présente et pas même d'espérances pour l'avenir. Tout à coup, le tableau change : Pierre se lance dans des entreprises qui nécessitent ou des garanties ou une mise de fonds ; pour les mener à bien, qui lui a donné ou prêté ces fonds ? Je réponds avec certitude : " Personne ! "

Si mon frère peut nommer un prêteur, qu'il le déclare séance tenante, et j'avouerai que j'ai eu tort. Je suis fort tranquille de ce côté, d'ailleurs ; sa morgue, son arrogance et son air protecteur vis-à-vis des siens, suffiraient pour convaincre le moins clairvoyant, que l'argent dont il se montrait si fier n'était point gagné par son travail, mais obtenu autrement. Par quels moyens Pierre Matrain avait-il passé si rapidement d'une situation gênée à une aisance qu'il voudrait et pourrait manifester plus grande s'il osait ? J'ai été fort longtemps à me creuser la tête à cet égard, non que je fusse jaloux de cette prospérité soudaine, ainsi que Monsieur le greffier le déclare dans son acte d'accusation, mais parce que tout me semblait étrange dans cette fortune si subitement acquise et dans la manière d'être de mon frère. Je l'ignorerais encore si ce dernier n'avait pris soin lui-même de me renseigner à cet égard...

—C'est faux ! cria Pierre Matrain. Vous voyez bien, Monsieur le président, que mon frère divague.

—Laissez-le : vous n'avez pas la parole. Continuez, ajouta le président en s'adressant à l'accusé.

—Un dimanche, rencontrant, ainsi qu'il l'a dit, mon frère à la Hotoie, je fus invité par lui à partager son dîner : ma belle-sœur, partie à Doullens voir une amie, ne devait rentrer que dans la soirée du lendemain, c'était donc, comme le déclarait Pierre, un vrai festin de Balthazar que nous allions faire ; il ne pensait pas au *Mané, Thécel, Pharès* dont parle un bouquin que j'ai en magasin. Ce dîner en tête-à-tête me séduisait beaucoup, je l'avoue. Depuis quelque temps, je m'étais aperçu que Pierre prenait goût au bon vin et que, lorsqu'il en avait bu, déraisonnablement, sa langue se déliait comme par enchantement ; c'était une occasion favorable pour le faire jaser ; je me le promettais ce soir-là, et je me suis tenu parole.

Un bruit de rire étouffés se fit entendre dans l'auditoire. Pierre Matrain, pâle et ne se possédant plus, remua comme une anguille écorchée sur le gril. Faire admettre que son frère fût en démence, alors qu'il s'exprimait de la sorte, c'était simplement ridicule ; pas un homme intelligent ne voudrait l'admettre, et l'idée si amoureusement caressée par lui s'évanouissait misérablement ; le public lui-même, par ses sourires significatifs, ne se méprenait pas sur la portée des faits racontés par l'accusé et s'en amusait avec un intérêt grandissant.

Pierre Matrain se leva.

—Je serais reconnaissant à monsieur le président, dit-il, de ne pas me laisser insulter dans cette enceinte, et devenir un objet de risée pour ceux qui assistent à cet inconcevable débat.

—Puisque vous prétendez que votre frère est fou, répartit le président, je ne vois pas de moyen plus efficace pour s'en convaincre que de le laisser parler ; jusqu'ici, d'ailleurs, il n'a pas dépassé les limites permises de la défense. Continuez, Jacques Matrain.

—Je disais donc, reprit le brocanteur, avec un calme parfait, que ce dîner fraternel me paraissait propice pour savoir la cause première de la fortune de Pierre ; je ne m'étais pas trompé. Le repas j'en rends ici le témoignage le plus sincère à qui droit, fut exquis et les vins délicieux ; nous en bûmes de plus d'une sorte, et nous n'étions pas au dessert, que mon hôte était d'une loquacité pleine de promesses. Les liqueurs bues, l'ivresse avait envahi le personnage ; le coude sur la table, à demi somnolent, il en arriva aux épanchements intimes ; c'était là où je l'attendais. Je ne perdis rien pour attendre, tant ses confidences me parurent intéressantes. Ne voulant pas fatiguer l'attention du Tribunal, je vais les résumer brièvement ; Au moment de l'invasion allemande dans la Somme, j'ai eu à loger, comme beaucoup de nos concitoyens, des soldats prussiens ; l'un d'eux, parti un beau matin pour se battre, n'est jamais revenu et m'a laissé un sac de voyage en cuir que je possède encore.

Dans le commencement de mars 1871, je prêtai ce sac à mon frère pour aller à Paris : il me le rendit quelque temps après son retour et je le remis en magasin avec plusieurs autres pour être vendu, si l'occasion se présentait. Le soir du dîner chez mon frère, celui-ci, comme je viens de le dire, grisé par les fumées du vin, n'avait plus que peu de suite dans les idées ; cependant, ce ven qui lui restait m'a suffi, moi qui n'avais pas perdu la raison, pour savoir qu'une fortune, que Pierre évaluait à un million, a été trouvée par lui entre la doublure du sac et le dessus.

—Y pensez-vous ! un million dans l'intérieur d'un sac de voyage, de ce sac ? dit le président en désignant de la main l'objet en question, placé parmi les pièces à conviction ; c'est inadmissible.

—Je ne l'ai pas vu, répartit Jacques Matrain ; mais puisque mon frère l'a compté, il doit en être plus sûr que personne.

—Fût-ce même en billets de banque de France, une telle somme ne pourrait trouver place tout autour de ce sac.

—Jo ne puis vous répondre sur ce point, Monsieur le président, n'ayant ni vu ni possédé pareille fortune.

—Et c'est pour ce million problématique que vous avez cherché querelle à votre frère ? ajouta le juge prenant l'air le plus incrédule et commençant à croire que le brocanteur ne jouissait pas effectivement de toutes ses facultés.

—C'est pour cela même, répliqua Jacques Matrain. En demandant ma part, moi qui pourrais exiger tout, je crois faire preuve de condescendance. Pierre n'a rien voulu m'accorder ; la colère m'a aveuglé et je l'ai frappé : vous savez le reste.

—Voyons, raisonnons : vous reconnaissez vous-même avoir possédé pendant de longs mois ce sac et n'avoir rien trouvé dedans ?

—Je le reconnais.

—Vous ajoutez également que vous n'avez appris la trouvaille de ce million que par votre frère ?

—Parfaitement.

—Alors qu'il était ivre ?

—Oui.

—Et vous en concluez que ce million existe autrement que dans votre imagination ?

—Je suis fermement convaincu que Pierre le possède.

—Quoi qu'il eût bu démesurément, dites-vous, lorsqu'il vous a fait cette révélation ?

—Parce qu'il avait bu, au contraire ; dans le vin on ne ment pas.

—Eh bien, répartit le président avec un certain mouvement d'humeur, je vous déclare, moi, que je n'y crois pas à ce million.

Pierre Matrain rayonnait ; tous les atouts rentraient dans sa main.

XVIII

Pendant la dernière partie de ce colloque, un homme de trente ans environ, mis avec élégance et près duquel se tenait une jeune femme, dans une tribune de côté, suivait avec un intérêt soutenu, les débats commencés. Plusieurs fois il avait échangé quelques paroles, à voix basse, avec la jeune femme, et celle-ci avait accompagné ses réponses d'un sourire ou d'un regard pénétrant ; assurément ce procès les intéressait vivement.

Au moment où le président du Tribunal déclarait à Jacques Matrain qu'il ne croyait pas à l'existence du million contesté, le personnage de la tribune que nous venons d'entrevoir tira, d'un mignon carnet d'ivoire incrusté d'or, une carte de visite, écrivit au-dessous de son nom quelques mots au crayon, mit cette carte sous enveloppe cachetée et pria un des huissiers du Tribunal de la faire parvenir à M. le président.

Le juge prit le pli qu'on venait de lui remettre, le lut aussitôt et ne put réprimer un mouvement de surprise. Il passa la carte à ses assesseurs et les consulta ; ceux-ci firent une inclination de tête verticale qui semblait être un acquiescement.

Il régnait un profond silence dans l'auditoire.

Le président prit la parole :

—On vient de me remettre cette carte, dit-il ; voici ce qu'elle contient :

« Gaston de Vaunaye, »

« a l'honneur d'informer Monsieur le président, qu'il peut lui fournir les renseignements les plus précis au sujet du million trouvé dans le sac de voyage saisi chez le brocanteur Jacques Matrain ; en conséquence, il prie Monsieur le président, en raison des pouvoirs qu'il tient de la loi, de vouloir bien, séance tenante, entendre sa déposition. »

Le silence devint, s'il est possible plus profond encore ; l'étonnement se lisait sur tous les visages ; les frères Matrain, eux-mêmes, s'interrogeaient du regard avec des nuances bien différentes. Tout au fond de la salle, debout sur un banc, Hermine, qui avait suivi sans manifester extérieurement aucun signe d'émotion, et que nul n'avait remarquée, releva vivement la tête ; son regard parcourut tous les rangs de l'assemblée avec une fixité extraordinaire. Quel était ce Gaston de Vaunaye dont le nom frappait son oreille pour la première fois ? dans quel coin était-il ? qu'avait-il à dire ? Mme Pierre Matrain sentait bien que le procès prenait des proportions non prévues, qui allaient amener un dénouement que le juge lui-même ne soupçonnait pas.

Le président du Tribunal, après une minute d'entretien avec ses assesseurs, prit la parole :

—J'invite, dit-il Monsieur Gaston de Vaunaye à venir à la barre du Tribunal pour être entendu.

Prévoyant cet appel, celui-ci s'était avancé discrètement, jusqu'à la place désignée ; il fit deux pas en avant et répondit : « Présent ».

Pierre et Jacques Matrain regardèrent ce témoin que nul ne connaissait, qu'ils n'avaient jamais vu, dont ils n'avaient pas davantage entendu parler, et qui pouvait donner des renseignements précis, quant au million, objet du litige. Les curieux, également, se dressèrent de toute leur hauteur, pour apercevoir le nouveau venu dans l'affaire et qui promettait des révélations si piquantes ; dans les tribunes, les coups de tête, s'adressant au témoin demandant à être entendu, prouvaient qu'il était loin d'être inconnu pour une certaine partie de l'assistance.

—Vous êtes Gaston de Vaunaye ? demanda le président.

—Oui, Monsieur le président.

—Vous avez des renseignements précis, dites-vous, à nous fournir au sujet du procès Matrain ?

—Très précis, en effet.

—Parlez.

On eût entendu le vol d'une mouche dans la salle, tant le silence était complet : le jeu de la respiration lui-même semblait suspendu chez les spectateurs.

—C'est avec raison que Jacques Matrain réclame à son frère le million que Pierre a trouvé dans le sac de voyage en question, car ce million existe.

Il y eut un long murmure de surprise dans la salle.

Pierre Matrain devint d'une pâleur livide ; sa main chercha la barre pour s'y appuyer.

—Qu'en savez-vous ? répliqua le président.

—Je le sais d'autant mieux que ce million m'appartient.

Cette fois, ce ne fut plus un murmure, mais une véritable explosion d'acclamations dans toutes les parties de la salle.

—Silence, ajouta le président. Puis s'adressant à Gaston de Vaunaye : Ce million, qui, au dire de Jacques Matrain, était placé entre la doublure et le dessus du sac de voyage, abandonné par un soldat prussien, pendant la guerre de 1870, vous appartient ?

—Je le répète, ce million m'appartient.

—Quelle preuve en pouvez-vous donner ?

—J'en ai plusieurs. Si la première ne suffit pas, Monsieur le président, je passerai successivement aux autres.

—La première ?

—Le sac de voyage placé sur cette table, à côté, je le connais parfaitement ; d'ailleurs il porte mes initiales sur la couverture, un G et un V.

Le président se fit apporter le sac de voyage, et l'examina attentivement.

—C'est exact, ajouta-t-il.

Les plus proches voisins de l'estrade vérifièrent eux-mêmes l'assertion présidentielle et reconnurent son bien fondé.

—La première preuve est en votre faveur, continua le président ; mais, Monsieur de Vaunaye, vous reconnaîtrez, j'aime à le croire, que je ne puis m'en tenir à celle-ci. Tout est étrange dans ce procès, son point de départ, les incidents qui se déroulent pendant son cours, et, vous le voyez vous-même, son point d'arrivée ; je ne puis donc que vous demander de poursuivre votre démonstration.

—Mon intervention inattendue, je m'en rends parfaitement compte, doit causer à tous ceux qui m'écoutent un étonnement vraiment grand ; mais quand j'aurai raconté l'odyssée de ce sac de voyage, tous les points obscurs de ce procès vont vous apparaître en pleine lumière, et vous serez à même de porter votre jugement en parfaite connaissance de cause. Je commence :

« Dans les premiers mois de 1870, une dépêche m'obligeait à partir pour l'Amérique ; le frère de ma mère, habitant les environs de Philadelphie, m'appela d'urgence, étant malade et sur le point de mourir. Il laissait une fortune assez considérable et j'étais son unique héritier.

« Je trouvai mon oncle gravement atteint, presque mourant, mais possédant toute sa lucidité d'esprit.

« Le lendemain de mon arrivée, causant avec lui d'affaires, il m'énuméra les biens qu'il me laissait, et entre autres choses ce sac de voyage.

« Il y a à l'intérieur, me dit-il, ou plutôt tout autour de ce sac, un million en billets de la Banque de France ; si tu portais cette somme sur toi, pour rentrer en Europe, elle attirerait les regards de tout entourage sur le paquebot, et serait peut-être la cause de ta mort ; tandis que, placée entre le cuir et la doublure, les billets étant cousus entre deux étoffes légères, bien assujetties au cuir, de façon à éviter tout déplacement, tu n'auras rien à craindre. « Tu rempliras ce sac de linge, et le garderas près de toi pendant la traversée ; une fois en France, tu en feras ce qu'il te plaira. »

« Mon oncle, comme il fallait le prévoir, mourut peu de jours après ; je restai quelque temps encore à Philadelphie pour régler les affaires de la succession et vendre les biens qui m'étaient légués, voulant revenir habiter en France.

« Un matin, dans un hôtel de New-York, j'appris que la guerre venait d'éclater entre mon pays et l'Allemagne ; me souvenant que

deux ans auparavant j'étais encore un officier de notre vaillante armée, je précipitai le règlement de différentes affaires pendantes, et m'embarquai pour Liverpool. J'avais hâte de reprendre l'épée et de mettre ma vie au service de mon pays.

“ Mon sac de voyage ne me quitta pas d'Amérique en France, et n'attira l'attention de personne. Quinze jours plus tard, j'arrivais à Amiens en pleine effervescence patriotique, l'ennemi n'était plus qu'à vingt lieues du chef-lieu, disait-on, et nos troupes, malgré des prodiges de valeur, n'étaient pas en nombre pour résister au flot tudesque.

“ En essayant de gagner ma résidence habituelle, à Méricourt, je tombai, la nuit, dans une embuscade allemande ; blessé et fait prisonnier, mon sac de voyage, que je tenais à la main, devint la proie du vainqueur. Un soldat prussien qui me trouva ensanglanté sur le sol, épuisé par la lutte que je venais de soutenir contre trois uhlands, s'en empara, et le garda sans en soupçonner la valeur.”

Un bruit de voix laudatives se fit entendre dans la salle d'audience, tant les paroles de Gaston de Vaunaye avaient trouvé l'écho dans les cœurs ; pendant cinq minutes, il y eut, de fait, une véritable suspension d'audience.

Le président reprit la parole :

— Avant d'aller plus loin, dit-il, j'ai une question à vous adresser, Monsieur de Vaunaye. Etes-vous absolument certain que la somme annoncée par votre oncle fût bien dans ce sac ?

— Absolument certain.

— L'avez-vous comptée ?

— Non ; Rodolphe d'Erbonne s'était chargé de ce soin, et mon oncle était incapable de me tromper.

— Un million contenu dans un sac de voyage me paraît chose impossible.

— Rien de plus facile, je l'affirme, que de l'y introduire.

— Surtout ce million placé, comme le prétend Jacques Matrain et vous-même, entre les parois intérieures du sac.

— Pour moi, Monsieur le président, je suis parfaitement convaincu qu'un million peut tenir dans ce sac, et qu'il y a tenu.

— Tout me dit le contraire : d'abord le trop grand nombre de billets de banque ; puis comment les fixer entre deux doublures sans que leur présence se révèle à l'œil ? Il y a aussi le poids de ces billets, qui n'eût fait qu'attirer l'attention de ceux qui avaient le sac entre leurs mains.

— En recevant ce sac de voyage de la générosité de mon oncle, j'ai eu, dès le premier instant, la même idée que vous, Monsieur le président ; j'en fis part aussitôt à mon honorable parent, et les renseignements qu'il me donna firent bientôt disparaître mes doutes.

“ Pour composer un million en billets de banque de mille francs, il ne faut que mille billets ; la règle la plus élémentaire de la numération décimale nous l'indique et nous en fournit les preuves : mille multiplié par mille vaut un million.

“ Maintenant, quelle est la pesanteur d'un billet de banque de mille francs ? J'en ai trouvé qui atteignaient un gramme sept décigrammes, par exemple les billets neufs, ceux qui, depuis peu, étaient en cours : j'en ai trouvé aussi qui ne pesaient qu'un gramme cinq décigrammes : les vieux, les usés, qui ont passé par vingt mille mains industrielles et commerciales ; je ne dis pas des mains avares car ces billets n'auraient rien perdu de leur poids. J'en conclus donc qu'un billet de mille francs, émis par la Banque de France, pèse, en moyenne un gramme six décigrammes.

“ Or, comme nous en avons mille, l'opération est des plus simples ; je la formule ainsi : $1,6 + 100 = 1600$ ou, si vous le préférez, 1 kilogramme 600 grammes.

“ Le sac de voyage que vous avez devant vous, fait d'un cuir très souple, et par cela même très léger, ne pèse que un kilogramme deux cent grammes, je m'en suis assuré à New-York, comme il vous est facile de vous en assurer ici. Si nous ajoutons le kilogramme six cents grammes des billets au kilogramme deux cents grammes du sac, nous arrivons à $1 \text{ k. } 600 + 1 \text{ k. } 200 = 2 \text{ k. } 800$, c'est-à-dire le poids des sacs de voyage ordinaires, un poids insignifiant.

“ Mais, ce n'est pas tout, Monsieur le président, vous désirez savoir, comme c'est votre droit, si un million peut être placé tout autour de la doublure intérieure d'un sac de voyage, sans qu'on puisse soupçonner son existence ; ma réponse est oui, et je vais vous en donner la preuve.

“ La surface d'un billet de banque de mille francs est de 17 centimètres sur 23 ; il s'agit donc de savoir si mon sac de voyage présente comme surface cinquante fois celle du billet de banque de mille francs, soit en nombre connu et arrondi : deux mètres carrés.

“ Nommez un expert, faites arpenter ce champ d'études, très peu vaste, et vous reconnaîtrez, comme je l'ai reconnu moi-même, que sa surface est de deux mètres soixante centimètres. Les cinquante billets de banque, juxtaposés, se trouvaient donc à l'aise entre sa couverture extérieure et sa doublure.”

— J'admets votre démonstration, reprit vivement le président, seulement, ce n'est pas cinquante billets qui nous occupent, mais mille ; lesquels constituent le million.

— J'allais y arriver.

— Nous vous écoutons.

— Placer seulement un billet de banque de mille francs, tout à l'entour du sac de voyage que mon oncle avait fait établir d'après des dimensions voulues, et devant contenir une somme mille fois plus forte, c'est été de l'insanité, et Rodolphe d'Erbonne avait tout son bon sens. Ainsi qu'il me l'a raconté à son lit de mort, il avait eu soin de s'assurer non-seulement de ce que pesait un billet de mille francs ; quelle surface il avait, mais quelle était son épaisseur. L'épaisseur d'un billet de banque, on serait tenté d'en rire, et cependant, c'est elle seule qui a permis au frère de ma mère de pouvoir placer la totalité de cette valeur dans un sac de voyage.

“ Cinquante billets de banque, couvrant la surface intérieure de l'objet réclamé, ne représentaient que cinquante mille francs ; mais mon oncle ayant acquis la certitude que vingt billets, pressés l'un sur l'autre, ne dépassaient pas deux millimètres, comme épaisseur, il fit une nouvelle multiplication de 50 par 20, et trouva comme produit 1000 ; ses mille billets de mille francs — permettez-moi ce mot ; — le million qu'il me destinait, pouvait être transporté dans un espace fort restreint, cela ne faisait plus aucun doute, et dissimulé à tous les regards, pendant un certain temps, du moins.

“ Je croirais être incomplet si je ne vous indiquais, tel que me l'a expliqué M. d'Erbonne ; comment il est parvenu à si bien cacher ce million dans le sac de voyage.

“ Les dimensions de celui-ci étant prises, il a réuni la somme, comme je l'ai dit tout à l'heure, par liasses de vingt billets, légèrement gommés à leurs quatre angles, et passés dans une percaline verte, partagée elle-même en autant de séparations cousues que présentait la face de chaque billet.

“ Cette percaline verte, que l'un des frères Matrain a dû trouver, et certainement anéantie, était très ingénieusement rattachée au cuir formant la couverture du sac, mais indépendante de la toile à carreaux bleus et blancs qui en forme encore aujourd'hui la doublure. De plus, pour qu'il n'y ait aucun déplacement de la percale verte, des fils de caoutchouc, passant en diagonale d'un bout à l'autre de chaque surface intérieure du sac, devaient empêcher toute oscillation des valeurs. Il faut que l'un de ces supports ait cédé sous une pression quelconque pour que le trésor, si bien cédé aux profanes, ait pu être aperçu par un étranger.”

La pression, nous l'avons vu au commencement de cet ouvrage, avait été exercée par une épingle ; Gaston de Vaunaye était donc dans le vrai en parlant de la sorte.

Cette énumération, écoutée dans le plus grand silence, causa une émotion profonde parmi les spectateurs ; les deux frères Matrain paraissaient fort abattus ; l'un et l'autre se disait avec raison que, si le Tribunal admettait la revendication de M. de Vaunaye, ils allaient rentrer au logis aussi pauvres que Job.

Pour Jacques Matrain cela ne faisait pas le moindre doute, il se consolait assez facilement de cet échec en songeant que Pierre se trouvait dans une situation autrement embarrassée que lui-même. Par le fait, Jacques Matrain avait cru fermement que, le sac trouvé, appartenant à un ennemi de son pays, il pouvait en disposer à sa convenance ; mais si son frère avait la même idée, quant à la provenance du litige, il n'en restait pas moins à sa charge, le million trouvé et dissimulé, la fraude enfin, toujours punissable, et le légitime propriétaire du sac venait d'établir ses droits d'une façon si claire qu'aucun doute ne pouvait plus s'élever à ce sujet.

Pierre Matrain n'était pas non plus sur un lit de roses ; pour lui, tout s'écroulait à la fois : sa fortune, dont il était si fier ; l'espoir de se débarrasser de son frère, en le faisant enfermer dans une maison de fous ; la considération usurpée dont il jouissait dans la ville qu'il habitait ; tout semblait se liguier contre lui pour l'accabler et lui crier dans les oreilles : “ Tu es un mauvais frère, un mauvais mari et un mauvais citoyen.”

Son imagination vint à son secours, cependant : “ Pourquoi cette désespérance ? lui dit-elle intérieurement ; rappelle-toi donc que personne ne t'a vu empocher ce million, et que tu peux prétendre, si jamais une telle somme a été contenue dans le sac de M. de Vaunaye, qu'elle a pu aussi tomber dans d'autres mains avant que tu n'aies ce sac en ta possession ; avec cet argument tu n'as rien à craindre. Il y a bien la déclaration fraternelle, relative aux épanchements après boire du dîner ; mais, là encore, il n'y a aucun témoin ; et comme tu as dit tout à l'heure que tu avais simplement voulu t'amuser de Jacques, le Tribunal ne s'arrêtera pas à cette question.” Pierre Matrain esquissa un sourire diabolique, l'espérance lui revenait au cœur, rien n'était perdu !

Quant aux juges, ils entrevoyaient maintenant la vérité, ainsi que l'avait annoncé Gaston de Vaunaye.

Le président s'adressa à Pierre Matrain.

— Vous venez d'entendre la déposition de M. de Vaunaye, dit-il, elle est pour vous accablante.

— Que M. le président me permette de lui dire que je ne suis pas de son avis ; je ne trouve, dans les paroles du témoin, rien qui soit à ma charge.

—Reconnaissez-vous que le sac de voyage, que votre frère vous a prêté un jour, porte bien les initiales G. V. ?

—C'est fort possible, mais j'avoue n'y avoir fait aucune attention.

—Ce sac de voyage, ainsi que le déclare, d'une façon si saisissante, son propriétaire, contenait bien le million, cause de querelle avec votre frère ; qu'en avez-vous fait ?

—J'ai déjà eu l'honneur de dire à Monsieur le président que je ne puis lui répondre à cet égard, puisque cette fortune n'a jamais été en ma possession.

—Votre frère, cependant, n'a pu deviner seul que ce million existât ; il a fallu qu'une indiscretion de votre part le mit sur la voie pour qu'il en vint à vous le réclamer.

—Je répète que je me suis moqué de mon frère, et que j'ai pu parler d'un million comme j'aurais parlé de cent francs.

—Enfin le million a été dans ce sac ; son légitime propriétaire nous a fourni les preuves les moins discutables, vous les avez entendues ; qu'avez-vous à objecter ?

—J'ai à dire, Monsieur le président, qu'un autre a pu mettre la main sur cette fortune. M. de Vaunaye, lui-même, vous l'apprenait tout à l'heure : blessé par une patrouille ennemie, il a été fait prisonnier, et son sac qui, jusqu'alors, ne l'avait pas quitté un instant, est tombé entre les mains du vainqueur. Qui nous assure qu'un officier, qu'un soldat même, malgré toutes les précautions prises, ne se soit pas aperçu de sa riche contenance et ne l'ait adroitement soustraite. Une fois les billets de banque enlevés, le sac a pu être abandonné à n'importe quel soldat prussien et laissé ensuite, par celui-ci, chez mon frère, alors que ce sac était vide.

—Votre raisonnement ne manque pas de logique, répartit le président ; qu'en pensez-vous, Monsieur de Vaunaye ?

—Je n'accuse nullement Pierre Matrain d'avoir capté le million ; mon rôle, en cette affaire, se borne à dire au Tribunal : ce sac de voyage, première cause du procès, m'appartient ; et, ainsi que le déclare avec raison l'un des plaideurs, il a contenu un trésor ; qui s'en est emparé ? je l'ignore.

Pierre Matrain avait repris toute son assurance ; ce fut donc d'un ton parfaitement maître de lui-même qui ajouta :

—Je ne le sais pas davantage.

—C'est faux ! cria une voix du fond de la salle.

Tout le monde se retourna.

—C'est faux ! répéta énergiquement la même voix ; je sais où ce million est caché.

Il y eut un murmure général dans l'assistance. C'était une femme qui venait de prononcer ces mots, et cette femme était celle de Pierre Matrain.

La foudre tombant aux pieds du serrurier ne l'eût pas plus impressionné.

—Veuillez approcher, Madame, lui dit le président, et nous dire en toute conscience ce que vous savez. Comment vous appelez-vous ?

Herminie s'avança jusqu'à la barre.

—Je suis la femme de Pierre Matrain, dit-elle, sans aucune hésitation.

—Et vous déclarez que le million existe ?

—Je le répète.

—Où est-il ?

—Scellé dans le mur de notre cave.

Il y eut une véritable explosion d'interjections, de cris de surprise ; un certain tumulte même, parmi la foule, en fut la conséquence ; le président eut besoin d'agiter plusieurs fois sa sonnette pour rétablir le silence.

Pierre Matrain, étourdi de ce coup de massue, était tombé presque défaillant sur son banc.

—Ce que vous dites là est fort grave, Madame, reprit le président ; en avez-vous mesuré toute la portée ?

—Je le crois.

—Vous accusez votre mari d'avoir soustrait un million à M. de Vaunaye, simplement.

—Non ; j'accuse mon mari, ayant trouvé un million dans un sac de voyage, qui appartenait à son frère, de n'avoir pas partagé ce million avec lui ; voilà tout. Pour tous deux, c'était une bonne prise, puisque l'un et l'autre étaient persuadés que cette fortune venait d'un ennemi qui nous en a ravi bien d'autres ; quant à M. de Vaunaye, nous entendons son nom pour la première fois. Cependant, comme il appert que cet argent est le sien, et que moi, je suis où mon mari l'a caché, l'honneur me commande de le lui rendre ; de là mon intervention dans ce débat, que j'avais écouté sans mot dire.

—Nous ne pouvons, Madame, qu'approuver votre résolution, poursuivit le président ; il est fâcheux que votre mari n'ait pas eu cette bonne pensée à votre place, il avait tout à y gagner. Ce trésor, dites-vous, est scellé dans le mur de votre cave ; vous accompagnez Pierre Matrain, sans doute, lorsque cette opération s'est faite ?

—Il y a huit jours à peine que j'ai découvert le précieux endroit ; à l'heure actuelle, je jure, devant Dieu, que jamais Pierre ne m'avait

parlé de sa trouvaille ; il a fallu la querelle avec son frère pour que j'en eusse connaissance.

—Monsieur le président, reprit M. de Vaunaye, voulez-vous me permettre d'ajouter un mot ?

—Parlez.

—Je demande une suspension d'audience ; pendant ce temps, que M. le commissaire de police, assisté de deux témoins et de quelques ouvriers du bâtiment, se rende avec madame à l'endroit indiqué ; que des fouilles soient faites, c'est l'affaire d'une heure, au plus, et que la cassette, qu'on devra trouver, soit apportée ici telle qu'elle est.

—Accordé, ajouta le président. Je suspends l'audience pendant une heure.

Le commissaire, les témoins et deux ouvriers de bonne volonté partirent avec Herminie pour desceller le mur de la cave.

La salle tout entière se répandit au dehors pour se livrer aux commentaires les plus variés ; les acteurs de cette comédie émouvante restèrent à leur place ; Pierre Matrain, défait comme un cadavre, semblait atterré.

« Elle savait mon secret, pensait-il, et sot que j'étais je ne m'en suis pas douté ; dans nos querelles récentes j'aurais dû le deviner : "Ton heure va sonner", me disait elle, hier encore, au moment de son départ de la maison ; elle sonne, en effet, mon heure, et c'est celle du châtiment... Niais, brute que je suis, de n'avoir pas partagé ce million avec Jacques ; il va se tirer de là les mains nettes, lui, tandis que moi, je ne vais pas être quitte à si bon compte.

« Voyons, comment amortir ce choc ?... si je pouvais intéresser ce gentillâtre en ma faveur ! c'est très difficile après avoir nié si énergiquement que je fusse en possession de son million... de son million, moins cinquante mille francs, toutefois, qui m'ont servi pour mes entreprises. Ah ! que j'aurais bien mieux fait alors de quitter le pays et d'aller en Amérique, vivre de mes revenus et y dépenser les billets de banque que ce citoyen en avait rapportés... Si j'osais, je lui demanderais un instant d'entretien... pourquoi non, il n'est qu'à deux pas d'ici, et je ne suis pas encore un accusé, présentement du moins.

Se levant de son banc, Pierre Matrain s'avança vers M. de Vaunaye, prit un air contrit et, son chapeau à la main, il resta devant lui sans mot dire :

—Vous désirez me parler ? lui demanda celui-ci.

—Oui, Monsieur le comte, répondit à voix basse le serrurier.

—Je vous écoute.

—Pardonnez-moi, et ne me perdez pas.

—Alors vous convenez que le million est dans votre cave ?

—On l'y trouvera, moins cinquante mille francs dont je me suis servi pour mon commerce ; celui-ci vaut le double actuellement, je pourrai donc vous rendre jusqu'au dernier sou.

—Pourquoi n'avoir pas dit cela d'abord au Tribunal ?

—J'ai eu tort. Pardonnez-moi ; je vous en supplie, ne me perdez pas ; un mot de vous peut me sauver.

—J'y vais réfléchir.

Pierre Matrain revint à sa place, sinon rassuré, mais un peu plus tranquille. Dans son for intérieur, il se félicitait de sa démarche et riait sous cape de la crédulité de M. de Vaunaye, qui croyait probablement à son repentir. « L'important, répétait-il *in petto*, c'est de sortir aujourd'hui par la porte, comme tout le monde ; demain je me moque du reste. »

Un grand mouvement se fit sur la place ; la salle d'audience se remplit de nouveau en deux minutes. Un fiacre venait de s'arrêter à la porte du Tribunal ; le commissaire de police en descendit ; il tenait à la main une boîte en fer forgé ; les deux témoins le suivaient.

Le Tribunal rentra en séance.

—Monsieur le commissaire a la parole, dit le président, au sujet de l'enquête dont il a été chargé ; je réclame le plus grand silence.

Il n'était pas besoin de parler de silence ; l'auditoire tout entier, comprenant la gravité du moment, semblait arrêter même les mouvements de sa respiration ; tous les regards étaient tournés vers la table où le coffret venait d'être déposé près du sac de voyage.

« Guidés par Mme Pierre Matrain, dit le commissaire, les témoins et moi, nous avons pris connaissance des lieux ; sur l'indication de notre conductrice, le travail a commencé aussitôt.

« Après un temps que j'évalue à quinze minutes, une première pierre est tombée du mur ; deux autres l'ont suivie de près, et nous avons pu, alors, apercevoir à trente centimètres de profondeur, ce coffret en fer ; d'autres pierres ont dû être descellées pour nous permettre de le faire sortir de sa cachette ; après un travail de vingt-deux minutes, le coffret était en notre possession.

« Je l'ai fait examiner aux témoins ; ils ont reconnu, avec les deux ouvriers qui étaient employés à son extraction du mur, qu'il fermait à secret ; qu'il ne présentait aucune détérioration apparente et que nous le transmettons, Monsieur le président, tel que nous l'avons trouvé. » (A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

V

(Suite)

Le comte traçait les grandes lignes de son plan et le combinait avec une sûreté et une adresse démoniaques ?

Faire passer Mlle Chaligny pour morte et l'enlever, et cela, avant son mariage. Tel était ce plan maudit.

Encore fallait-il que personne ne pût l'accuser d'être l'instigateur de ce crime.

Pour en arriver à ses fins, il lui fallait des auxiliaires.

Il les possédait dès longtemps déjà. Ils étaient tout trouvés et il les tenait à portée sous la main.

D'abord Conrad, que l'aventure amusait et intéressait fort.

Faire le mal pour le mal était pour ce bandit, une joie sans pareille !

Mais Conrad ne suffisait point. Aussi avait-il mis en œuvre deux âmes damnées à lui, deux Tziganes, dont il s'était procuré le corps, le cœur et les consciences.

Un jour qu'il descendait sur l'Erèbe le détroit des Dardanelles, il s'était trouvé dans la nécessité de faire escale à Gallipoli, pour se ravitailler de charbon.

Et il avait mis pied à terre, en face, sur la côte d'Asie, à Lampsak, — l'ancienne Lampsaque des Grecs, — une petite ville curieuse bâtie en tourbe pétrifiée.

Et là, son oreille avait été tout à coup frappée par des cris, des gémissements et des sanglots.

Des zaptiés, gendarmes tures, menaient, la courbache à la main, une chaîne de condamnés.

Des assassins, des gredins, des incendiaires, des égorgés, des voleurs...

La plus belle collection de bandits qui eussent jamais contaminé la face du globe défilait lentement sous ses yeux.

Tout particulièrement, l'un des condamnés appela l'attention de M. de Malthen.

Il était de forte stature, taillé en bloc, au cou de taureau.

Sous ses épaisses moustaches, une mâchoire prognathe révélait des instincts de brute féroce.

Il était attaché par le cou, les mains liées derrière le dos, une entrave avait été ajoutée aux jambes.

Bref, on craignait énormément l'évasion de celui-là, et contre lui toutes précautions étaient prises.

Les entraves et le carcan l'avaient fait, à différentes reprises, buter durant le parcours de la route, et les zaptiés, rien moins que tendres, l'avaient relevé à coup de cravache en peau de rhinocéros qui avaient marqué son visage, son cou, d'affreuses et larges zébrures noires, d'où giclaient des gouttes de sang.

Une femme suivait le convoi.

Une Tzigane.

Et de temps à autre, évitant les coups de courbache ou les recevant, elle s'approchait du prisonnier, essuyait son sang, et l'embrassait à pleines lèvres, tantôt implorant les zaptiés, tantôt les menaçant ou les vouant à des divinités infernales.

Le comte s'informa.

Il apprit que l'homme était bien le plus infâme, le plus odieux des scélérats.

Son crime ?

Aux environs de Brousse, il avait pénétré avec effraction dans une villa écartée, avait égorgé la mère et les deux enfants pour voler quelques pièces d'or.

Puis il mettait le feu, espérant faire disparaître les traces de son crime.

Dénoncé, pris, il avait opposé une désespérée résistance, et sa femme, celle qui le suivait ainsi, également...

Le comte réfléchissait, l'homme devait être doué d'une force colossale.

Bientôt l'assassin allait être rendu à Lampsak.

De là, traversant le détroit, il atteindrait Gallipoli, et là, traduit devant le kaïmack, son affaire était claire.

Condamné au supplice du pal et la tête coupée et salée, expédiée à Constantinople.

Le comte se dit qu'un bandit pareil était un bel instrument à posséder, le cas échéant, entre les doigts.

Et il suivait le convoi jusque dans les rues de Lampsak.

Conrad accourait, on enivrait les zaptiés, on délivrait le bandit, puis lui et Zorka, — car on a deviné que c'était bien d'elle qu'il s'agissait, — se blottissaient à fond de cale de l'Erèbe, qui levait l'ancre et descendait cette nuit-là même le détroit, s'engageant dans l'Archipel.

De Trieste, où le yacht mouillait bientôt, M. de Malthen, avec ses deux protégés, gagnait Lekno, où il les installait, leur expliquant bien que, riche et puissant comme il l'était, à la moindre incartade il les ferait l'un et l'autre pendre.

Si l'on ajoute que M. de Malthen avait exécuté devant Mirko et Zorka certaines expériences de physique et de chimie de façon à les stupéfier et à les confondre, les soumettant à des décharges électriques, les anesthésiant et les réveillant, on comprendra qu'il était aisément parvenu à leur inspirer, en même temps qu'une passivité absolue, la plus épouvantable des terreur.

Mirko, surtout, demeurait convaincu que son maître était un personnage surnaturel, disposant à son gré de toutes les divinités infernales.

Si l'on ajoute encore à ceci la toute-puissance de l'or, le bien-être et l'oisiveté en laquelle ces deux êtres vivaient heureux et contents... on comprendra facilement que le malfaisant maniaque devait trouver en eux des complices sûrs, muets et doux incorruptibles cerbères.

Naturellement l'idée lui était venue d'ajouter Mirko et Zorka à Conrad.

Et bientôt, soumettant son imagination à un travail forcé, il trouvait ce qu'il cherchait, c'est-à-dire le moyen d'enlever Fabienne par un combiné coup de force et d'adresse en la faisant passer pour morte !

C'est alors, s'absentant de Nice pour quelques jours seulement, qu'il avait combiné le plan de la cage de cuir, à cloisons nattées et molles, pour éviter les hurts, d'une solidité à toute épreuve, étouffant les cris les plus violents.

La construction de cette infernale machine, il la surveillait jour et nuit, avec amour, l'expérimentait lui-même, en compagnie de Conrad, puis, lorsque tout avait été prêt, il confia deux ours féroces, deux ours grisly à Mirko, avec la cage de cuir entre les deux loges.

Zorka suivait le convoi dans une roulotte attelée, et le montreur d'ours avait l'ordre, passant par la Suisse, voyageant à petites journées, d'atteindre à date précise le village de la Blancarde.

Conrad avait reconnu les deux Tziganes et leur avait transmis les dernières recommandations du comte.

Vers les dix heures du soir, Mirko s'introduisait dans le parc et attendait contre le mur que le valet de chambre vint le chercher et le prévenir de ce qu'il avait à faire.

Le comte aurait ordonné à Mirko d'étrangler Fabienne que le bohémien aurait servilement obéi.

Il lui faisait transmettre simplement l'ordre de l'enlever ; il ne venait même pas à l'idée de cette brute féroce et passive de discuter ou d'avoir la pensée de ne pas l'exécuter.

M. de Malthen avait prévu que quelque difficulté surgirait peut-être au dernier moment. Et voilà que Conrad l'avait prévenu de l'habitude qu'avait Fabienne de se rendre chaque soir à la petite chapelle pour y prier quelques instants.

Dès lors, tout se combinait bien mieux encore que le maniaque n'osait l'espérer.

Déposer un paquet de roses intoxiquées tout auprès du prie-Dieu de la jeune fille.

Et il était tout naturel que Fabienne le porterait, d'un instinctif mouvement, à son visage.

Dans un coin de l'oratoire, Conrad accroupi veillait.

Fabienne perdait connaissance, il la recevait dans ses bras, l'enlevait et la remettait à Mirko qui se trouvait à son poste...

En moins de temps qu'une étoile filante n'en met à parcourir sa courbe, Fabienne ceinturée et soulevée avait déjà franchi le mur du parc et Mirko, chargé de ce corps charmant, qui n'était d'aucun poids sur ses puissants biceps, traversait la place de la Blancarde, déserte à cette heure, et la victime de l'ignoble rapt, toujours endormie, se trouvait déjà enfermée dans la Cage de cuir !...

Lui faire respirer à nouveau une inhalation, plus prolongée, de ce violent anesthésique et elle était maintenue en léthargie pendant vingt-quatre heures !

De son côté Conrad déposait sur les rochers surplombant la rivière le crêpon servant de ficher à la jeune fille.

On sait le reste...

Tout avait infernalement réussi, et la Cage de cuir tournant de court sur la droite à la première transversale qui s'enfonce en Allemagne et conduit à Schrimmek d'abord, atteignait Colmar et là, placé sur une ample plate-forme avec son accompagnement obligé de fauves, elle glissait en train express et arrivait jusqu'à Posen.

L'endroit où Fabienne avait été séquestrée était bien la prison la

mieux comprise que pût rêver un esprit diabolique tel que celui du comte.

Le grand-duché de Posen compte une infinité de lacs grands et petits, puisqu'ils s'élèvent au nombre de cinq cent vingt-cinq dont cent sept grands et quatre cent dix-huit petits.

L'un des plus considérables est certainement celui de Retzow, qui forme comme une sorte de mer intérieure.

Au centre du lac, une île spacieuse sur laquelle est bâtie une sorte de château restauré par les soins du comte Kilian de Malthen, accompagné d'un parc touffu, le tout entouré de murs surélevés.

Un pont de bateaux avait été occasionnellement construit pour faire passer de nuit la *Cuge de cuir* sur le lac et l'introduire dans la propriété si bien close.

La translation s'était opérée par une nuit très noire.

Si l'on ajoute que le comte avait eu à bord de l'*Erbe* pendant plusieurs années, comme cuisinier, un Persan, condamné dans son pays, on ne savait pour quel méfait, à avoir la langue arrachée et qui, naturellement, était muet comme une carpe, on sera bien forcé de reconnaître que la malheureuse Fabienne se trouvait enterrée toute vive en une sorte de vaste tombeau, où il ne pouvait venir à l'idée de personne au monde de venir la chercher.

Le Persan ne s'occupait que de ses casseroles, et sa cuisine terminée s'enivrait régulièrement tous les soirs.

Avant le jour, traversant le lac en barque, Mirko allait aux provisions qui lui étaient apportées par le fidèle Conrad lui-même.

Le secret confié à trois personnes devait donc être absolument gardé...

Maintenant revenons à Fabienne.

« Lorsque le malheur arrive, — a écrit Stendahl, — il n'y a qu'un moyen de lui casser la pointe, c'est de lui opposer le plus vif courage.

« L'âme jouit de sa force et le regarde au lieu de regarder le malheur et d'en sentir amèrement tous les détails. »

Fabienne avait-elle lu Stendahl ?

Nous n'oserions l'affirmer, toujours est-il qu'à l'école du malheur elle était devenue vaillante et forte, et bien décidée à ne point se laisser abattre.

On se souvient du violent moyen employé par elle pour connaître son ravisseur.

Maintenant, il était devant elle, et, le premier moment de stupeur et de colère passé, il la regardait de ses pervers yeux froids dont les regards implacables filtraient au travers de ses lourdes paupières.

— Vous ! vous ! répétait Fabienne, en proie à une pétrifiante surprise, bien que son esprit, en de nombreuses fois, se fût arrêté à lui. Vous !... c'était donc vous !...

— Oui ! c'est moi ! fit-il de sa voix blanche, sans trouble, sans vibration, car déjà remis de l'émotion, il acceptait la situation et désirait maintenant aller au devant d'une explication très nette. Oui ! C'est moi ! Après ?... Ne l'avez-vous donc pas deviné ?

— Jamais je ne vous aurais cru capable d'un tel crime.

— Oh ! des mots !... des mots ! comme dit Hamlet. Où est le crime ?... On vous croit morte... Personne au monde ne se doute que vous pouvez être enfermée vivante ici... Quel est donc le crime ? je vous le répète... Où est-il ?... Il y a crime lorsqu'il y a scandale, ainsi que disent les gens de votre monde.

— Mon monde ?

— Oui !... le vôtre, celui auquel j'ai dû appartenir, autrefois... Maintenant, je ne fais plus partie d'aucun... Je suis seul. Je suis moi, cela me suffit !

Et comme, toujours méduisée, épouvantée par ce monstre, elle se tenait debout :

— Vous laisser ainsi une lampe à la main est parfaitement inutile... Entrons dans votre appartement et nous parlerons, puisque vous l'avez voulu !...

Poussée par une curiosité furieuse qui la prenait à la gorge, elle lui obéit.

Le comte, marchant droit au lit, d'une poussée violente en sortit la pauvre Zorka et la dressa sur son séant.

De sa poche il sortit un petit flacon minuscule et le lui fit respirer.

La Tzigane, à diverses reprises, tressauta, comme si elle avait été soumise à une suite de décharges électriques...

Puis ses paupières battirent aux champs, ses bras s'agitèrent, bruyamment elle respira.

Et elle poussa un cri d'effroi en reconnaissant le comte de Malthen.

— Tiens ! j'ai failli la tuer, murmura à mi-voix celui-ci.

Puis tout haut :

— Brute ! Idiote ! Tu t'es laissé surprendre ! Je t'avais cependant bien prévenue.

Zorka se prosternait aux genoux du comte :

— Pardon, maître !... Pardon ! Son Excellence m'a saisie par trahison.

— Cela est vrai ! fit Fabienne.

— Ecoute-moi bien, Zorka !... Encore un coup pareil, et je vous ramène, Mirko et toi, à Lampsak, d'où tu viens... Tu as compris ?... Maintenant, sors... va-t-en ! Tu reviendras quand on t'appellera.

Prenant alors un siège, il attendit pour l'occuper que Mlle Chaligny se fût assise elle-même.

— Ah ! dit-il, toujours du même calme impassible, où en étions-nous ?... Vous êtes surprise, je crois, de me trouver en face de vous... Je pensais que vous vous en doutiez, tout au moins, si vous n'en aviez pas encore l'absolue certitude.

— J'avais écarté cette pensée... Je ne voulais pas vous faire cette injure.

— Toujours des mots... Ce qui est passé est passé... Et il n'est pas en votre pouvoir de revenir en arrière... Je vous ai fait enlever parce que je voulais m'approprier votre personne et que cet acte était devenu chez moi une obsession, une idée fixe... Que si je n'avais pas réussi... je serais certainement devenu fou !

J'y ai mis du temps, de la patience, de l'argent... J'aurais décuplé, centuplé toutes ces forces, s'il l'eût fallu, pour atteindre mon but... Maintenant, c'est fait... Il n'y a plus à y revenir... J'ai bien pesé, combiné toutes les éventualités possibles... Et, on ne doit dire "Jamais," un homme intelligent, du moins. Non ! je ne crois pas qu'une puissance humaine puisse arriver à vous faire sortir d'ici... Quant aux puissances surnaturelles, infernales ou divines, je vous avouerai humblement que je n'y crois pas...

— Je le pense. Autrement vous n'auriez jamais osé vous rendre coupable du crime infâme que vous avez commis.

— C'est entendu... Mais enfin, vous ne vous servirez peut-être plus de ces paroles qui pour vous seule sont des injures, et ne sauraient m'atteindre, lorsque je vous aurai dit qu'elles me sont absolument indifférentes.

Vous pensez bien que je n'ai pas été sans réfléchir longuement à l'acte que j'accomplissais... Tout ce que vous pourrez bien me jeter à la face, cent fois, mille fois, je me le suis répété moi-même... Mon crime, puisque crime il y a, je veux bien, vous le voyez, pour un instant, employer votre mot, n'est point un crime passionnel... je n'en ferai profiter qu'une chose au monde, la science !

Et alors, s'animant, sa monomanie féroce reprenant le dessus :

— C'est parce que je vous ai découverte belle ! parfaite ! d'un sang d'une richesse introuvable ! d'une inouïe pureté ! que j'ai voulu vous prendre, pour faire de vous le sujet de mes expériences, de mes études !...

— Oh ! s'écria-t-elle avec un écrasant mépris, je connais, je me rappelle vos théories, vos regrets de ne pouvoir avoir en vos mains des êtres vivants ?

— Oui, répliqua-t-il, hochant la tête, je me laissai aller... Ce fut une faute... J'aurais dû demeurer complètement maître de moi, ne pas permettre à d'autres de voir, pour un instant, le fond de ma pensée... Mais à tout âge on commet des pas de clerc. C'est le seul, en toute cette affaire, que je puisse me reprocher. Mais je le crois réparé. Je l'espère du moins.

— Ainsi, dit-elle indignée, croisant les bras sur sa poitrine, vous comptez me garder éternellement prisonnière ?

— Oui, répliqua-t-il aussitôt, tant que je vivrai, du moins... Eternellement est un de vos mots vides de sens... Ensuite... Oh ! ensuite, je me soucie peu de ce qui se passera après moi... Si je mourais demain... vous seriez peut-être libre, Mirko et Zorka fileraient, emportant ce qu'ils pourraient... Vous ne me tuerez pas, et il sourit légèrement.

— Ah ! si je pouvais ! s'écria-t-elle, éclatant.

— Oui, mais vous ne le pouvez pas !... Et je jouis d'une excellente santé. Donc, concluez vous-même...

— Je conclus que je suis la plus misérable, la plus malheureuse des créatures, dit-elle, fondant en larmes.

Toujours avec cette glaciale froideur, il laissa passer ce déluge de larmes, puis :

— N'espérez pas m'attendrir, dit-il, j'ignore l'attendrissement et la sensibilité.

— Mais vous avez eu une mère ?

— Je ne l'ai jamais connue.

— Un père ?

— Je le trouvais assommant et ridicule et n'éprouvais aucune affection pour lui.

— Vous n'avez donc jamais aimé ?

— Jamais... Un épouvantable accident, qui cent fois devait me coûter la vie, a fait de moi un être déshérité, privé de toutes les joies qui font le bonheur des humains sur cette terre.

— Dites un monstre !...

— Eh ! mademoiselle, il n'y a d'intéressants sur terre que les monstres !... Tous les autres êtres patagent dans la banalité !

D'un mouvement nerveux Fabienne haussa les épaules, l'impudent cynisme de cet homme l'éceura.

— Vous pensez bien, — dit-elle, — que je ne vais pas discuter vos théories.

—Que m'importe ? répliqua M. de Malthen en frappant du pied. Plongeant alors ses regards dans les siens :

—Mais, permettez. Je ne discute pas, j'affirme. D'autre part, je conclus :

On est convenu de reconnaître que je suis colossalement riche. Ce que je possède, je ne le sais point au juste moi-même. Cent millions, cent cinquante millions, deux cents millions, que suis-je ? ..

Eh bien ! j'aurais tout donné pour vous posséder, pour pouvoir disposer de vous ! ..

Vous comprenez donc bien, qu'absolument décidé à mettre de telles sommes au jeu, je devais fatalement finir par gagner la partie.

Fabienne lui lança un regard de défi.

Ses lèvres blanchirent, s'amincissant encore, et avec un mouvement de tête :

—Moi, du moins, je la considère comme gagnée.

—Et alors ! .. — fit-elle encore avec une recrudescence d'indignation, — je suis condamnée à demeurer votre chose ! votre esclave ! .., celle dont vous pourrez prendre à votre gré le sang et la vie ?

—Comme l'aspect des choses change avec la seule valeur des mots dont on se sert pour les définir... Ni mon esclave... ni ma victime... Rien de tout cela... Mettons simplement, si vous y consentez bien... ma collaboratrice... Là, et si vous vouliez bien prendre la peine de raisonner, vous deviendriez fière de votre œuvre.

—Mais vous êtes complètement fou ! — s'écria Fabienne.

—Peut-être bien ! — répondit-il en conservant son écrasant sang-froid — sait-on jamais, d'ailleurs, où commence et où finit la folie ? ..

La jeune fille s'exaspérait en parlant.

—Mon Dieu ! — dit-elle se tordant les bras, — suis-je assez malheureuse ! Quand je pense à ce que je suis devenue ! dans quel abîme je suis tombée ! Que mon sang, jusqu'à la dernière goutte, peut m'être volé par cet homme ! ..

—Qui vous dit que ce sang, inutile jusqu'à présent, ne rendra pas d'immenses services à l'humanité ?

—Ne prononcez pas ces nobles mots alors que le genre humain tout entier ne vous inspire qu'une perpétuelle haine ! ..

—Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

—Taisez-vous, vous me faites horreur !

—Je ne tiens pas le moins du monde à vous inspirer de l'amour !

—Et vous n'avez pas honte de porter la main sur moi ! .. Me voler de mon sang ! vous en servir !

La physionomie du misérable s'éclaira subitement durant le court espace d'une seconde :

—Oui, — répliqua-t-il, — parfaitement ! .. J'avoue même que je ressentais de très grandes craintes. La phlébotomie est très fréquemment suivie de mouvements nerveux, de syncopes, de frémissements de la mâchoire, de vomissements ! Chez vous... rien de pareil ! .. Un peu de lourdeur ! .. Une légère fatigue promptement réparable au moyen d'une nourriture substantielle et variée. Oh ! je ne m'étais pas trompé ! Vous jouissez d'une santé à toute épreuve ! d'une incomparable solidité !

Oh ! cette opération-là, sans le moindre danger pour vous, c'est très fréquemment que nous pourrions la recommencer !

Que dire à cet effroyable maniaque ? Quels raisonnements tenir à ce fou féroce ? Comment trouver le chemin d'un cœur qui n'existait pas !

Et il revenait, ou plutôt, il ne quittait point son épouvantable marotte.

—Ce n'est pas seulement un sujet que je devrais avoir à ma disposition, c'est deux, trois, dix sujets !

Puis il énumérait tous les avantages qu'il ne manquerait pas de retirer de ce qu'il appelait "une collaboration forcée".

Il tenait à son mot, ce dément sanguinaire, et exécutait à l'infini des variations fantastiques sur son thème favori.

—Résignez-vous, répétait-il. En dehors de ce qui existe actuellement, rien ne me coûtera pour vous distraire, vous amuser, vous procurer la satisfaction de vos fantaisies, fussent-elles les plus ruineuses !

"Faites-vous une raison. Je vous ai voulue et aujourd'hui je vous possède. Vous représentez pour moi la valeur du plus précieux des trésors. Dites-moi quels sont vos désirs, vos aspirations, vos rêves. Rien ne me coûtera, je vous le répète, pour les satisfaire !

—Rendez-moi la liberté ! Ramenez-moi à ceux qui me pleurent, à ceux dont ma perte fait le désespoir.

—Cela, jamais ! Jamais ! Jamais !

Elle joignait les mains :

—Je vous pardonnerai le mal effroyable que vous avez fait. Je vous bénirai !

Elle se traînait maintenant à ses genoux.

Sans brutalité, mais avec un mouvement inexorable, il la repoussa.

—Mais c'est vous qui devenez folle lui dit-il. Vous vous obtenez

done à ne rien vouloir comprendre ? Vous me demanderiez ma vie que je vous en ferais plutôt le sacrifice que de renoncer à vous que j'ai eu tant de peine à conquérir !

Enfin, ne perdons pas un temps toujours précieux en discussions inutiles et oisives. Je me suis arrangé de telle façon que l'on vous croit morte, noyée. Ce que vous avez donc de mieux à faire, — je ne cesserais de vous le répéter, — c'est de vous résigner et d'accepter les faits accomplis.

—Mais si ceux qui m'aiment avaient découvert vos ignobles traîtrises... s'ils retrouvaient ma trace, arrivaient jusqu'ici ?

La pâle figure devint blafarde, les yeux flambèrent, mais aussitôt ils s'éteignirent, et :

—Ma chère enfant, croyez-vous donc que je n'aie pas songé à cette possibilité ? Mais puisque je me tue à vous répéter que j'ai tout prévu ! on pourrait venir à... — il allait prononcer un nom, il s'arrêta, — ailleurs et ici même. On ne vous trouverait pas ! Comprenez-vous ? Enfin, votre présence fût-elle connue... la certitude de votre existence constatée... vous ne seriez pas libre encore... —

—Tenez, il venait de se lever et marchait à grands pas dans l'appartement, écoutez-moi. Il suffit d'appuyer le doigt sur certains boutons électriques cachés, dissimulés, connus de moi seul, pour faire sauter une charge de dynamite suffisante pour détruire dix fois la maison que vous habitez... et ceux, par conséquent, qui s'y trouvent. Une armée ! vous entendez bien ! une armée ! la terre entière ! l'univers ! ne parviendraient pas à avoir raison de ma puissance et de ma volonté ! N'essayez pas de lutter !

Malheureuse ! Ah ! ah ! ah ! Mais vous croyez donc que, quoi que ce soit, une force au monde pourrait me réduire ?

Mais vous n'y pensez pas ! Mais vous ne savez pas qui je suis ! Je briserais tout ! j'effondrerais tout ! je détruirais tout plutôt que de plier et de céder !

La mort, oui, mille fois plutôt la mort ! mais j'entraînerais dans une épouvantable catastrophe tous ceux qui m'entourent.

Et ne se possédant plus, les yeux étincelants cette fois, la bouche écumante, il montrait le poing au ciel, à la terre, et à d'invisibles ennemis qu'il eût voulu réduire en poudre.

—Rétéchiez donc, reprit-il après s'être essuyé le front et s'être calmé. La vie nouvelle, celle qui s'offre à vous, peut être agréable, autant que vous le voudrez. Pour cela, il faut faire des concessions. Songez à ce que je vous ai dit. Pesez bien le pour et le contre. Votre sort est dans vos mains ! Retrouver votre liberté est chose matériellement impossible ! Vivre en vous accommodant de ce qui existe, pourrait être, à divers points de vue, très agréable. Vous avez compris, n'est-ce pas ? inutile d'insister et d'éterniser des discussions qui ne servent à rien. Vous m'avez fait mettre en colère... moi à qui cela n'arrive jamais... Allons ! au revoir et devenez raisonnable.

D'un geste, elle l'arrêta :

—Et si je me tuais ? .. dit-elle, le regardant de ses yeux étincelants.

Une inquiétude imprécise mais réelle se lut sur son visage, puis ses traits aussitôt se détendirent et il répondit :

—Je suis bien tranquille. Vous ne vous tuerez pas.

—Et pourquoi ? Qu'en savez vous ?

—Parce que vous avez la foi... parce que vous êtes de ceux qui sont convaincus que le suicide est un crime, qu'il y a lâcheté à désertir ce que l'on est convenu d'appeler : "la Bataille de la vie", d'abord... et qu'ensuite, malgré tout ce que j'ai pu vous dire, les preuves que j'ai accumulées devant vous... vous vous obstinez toujours et quand même à conserver l'Espérance ! ..

VI

Avez-vous jamais vu un beau lis se flétrir sur sa tige ?

Ses couleurs pâlissent peu à peu, l'éclat de la fleur est terni, la superbe fleur s'étirole, la tige atrophiée se dessèche. Encore un temps, l'on prévoit sa mort et son retour à la matière, la misérable poussière d'où tous les êtres animés sortent et où tous, sans exception, ils doivent retourner un jour.

Le beau lis a été frappé par le givre inattendu, une gelée soudaine, une atteinte de grêle, un ouragan... Qu'importe la cause, il va mourir.

Puis, oh ! miracle, tout à coup il remuit, il revient à la vie, la sève remonte de sa source ! Des soins intelligents, une culture intensive ont chassé les morbides microbes ! Le beau lis est sauvé !

Telle la jolie, la charmante Margaret Rhumster.

Non seulement le docteur Charles Minières lui avait rendu la vie à l'instant précis où la mort mettait déjà sa main osseuse sur elle, mais encore, ce sang nouveau, jeune, pur et si bien vivant, rendait peu à peu à l'enfant force et santé... —

Ce sang, c'était l'intensive culture du beau lis !

Qui était heureux ? qui ne contenait plus sa joie ? c'était le professeur Hans Rhumster !

—Je ne puis plus travailler, répétait-il, je ne songe qu'à mon bonheur !

Puis, tout d'un coup, au milieu d'une phrase commencée, il s'arrêtait, et frictionnant vigoureusement ses deux mains l'une contre l'autre :

—Oh ! le brave garçon ! disait-il encore, le cher et brave garçon !

Margaret, elle, ne disait rien, mais en son chaste cœur, un sentiment d'ineffable reconnaissance ne faisait que s'accroître chaque jour davantage.

M. Rhumster et sa fille avaient promptement gagné Constance et s'étaient installés, non pas dans la ville même, mais au-dessus, en une modeste villa, tout auprès du Staad, bourg pittoresque et charmant qui se baigne dans les eaux bleues du lac.

Pour M. de Prévannes et Charles Minières, ils étaient descendus à l'*Hôtel du Brochet*.

Le père Viaume et Justin Bréjon avaient trouvé large place dans une auberge des faubourgs.

Le père Auguste, c'est fréquemment que nous lui donnerons son nom d'emprunt, était convaincu que dans cette ville on relèverait certainement des renseignements précis sur l'itinéraire suivi par le comte de Malthen.

Il se trompait.

A peine connaissait-on le nom de "Malthen". Les journaux allemands en parlaient quelquefois, on citait de temps à autre les découvertes du chimiste, les expériences du savant.

Et c'était tout.

Il avait traversé Constance trois semaines auparavant ; c'était encore tout ce que le père Viaume pouvait savoir le concernant.

Le vieux policier n'était pas cependant d'avis de quitter aussitôt la ville.

Pour aller où ?

A l'aventure ?

Le monde est très très petit, puisque, nous affirme le proverbe, les montagnes seules ne se rencontrent pas. Il est en même temps très grand, et y chercher un homme, fut-il archi-millionnaire, lorsque cet homme a peut-être intérêt à se cacher, équivaut à fouiller une charretée de foin pour y découvrir une aiguille.

—Nous y arriverons, disait le père Viaume à M. de Prévannes qui s'énervait de ces lenteurs, mais c'est affaire de temps. J'ai écrit, j'ai télégraphié de divers côtés... Et puis, il faut aussi faire la part de ce grand facteur qui se nomme le hasard.

Allez soutenir de pareils raisonnements à des êtres qui vivent au milieu d'épouvantables angoisses !

Mais, contre l'inertie, il n'y a point de résistance, et force était bien à Maurice de ronger silencieusement son frein.

—Et si l'on se rendait à Kroneberg, sa résidence de Danemark ?

—D'abord, il n'y a pas de raison pour l'y trouver, répliquait Charles Minières, et puis... quand tu l'y rencontrerais... que lui dirais-tu ? Tu irais à lui et tu lui jetterais au visage :

Monsieur, je vous accuse de m'avoir ravi ma fiancée !..

Mais il serait en droit de te répondre : "Monsieur, prouvez-le.."

Et comme tu ne possèdes pas en mains la moindre preuve, que tu n'as que des présomptions, de simples présomptions, j'insiste, inévitablement il te répondrait :

"Monsieur, vous êtes absolument fou."

—Alors, pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

—Maintenant, tu deviens injuste. Laisse faire le père Auguste. Il est obligé de peloter en attendant partie. Mais sois certain qu'il ne le fait qu'à son corps défendant et qu'il ne perd pas son temps.

Et M. de Prévannes de continuer à se manger le cœur.

—Tiens, lui dit son ami, je me rends chez le professeur Rhumster, viens avec moi, qui sait ? Il finira peut-être par nous fournir un renseignement.

Et M. de Prévannes se laissa conduire.

Margaret était levée, étendue sur une chaise longue, auprès de la fenêtre ; ses grands yeux bleus couraient sur l'azur du lac et suivaient les nombreuses barques aux blanches ailes qui le sillonnaient sans cesse.

A l'aspect du docteur, une teinte rosée colora le visage de la jeune fille.

—Bon ! fit Maurice *in petto*, elle va se mettre à aimer son sauveur... Qu'il ne soit pas comme moi, mon Dieu !.. Que le bonheur vienne les trouver !.. Ils le méritent tous les deux.

Le professeur faisait grand accueil aux deux amis au-devant desquels il accourait les mains tendues.

—J'ai énormément songé à vous, dit-il, à votre tâche, à l'œuvre que vous poursuivez !.. J'ai lu avec beaucoup d'attention les revues et les publications médicales que je reçois. Rien ne venant de lui ! J'en suis absolument certain... J'ai écrit à divers confrères... s'ils pouvaient me fournir quelques particularités, quelques données sur son compte... C'est une véritable fatalité... je n'ai pas encore obtenu de réponse.

—Mais enfin, s'écria M. de Prévannes, cet homme doit se trouver quelque part !

—Peut-être tout auprès de nous, répliqua M. Rhumster, Sait-on jamais ! Vous pouvez parler devant Margaret, dit-il encore, voyant l'hésitation de Maurice. J'ai cru devoir la mettre au courant de vos malheurs... C'est la discrétion même, et puis... elle peut parfois nous donner un bon conseil.

—Oh ! père... je ne saurais... je ne puis croire à un crime aussi épouvantable !

Le professeur réfléchissait.

Puis tout à coup :

—Ah ! j'y pense, fit-il. Mon Dieu que je suis distrait ! Voilà dix fois que je veux appeler votre attention sur ce point... Avez-vous eu soin de vous munir de passeports ?

Le capitaine et le docteur Minières échangèrent un regard.

Non, en vérité, dans la précipitation du départ, ni l'un ni l'autre n'y avaient songé.

—Et votre... hum ! hum ! Comment dirai-je, votre collaborateur... en a-t-il un ?

—Non... pas plus que mon ordonnance.

—Eh bien ! reprit M. Rhumster, c'est excessivement dangereux. Constance se trouve dans le grand-duché de Bade. C'est par conséquent une ville allemande. Je ne comprends même pas comment vous avez pu arriver jusqu'ici. Et un officier français voyageant ainsi, en prenant certaines précautions mystérieuses, cela m'étonnera bien s'il ne surgit pas de grosses complications... s'il ne vous arrive pas, aux uns et aux autres, de graves désagréments.

Les Allemands ne ressemblent en rien aux Français, c'est la suspicion par excellence. Autour de vous tournent déjà des espions. Vous serez certainement ennuyés, filés... si vous ne l'êtes déjà.

—Que faire ? demanda Charles Minières.

—Retourner en Suisse... Y prendre des passeports... Mais cela demanderait un temps considérable.

—Papa, fit Margaret, mais vous pouvez parfaitement venir en aide à ces messieurs.

—Moi ! s'écria, tout surpris, le professeur.

—Mais certainement... Vous êtes intimement lié avec le chef de la police de Vienne... Demandez lui vite quatre passeports aux premiers noms venus. Vous lui direz que c'est pour une bonne action. Ce ne sera pas un mensonge, et comme il a pleinement confiance en vous, il ne vous les refusera pas.

Et l'excellent homme avait déjà trouvé du papier, une enveloppe et une plume et rédigeait la demande.

Pauvre professeur ! Pour reconnaître le service qui lui avait été rendu par le sauveur de sa fille il aurait soulevé des mondes !

Il écrivait donc, insistant plus que de raison, lorsqu'une bonne, sur une assiette, apporta un courrier à M. Rhumster.

Une large enveloppe dont la suscription était tracée d'une grosse écriture bâtonnée.

—Père, mon père chéri, fit Margaret, ce doit être l'une des lettres que vous attendez...

—Oh ! Oh ! s'écria le père Rhumster, brisant le cachet. Je ne me trompe pas... Je reconnais l'écriture de mon excellent ami le professeur Thurnoff. Clovis Thurnoff... Mon cher Minières, vous connaissez bien Clovis Thurnoff.

—Le chirurgien russe ! fit le docteur.

—Parfaitement.

—Celui qui a découvert le bacille de la peste et a publié ces grands travaux sur le fléau asiatique.

—Très bien ! Très bien ! Mon jeune confrère !.. Mes compliments !.. Il est impossible de vous prendre... Vous vous tenez tout à fait au courant des travaux et progrès étrangers.

—Je lis beaucoup, fit modestement Charles Minières, seulement, lorsque notre expédition sera terminée, je crois que j'aurai de la peine à me remettre au courant.

—Vous viendrez me voir à Vienne, mon cher confrère, et c'est avec un véritable bonheur que je travaillerai avec vous.

Ces derniers mots, l'invitation qu'ils comportaient, intéressaient sans doute très vivement Margaret, car elle se retourna, et, l'oreille tendue, attendit la réponse de M. Minières.

Mais, ce fut vainement ; le docteur, anxieusement, ne songeait pour l'instant qu'à la communication de M. Rhumster.

—Celui-ci parcourait la missive qu'il venait de recevoir avec des hochements de tête satisfaits.

—Très bien ! On ne peut mieux !.. J'ai joliment bien fait de lui écrire... C'est tout ce qu'il y a de plus complet ce qu'il nous envoie. Jugez-en plutôt.

Et il lut ce qui suit :

" Mon cher collègue,

" Je suis enchanté d'avoir de vos nouvelles, de celles de votre charmante fille, à laquelle je vous prie de transmettre tous mes compliments et mes vœux...

C'est un très grand succès pour vous, mon cher confrère !.. Et doublement, et à tous les points de vue vous devez être satisfait... Arrivons à ce dément de Malthen, car c'est non seulement un

“ agité ”, mais je le regarde en outre comme un “ possédé ”, cherchant midi à quatorze heures.

— Evidemment, il sait beaucoup, il a du flair. Il travaille et il acquiert avec une facilité surprenante... Mais... il y a un “ mais ” terrible à son passif... je crois, je suis convaincu qu’il terminera ses jours entre les quatre murs d’un cabanon, les bras enserrés dans une “ camisole de force ”.

Le professeur Hans Rhumster s’arrêta dans sa lecture et éclata d’un bon gros rire :

— Ils ont eu tous les deux, dans des journaux et des revues, une polémique épouvantable, et ce qu’il y a d’amusant, c’est que si Clovis Thurnoff appelle Frédéric de Malthen un dément et un fou, celui-ci lui a répondu en le traitant de “ ramolli et de crétin ”... Il n’y a pas comme les sciences pour adoucir les mœurs.

— Mais voyons la fin de la lettre.

— Nous avons été assez liés il y a une dizaine d’années ! Mais toutes les fois qu’on n’est pas de son avis... Il se met dans de furieuses colères et sort de son calme apparent, lequel n’est qu’un masque d’emprunt, et bientôt il vous injurie.

— Vous me demandez, mon cher collègue, à quelle nationalité il appartient. Pour vous vrai dire, je n’en sais rien. Il a une très spacieuse habitation à Kronsberg, en Danemark ; mais il possède surtout une princière demeure à Lekno, dans le grand duché de Posen. Sa fortune, considérable paraît-il, consiste en mines de sel gemme... les mines de Yalta situées tout auprès de là.

— Maintenant, si vous voulez suivre le conseil que je me permets de vous donner, mon cher collègue, n’entreprenez rien avec ce maniaque démoniaque. Il ne vous en arriverait que de nombreux désagréments.

— Bien affectueusement,

“ CLOVIS THURNOFF. ”

— Eh bien ! s’écriait M. de Prévannes après la lecture de cette lettre, il faut immédiatement partir pour Lekno.

— Mais, mon cher monsieur, répliqua Hans Rhumster, pas avant d’avoir reçu vos passeports. Autrement, je suis convaincu que vous n’irez pas bien loin.

— Le fait est, reprit Charles Minières, que tu ne peux rien dissimuler. On devine à vingt pas, en te voyant, que tu es un officier français. Tu as même l’air d’avoir été dessiné par Dupré, Berne-Bellecour ou Detaille. Rien que ta moustache te trahit tout d’abord. Force était d’attendre.

Et remercia le professeur de ses précieux renseignements, le docteur Minières et Maurice de Prévannes prononcèrent congé.

Et comme le docteur tendait la main à sa chère malade, celle-ci, rougissant un peu, lui demanda à mi-voix :

— Vous n’avez pas répondu à l’invitation de mon père, mon cher docteur. Moi, je vous la renouvelle. Après votre voyage, viendrez-vous nous voir à Vienne ?

Le visage de Charles Minières s’éclaira d’un large sourire :

— Mais certainement, ma chère demoiselle, répondit-il, et cependant, en voyant vos progrès si rapides comme santé, je pense que vous n’avez plus besoin de moi. Mais enfin, dans tous les cas, vous pouvez être certaine que ce sera avec le plus grand plaisir.

Le soir même de ce jour-là, comme Charles Minières et Maurice de Prévannes finissaient de dîner dans la salle commune de l’Hôtel du Brochet, le garçon vint auprès du capitaine, lui disant que quelqu’un désirait lui parler.

M. de Prévannes sortit précipitamment de table et se heurta à Justin Bréjon qui se trouvait dans le vestibule.

Il fallait une raison majeure pour que, enfreignant la consigne, l’ordonnance vint jusque dans l’hôtel même relancer son officier.

— Mon capitaine, lui dit-il à voix basse, c’est M. Auguste qui m’a fait marcher.

— Dis vite.

— Parce que... Je suis presque certain que j’ai vu... Conrad... Vous savez bien, l’épilé, à face de merlan avec des yeux de congre mort, le valet de chambre de M. de Malthen.

— Tu en es sûr ?

— Dame, mon capitaine, autant qu’on peut l’être. C’était entre chien et loup, autour de la place de Luther.

— Et tu l’as suivi ?

— Ah ! bien, oui ! Il a glissé tout comme une anguille mais je ne crois pas m’être trompé, allez ! Je jurerais bien que c’est sa face verte ! Alors j’ai tout de suite dit ça à M. Auguste et celui-ci m’a ordonné aussitôt de venir vous prévenir.

— Bien... retourne auprès de M. Auguste, et tiens-toi à ses ordres.

Le père Auguste se dépitant, après s’être fait dépeindre la face rasée du domestique et ses allures toutes particulières, battit inutilement pendant deux jours, les rues de la ville, aidé en ces courses par Justin qui décrivait en tous les sens des courbes et des zigzags également infructueux.

Justin s’était-il trompé, Conrad se trouvait-il réellement à Constante ?

Impossible pour l’instant de résoudre ce problème.

Enfin vers le dernier jour de la semaine, passeports en poche, l’expédition, c’en était bien une, prenait le rapide à la gare, et tous-jours par train express, gagnait très promptement Posen sans le moindre incident.

Que devenait pendant ce temps la malheureuse séquestrée ?

Sa vie continuait, uniforme et désolée.

Zorka était demeurée auprès d’elle.

Mais d’un œil perpétuellement anxieux, la Tzigane suivait les moindres mouvements de l’Excellence.

Si bien qu’un jour Fabienne finit par lui dire d’elle-même.

— Zorka, je te promets que tu n’as plus rien à craindre de moi.

— Pauvre fille ! poursuivit-elle, comme moi il te tient, il est ton maître. Il causerait ta mort, celle de celui que tu aimes... Non !... Je ne te ferai plus rien... je ne tenterai plus rien contre toi ! Je te le jure !

— Bien ! Excellence ! je vous remercie.

Mais la Tzigane secouait lentement la tête et le filtrant regard de ses prunelles montrait bien à Fabienne qu’elle n’était qu’à moitié convaincue.

Donc la vie recommençait à Rotzow comme durant les précédents jours.

Mlle Chaligny n’apercevait jamais M. de Malthen.

Le monomane, comprenant qu’il devait être odieux à sa victime, avait du moins la discrétion de ne point se montrer à ses yeux.

L’hiver était dans toute sa rigueur. C’était cette température atroce que d’aucuns sont convenus d’appeler un beau froid sec.

Fabienne, essayant de prendre son horrible mal en patience, avait recommencé les promenades en traîneau, les séances de patinage, puis elle avait ajouté les promenades à pied dans le parc.

Le labyrinthe l’attirait, avec sa mystérieuse énigme, mais Zorka se refusait obstinément à lui faire connaître le “ Sésame, ouvre-toi ” de ses lacis.

Le banc sur lequel elle s’était affaissée, le soir de sa première tentative de révolte, recevait très souvent sa visite.

Elle venait fréquemment s’y asseoir, à l’entrée du boulingrin, qui, enseveli sous des frimas et des neiges, avait l’air d’avoir été sculpté et taillé dans un énorme et gigantesque bloc d’albâtre.

Et, inconsciemment peut-être, sa main avait ramassé un caillou tranchant, un silex, qu’elle avait découvert au pied du banc même.

Ce silex était coupant, acéré, et sa pointe dure et sèche pouvait venir à bout d’une écorce d’arbre.

Et tandis que Zorka gardait l’attelage du traîneau, à quelques mètres de là, Fabienne s’emparait de la pierre aiguë, qu’elle retrouvait à la même place, et dans le creux d’un orme gigantesque, avec la persistance énergique des découvreurs, elle décomptait et creusait sur l’écorce la lettre majuscule de son nom, un l’ de dimensions assez fortes.

Ce travail lui avait demandé plusieurs séances.

— N’est-ce pas un instinctif désir, aussi banal que naturel, qui porte si fréquemment une pauvre âme en peine à prendre en quelque sorte les bois et les taillis comme discrets confidentes de ses chagrins.

Fabienne avait terminé la lettre l’ et elle allait commencer un M accolé, et en avait tracé les deux premiers jambages, lorsque la Tzigane s’aperçut de son travail.

Brusquement, venant à elle, Zorka lui arracha la pierre des mains et, bien au loin, la jeta à travers le bois impénétré et touffu en lui disant :

— Oh ! Excellence, ne faites pas cela !... S’il — jamais elle ne désignait autrement M. de Malthen — s’il arrivait à savoir !... c’est bien cruellement que je serais punie !

Fabienne ne répliqua rien.

Aussi bien à ses incisions sur écorce elle n’attachait aucune importance.

La nuit était venue et elle rentrait en sa luxueuse prison avec les dernières clartés du jour.

En regagnant son appartement, en pénétrant dans le salon où elle retrouvait la douce température due au constant calorifère, elle quittait sa lourde pelisse et l’abandonnait aux mains de Zorka, lorsque brusquement elle se retourna.

M. de Malthen était devant elle.

Poliment il s’inclinait, sans embarras et sans gêne.

— Je vous fais toutes mes excuses d’être obligé de vous importuner et de vous imposer ma présence qui a réellement l’air de vous être essentiellement désagréable ; mais je me vois dans la nécessité d’avoir recours à vous ?...

Un flot d’incarnat envahit le cou et le visage de Fabienne.

— Auriez-vous l’imprudence, s’écria-t-elle, de vous vouloir livrer encore sur moi à vos manœuvres infâmes ?... Oseriez-vous ?...

Un froid sourire plissa ses lèvres.

— Vous n’avez pas, je suppose, la singulière naïveté de croire que je vous retiens ici sans motif et sans cause... Je croyais vous avoir

exposé ce que j'attends de vous et les services que vous m'aidez à rendre à la science.

Et l'obsédante idée enfourchée, l'œil de l'odieuse maniaque devenait fixe et il commençait ses divagations éternelles, parlant de ses expériences et de ses essais... et de la mission superbe qu'il était appelé à remplir.

Fabienne s'indignait, la violence inhérente à sa nerveuse nature s'exaspérait.

— Vous abusez de moi, finit-elle par répondre, vous prétendez recommencer l'acte ignoble ! immonde ! que vous avez déjà commis !

— Naturellement, je sais votre puissance et votre victime ne peut se défendre... Mais n'espérez jamais que, de mon plein gré, je puisse vous faire l'abandon de mon sang et de mon corps !...

— Vous vous rendez à nouveau coupable du crime que vous avez déjà commis... Mais n'espérez rien de moi !... Rien ! Rien !...

Ah ! il ne prit certainement pas la peine de discuter.

Il se retirait sans mot dire, retombant comme toujours, dans l'impassibilité glaciale qui, si bien, lui servait de masque.

Fabienne entendit s'éloigner son pas lent et lourd, et elle laissa, retombant sur une chaise, échapper un soupir de soulagement, tant la vue de ce monstre lui inspirait de dégoût et d'horreur !

Zorka, durant toute cette scène, était demeurée discrètement à l'écart, dans la pièce voisine, mais de derrière la lourde portière contre laquelle elle se tenait, pas un mot de ce violent entretien ne lui avait échappé.

Et maintenant elle regardait Fabienne de ses grands yeux noirs tout chargés d'effarement.

Fabienne avait osé lui résister ! à lui tout-puissant ! à lui redoutable ! lui qui, sûrement avait fait un pacte avec le démon et pouvait tous les broyer, les pulvériser, en l'un de ces accès de furieuse colère !

La vie n'est composée que de nécessités inexorables.

Vers les dix heures du soir, Mlle Chaligny fut bien obligée de reconnaître que les tiraillements de son estomac exigeaient une réfection inéluctable.

La faim est un mal qui s'impose et que l'on ne saurait longtemps dompter.

Et elle ordonna à Zorka de la servir.

Et elle se mit à manger, cherchant à oublier encore.

Distraitement, elle avalait les morceaux doubles, ne pouvant prendre aucun plaisir aux mets choisis qu'elle avait devant elle, tant, écoeurée et désespérée, peinait son âme.

Et voilà que, comme elle se levait de table, elle chancela...

Ses jambes se dérobaient sous elle...

Ce n'était pas, comme les autres fois, une léthargie foudroyante qui s'emparait d'elle, ne lui laissant pas le temps de se reconnaître.

Non !... L'insensibilité s'avavançait avec une sûre lenteur...

En vain, elle voulait résister à la torpeur envahissante, en vain elle tentait de désespérés efforts pour secouer l'anéantissement qui l'accablait...

Tout tournait autour d'elle, ses paupières alourdies, malgré tous ses efforts, recouvraient ses yeux sans regards, ses mains s'immobilisaient et retombaient inertes.

Et au travers des voiles de l'écrasante hypnose, elle crut voir le masque grimaçant du monstrueux vampire !...

— Oh ! le lâche !... le lâche !... balbutia-t-elle.

Ce fut la dernière perception !...

La pauvre enfant tombait en un léthargique sommeil.

Au tardif réveil, qui n'eut lieu que le lendemain dans l'après-midi, elle ressentit les mêmes lourdeurs, les identiques courbatures, et aussi la même lancinante brûlure, au bras gauche cette fois, ne lui laissant aucun doute.

Aussi, succombant à l'égarant chagrin qui l'envahissait, et voyant de ses deux mains son adorable tête, longuement !... bien longuement, elle sanglota.

Plus haut, il a été dit, qu'au château de Lekno se trouvait le laboratoire officiel du comte de Malthen.

Il occupait toute une grande aile du château et avait demandé des aménagements énormes.

De très puissantes machines électriques, de nombreux accumulateurs permettaient au savant de disposer de forces considérables.

Un jour, devant Mirko et Zorka épouvantés, il avait foudroyé un bœuf, une autre fois un cheval.

Puis c'étaient des fours immenses, pouvant supporter d'énormes surchauffes et procéder à la liquéfaction des plus réfractaires des métaux.

A Retzow, dans la maison double, dont la moitié murée et ne prenant jour que sur le parc était occupée par Fabienne, existait un autre atelier, plus réduit, plus intime où se poursuivaient également les mystérieuses recherches et les diaboliques expériences.

A Lekno, où nous retrouvons M. de Malthen, il était en train de liquéfier une énorme masse de platine, lorsqu'un valet de chambre frappa discrètement à la porte double du vaste atelier, et le maître

déposa aussitôt sur une table une cornue dont minutieusement il examinait le contenu à la loupe.

Il fallait une nouvelle d'une exceptionnelle gravité pour déranger le savant dans ses élaborations secrètes.

Le domestique, sur un plateau d'or aux armes du comte, lui présenta un télégramme.

Celui-ci, une fois seul, en brisa le cachet.

Et à demi-voix il lut :

— "Venir au-devant. Pressé.

" CONRAD."

— C'est bien ! murmura le savant, il y a certainement du nouveau.

S'approchant alors d'une planchette de téléphone, il fit mouvoir un bouton de sonnerie électrique, reçut immédiatement la réponse, et aussitôt :

— Allo ! allo !

— Oui, Excellence.

— Un traîneau, trois chevaux. Très vite.

Et se coiffant d'un bonnet d'astrakan, il quitta le laboratoire, descendit le grand escalier et se trouva dans un vaste vestibule où un valet de chambre l'attendait, tenant en main une lourde pelisse de fourrures.

Le traîneau était déjà prêt.

Trois grands orlofs, d'énormes trotteurs russes, tout chargés de grelotières d'argent, étaient attelés à un vaste traîneau en acajou moucheté.

Le comte s'élançait déjà dans le traîneau. Deux valets de pied étendaient sur lui d'épaisses peaux d'ours blanc.

Le cocher rendit la main, et les chevaux partirent ventre à terre, les deux chevaux attelés de côtés galopant, tandis que celui du milieu prenait un trot endiablé.

— Route de Posen ! cria M. de Malthen, dès que le traîneau fut sorti de l'avenue.

Sans un arrêt, sans un cahot, il glissait sur la neige durcie, les grelotières faisant entendre un argentin carillon.

Huit ou dix verstes furent ainsi franchies avec une rapidité vertigineuse, les chevaux ne soufflaient même pas et n'avaient pas demandé un autre coup de fouet, pour se maintenir à la même vitesse.

De temps à autre, le comte se penchait en dehors du traîneau et inspectait la route blanche qui, à perte de vue, inflexiblement droite, se déroulait devant lui.

Le jour baissait et M. de Malthen commençait à donner de visibles signes de nerveuse impatience.

A la fin, il lui sembla apercevoir dans les profondeurs du gris bleuté dans lequel se noyait l'horizon un point noir qui se mouvait.

— Un traîneau, en face de nous, très loin ? demanda-t-il au cocher.

A quoi, immédiatement, celui-ci répondit :

— Oui, Excellence.

— C'est bien. Va plus vite.

Alors, les chevaux rudement secoués s'emballèrent et le traîneau vola plutôt qu'il ne glissa.

Bien promptement, les deux véhicules se rencontrèrent.

Puis, quand ils furent à la hauteur l'un de l'autre, les deux cochers, d'un coup sec, mirent leurs deux attelages sur les jarrets, les arrêtèrent brusquement.

Un homme dégringola prestement du traîneau attelé de trois petits poneys à tous crins qui jetaient du feu par leurs naseaux et prit place sous les peaux d'ours à côté du comte.

Alors celui-ci cria simplement à son cocher :

— Lekno.

Et, comme le vent, les orloffs repartirent de plus belle.

Conrad, on a deviné que c'était lui, attendait une interrogation.

— Alors, du nouveau ? demanda son maître.

Conrad répondit par un signe de tête affirmatif.

— Grave ?

Nouvelle affirmation.

— Le docteur, M. de Prévannes, l'ordonnance et un petit vieux, qui doit être de la police, doivent me suivre à une demi-journée de distance.

— Et où vont-ils ?

— Droit à Lekno même, je suppose.

— Mais ! Ils sont fous ! s'écria le comte.

— Ils n'en ont pas l'air.

— Mais qu'espèrent-ils donc ?

Les yeux de M. de Malthen s'étaient mis à flamber.

Et à mi-voix, il reprit :

— Alors, c'est la lutte ! Le combat ! La bataille ! Mais ça va être très amusant !

— Son Excellence a une idée ? fit le domestique du bout des lèvres.

— Oui, je crois... Tu vas voir.

Au même instant le traîneau exécuta un soubresaut qui coupa la parole à M. de Malthen.

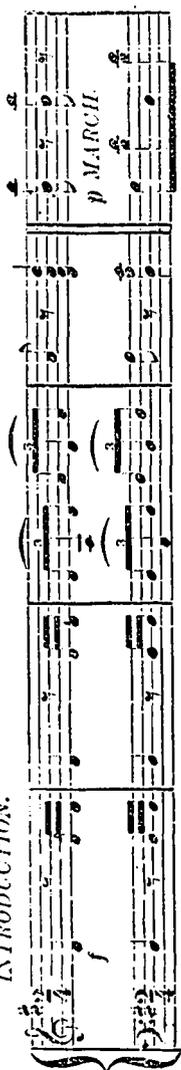
(A suivre.)

Amazon March.

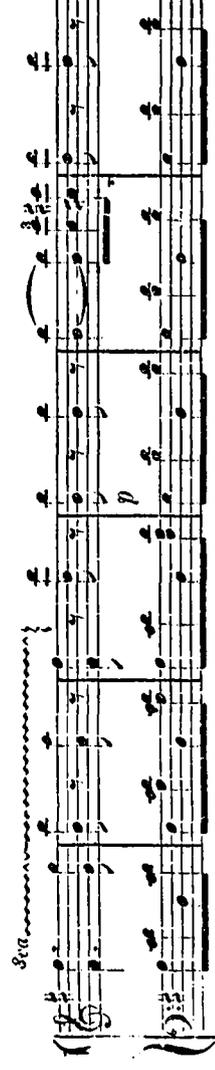
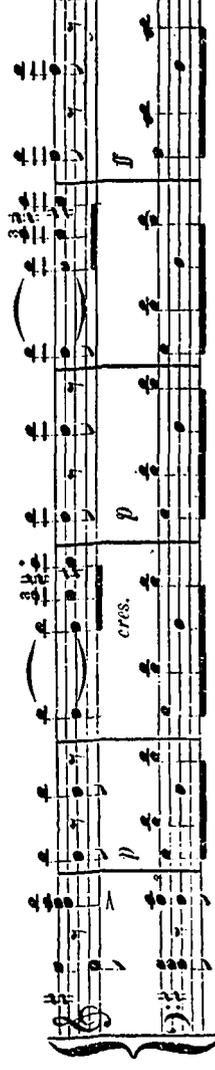
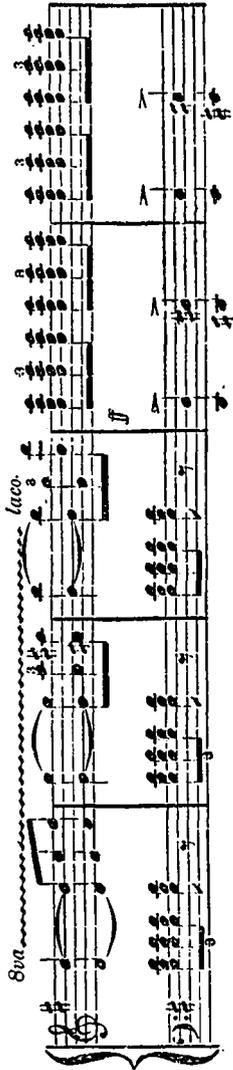
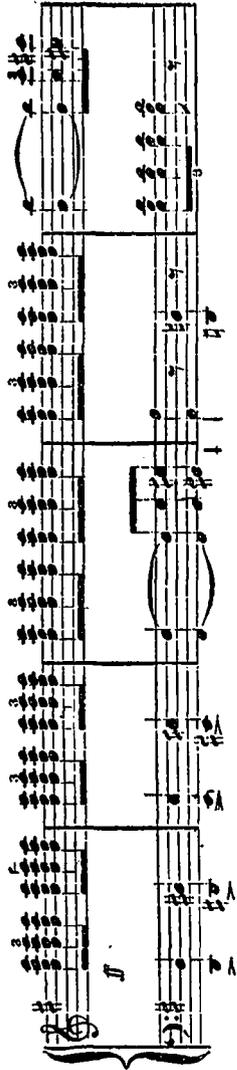
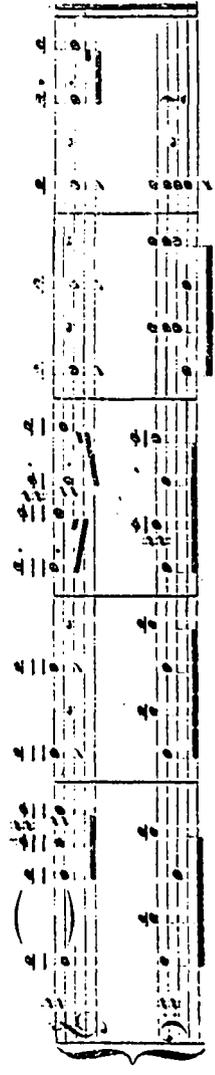


G. MICHAELIS. Op. 56.

INTRODUCTION.



MARCH



This musical score is for the piece "LE SAMEDI". It consists of two systems of music, each with six staves. The top staff of each system is for the piano, and the lower five staves are for the violin. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings. Key markings include "p" (piano), "p dol" (piano dolce), "f" (forte), and "PRIO." (Prio). There are also performance instructions like "tr" (trill) and "pizz." (pizzicato). The score is written in a standard musical notation style with a treble clef and a key signature of one flat.

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

La transformation du navire commença. Le métamorphoser en quartiers d'hiver confortables ; prendre d'autre part toutes les précautions pour soustraire ses organes essentiels aux influences destructives des froids extrêmes, à ces pressions auxquelles les prophètes de mauvais augure avaient prédit qu'il succomberait : c'est à quoi s'employa activement l'équipage. Le gouvernail fut relevé ; l'hélice au contraire, fut laissée en place, dans sa cage, cette dernière contribuant à fortifier l'arrière du bâtiment. La machine fut démontée pièce à pièce par Amundsen, qui avait pour elle des soins de père pour son enfant : pas un jour ne se passa, pendant le séjour du *Fram* dans les glaces, sans qu'il descendit lui faire au moins une petite visite, histoire de s'assurer qu'elle n'avait besoin de rien.

Afin de mieux répartir la charge, le charbon fut remonté de la cale et on en remplit les soutes. Dans la cale fut installé un atelier de menuiserie. L'atelier du mécanicien était dans la chambre de la machine. Quant à la forge, elle trouva place d'abord sur le pont, ensuite sur la glace. La chambre des cartes fut mise à la disposition du forblantier, tandis que le salon fut réservé à la cordonnerie, à la couture des voiles et à divers menus ouvrages. Ainsi il n'y avait rien, depuis les plus délicats instruments jusqu'aux souliers de bois et aux manches de hache, qui ne put être fait à bord du *Fram*. Quand on se trouva à court de lignes de sonde, une corderie fut installée.

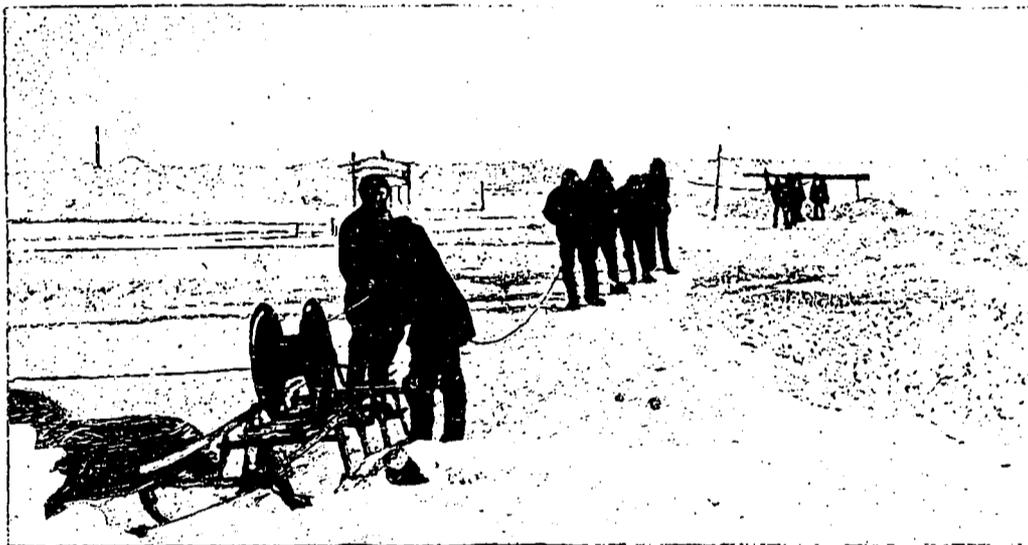
Le moulin à vent destiné à actionner la dynamo afin de produire la lumière électrique fut érigé à l'avant, à bâbord, entre l'écoutille et la lisse. Nansen, dans sa minutieuse prévoyance, avait emporté également un

ticulièrement : température de l'eau, son degré de salure aux différentes profondeurs, modes de formation de la glace, courants, origine des pressions, etc. Quant au médecin, le Dr Blessing, il eût été, faute de malades, le moins occupé, s'il ne s'était résigné à l'emploi de vétérinaire lorsque les chiens réclamaient ses soins. Une fois par mois, il procédait à la pesée de chaque membre de l'expédition et à une légère saignée, anodine vivisection qui lui permettait de compter les corpuscules rouges et de déterminer la proportion d'hémoglobine de chacun. Empressons-nous d'ajouter que le Dr Blessing se révéla bientôt comme le poète de l'expédition, et que, pendant trois ans, ses vers de circonstance, tantôt lyriques et tantôt humoristiques, ne cessèrent jamais d'être appréciés à leur juste valeur.

Voici quel fut le *modus vivendi* établi dès le début à bord du *Fram*. (Il n'était modifié que le dimanche et les jours fériés ; mais le lecteur s'apercevra vite qu'aucun jour férié ne fut jamais oublié, et que, sur la banquise errante, de nombreuses semaines furent littéralement des "semaines des quatre joudis".)

Lever à huit heures. D'jeuner de pain dur (seigle et froment), de fromage, de bœuf ou de mouton salé, de jambon, langue ou lard fumé, de caviar, de morue ou d'anchois ; en plus, des biscuits de farine d'avoine ou des biscuits de mer anglais avec de la marmelade d'orange ou quelque compote. Trois fois par semaine du pain frais et souvent du gâteau. Comme boisson, du chocolat, du thé ou du café.

Après le déjeuner, travaux divers, soins à donner aux chiens, assistance au cuisinier pour la préparation du dîner d'une heure, etc. Un tour de banquise en manière d'apéritif et on se remettait à table. Trois plats : soupe, viande et dessert, — ou bien : soupe, poisson et viande, — ou encore : poisson, viande et dessert. Avec la viande, des pommes de terre et, de plus, des légumes verts ou du macaroni. Boisson : de la bière, et plus tard du jus de citron. "Je crois, écrit Nansen en donnant ces détails, que tous nous trouvions la table bonne... Nous ressemblions à des cochons gras : un ou deux d'entre nous prirent du ventre ou un double-menton."



UN SONDAGE DE 3,850 MÈTRES.

moulin à manège. "Ce sera, s'était-il dit, un bon exercice pour les moments où nous n'aurons pas autre chose à faire : nous accomplirons à tour de rôle la tâche du cheval." Mais ce second moulin ne servit jamais : il ne fut pas difficile de trouver pour chacun une occupation qui, tout en lui donnant suffisamment d'exercice, l'empêchât de trouver le temps mortellement long.

Il fallait prendre soin du navire et du grément, inspecter les voiles, les cordages, etc. ; il fallait descendre à la cale pour en remonter les provisions de toutes sortes à donner au cuisinier ; il fallait chaque jour se mettre en quête de glace d'eau douce pour les besoins du bord. Dans les divers ateliers, le travail ne manquait jamais : c'était à tout instant, pour Amundsen, quelque instrument à réparer ou à fabriquer ; pour Mogstad, horloger à ses heures, un ressort de montre à remplacer ou un thermographe à nettoyer ; pour Lars, à la fois forgeron et ferblantier, un bossoir d'embarcation à redresser, un hameçon ou un couteau à forger, un seau à souder ; pour Nordahl, un accumulateur à examiner. Même, bien que le *Fram* ne fût plus — provisoirement — qu'un invalide aux agrès inutiles, il y eut à bord, assez fréquemment, de la vraie besogne de matelot à accomplir : grimper aux ailes du moulin pour prendre des ris ou charger les voiles.

Quoi encore ?... Chacun fut son propre cordonnier et se confectionna des chaussures de grosse toile, munies de chaudes et épaisses semelles de bois, d'après un nouveau modèle créé par Sverdrup.

A Scott-Hansen, assisté par Johansen (jusqu'au mois de mars 1895), puis par Nordahl, incombèrent les observations météorologiques et magnétiques. Tous les deux jours, quand le temps était clair, Hansen et son aide déterminaient la position du navire. Rien n'intéressait davantage tous les membres de l'expédition, il n'était pas rare de voir la cabine de Nansen assiégée, pendant qu'il faisait ses calculs, par tous ceux qui étaient anxieux de savoir si l'on avait dérivé vers le nord ou vers le sud, et de combien. L'état d'esprit, à bord, dépendait beaucoup du résultat.

Nansen s'était réservé les recherches scientifiques qui l'intéressaient par-

Le dîner absorbé, fort gaieusement en général, on passait à la cuisine, qui devenait le fumoir : sauf dans les grandes occasions, le tabac était banni des cabines et du salon. Après une sieste plus ou moins longue, chacun retournait à son travail jusqu'à l'heure du souper : six heures. Le menu du souper ressemblait à celui du déjeuner du matin.

Pour finir la journée, on fumait à la cuisine en devisant et discutant, puis on revenait au salon, pour se plonger soit dans la lecture, soit dans des parties de cartes toujours animées, où les plus acharnés et les moins heureux perdaient, sinon leur chemise, du moins leurs rations de pain frais, — soit dans d'interminables parties d'échecs. L'un ou l'autre se mettait à l'orgue (rien ne manquait, vous dis-je, à bord du *Fram*), et, à l'aide de la manivelle, s'amusait à moudre quelque morceau plein d'entrain, à moins que Johansen ne prit l'accordéon pour jouer *Oh ! Suzanne !* ou *la Marche de Napoléon à travers les Alpes dans un bateau !* ses plus grands triomphes.

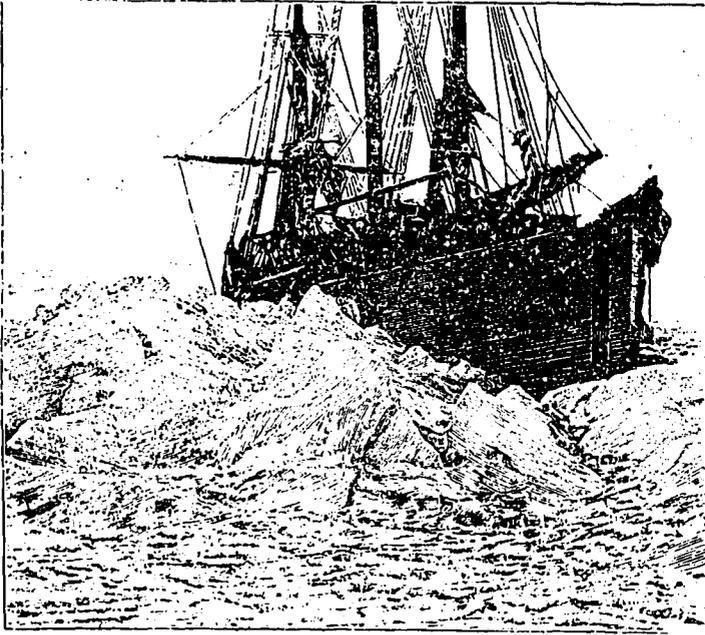
A minuit, coucher et repos, interrompu seulement par le quart de nuit que chaque homme prenait à son tour pendant une heure.

Cette régularité et surtout cette communauté d'habitudes, cette vie de famille en quelque sorte, sans inégalité de traitement à aucun point de vue, sans démarcation tracée entre le chef de l'expédition, le commandant du navire et le dernier matelot, furent du plus heureux effet. La discipline n'en fut pas relâchée, et qui donc, parmi l'équipage du *Fram* aurait songé à se plaindre de son sort, semblait à tous égards à celui de Nansen, qui s'il en éprouvait parfois de l'ennui, n'en montrait jamais ?

LA DÉRIVE ET LES PRESSIONS DES GLACES PENDANT L'HIVER 1893-94

Que le personnel de l'expédition vécût en belle humeur et en bonne santé, c'était un point important pour le succès final de l'entreprise de Nansen. Mais d'autres conditions, non moins essentielles, devaient se réaliser, à savoir : que les glaces, sans broyer le *Fram* dans leurs contractions, le conduisissent vers le pôle.

Comment le *Fram* se comporta au milieu des pressions, pendant l'hiver



PRESSION CONTRE LE "FRAM" (JUILLET 1894)

1893 94, — dans quelle direction et de combien il dériva, au cours de cette même période, — c'est ce que vont nous apprendre les notes rédigées quotidiennement par Nansen. Ce journal de Nansen, en même temps, nous fera mieux pénétrer dans l'intimité de l'existence si simple et pourtant si anormale des treize prisonniers volontaires de la banquise arctique, — Nansen lui-même y apparaîtra sous un aspect peut-être inattendu. On connaît son énergie ; mais on ignore sa complexité. Ce ne sont pas seulement les géographes qui devraient lire passionnément les pages écrites au jour le jour par Nansen durant son expédition polaire : ce sont aussi ces écrivains des jeunes revues qui se sont donné tant de mal, depuis plusieurs années, pour analyser, à travers des fables dramatiques, les "états d'âmes" scandinaves. Une âme scandinave..., en voici une et de bon aloi.

Les feuillets du journal de Nansen sont malheureusement plus nombreux que les colonnes dont nous disposons ici :

"Mardi, 26 septembre. — Aujourd'hui, le soleil était 9° au dessus de l'horizon, à midi. La nuit et l'hiver sont proches. Nous sommes immobiles par 78°50 de latitude nord..."

"Je suis descendu sur la banquise ce soir. Il n'existe rien de plus merveilleusement beau que cette nuit arctique. C'est un pays de rêve, coloré des teintes les plus délicates qu'on puisse imaginer : c'est la couleur éthérée. Une nuance se fond dans l'autre sans qu'on puisse dire où l'une commence et où l'autre finit ; et cependant toutes les nuances sont là... Toute la beauté de la vie n'est-elle pas haute, délicate et pure comme la nuit ? Donnez-lui des couleurs plus éclatantes et elle n'est plus aussi belle. Le ciel ressemble à une immense coupole, bleue au zénith, se dégradant en vert, puis en lilas et en violet sur les bords. Sur les espaces glacés sont jetées des ombres d'un froid violet-bleu, avec des teintes roses plus claires lorsqu'une arête, çà et là, reflète les dernières lueurs du jour mourant. En haut de la coupole, les étoiles brillent, parlant de paix, comme elles le font toujours, les immuables amies. Au sud apparaît une grande lune d'un rouge jaune, entourée d'un cercle jaune et de nuages d'or clair, flottant sur l'horizon bleu. Et maintenant l'aurore boréale étend sur la voûte du ciel son voile d'argent brillant, qui devient jaune, puis vert, puis rouge. Il s'étend, se contracte, change incessamment et enfin se déchire en cercles onduleux d'argent éblouissant, d'où s'élancent des rayons flamboyants comme des lames. Puis toute cette gloire s'évanouit... Mais bientôt de nouvelles clartés apparaissent, et leurs jeux sans fin recommencent de plus belle. Et pendant ce temps, le silence est profond, impressionnant comme la symphonie de l'infini. Je n'ai jamais pu me faire à l'idée que ce monde finira dans la désolation et le néant. Pourquoi, alors toute cette beauté, sans une créature pour en jouir ? Je commence à présent à le deviner : voici la terre promise, qui unit la beauté et la mort. Mais dans quel but ? Ah ! quel est le pourquoi de toutes ces sphères ? Lisez la réponse, si vous pouvez, dans le bleu firmament étoilé.

"Jeudi, 28 septembre. —...Jusqu'à présent, l'existence de nos chiens a été réellement triste. Depuis notre départ de Khabarova ils ont été attachés. Les flots les ont mouillés ; ils ont roulé çà et là, dans l'eau, sur le pont ; ils se sont à moitié étranglés dans leurs lanières, hurlant misérablement ; chaque fois qu'on a lavé le pont, on les a aspergés, ils ont eu le mal de mer ; par le beau ou mauvais temps il leur a fallu rester où ils étaient enchaînés, et pour tout exercice, ils ont pu aller et venir dans un espace limité par la longueur de leur chaîne. Est-ce ainsi qu'on vous traite, splendides animaux, qui serez peut-être notre suprême ressource ?... On vient de leur rendre la liberté. Ce fut une tempête de joie : ils se roulaient dans la neige, se lavaient, se frottaient, gambadaient follement sur la glace, en aboyant de toutes leurs forces. Notre banquise, jadis si triste et déserte, est bruyante et animée depuis cette invasion soudaine : le silence séculaire est rompu. Désormais, si nous enchaînons nos chiens ce sera sur la glace."

Le 29 septembre, la première grande fête (combien d'autres devaient suivre !) eut lieu à bord en l'honneur de l'anniversaire de naissance de D^r Blessing et du passage du 79° degré de latitude. Il y eut dîner-concert. Le menu, rédigé en français, fut pantagruélique. Qu'on en juge :

Soupe à la julienne avec des macaroni-dumpling (petit pudding de macaroni).
Potage de poisson (sic) avec des pommes de terre.
Pudding de Nordahl.
Glacé du Groenland.
De la table bière de la Ringuess.
Marmalade (sic) intacte.

Quant au programme musical, il ne comptait pas moins de vingt morceaux et commençait par *Valse Myosotic* pour se terminer par la *Prière du "Freischütz"*.

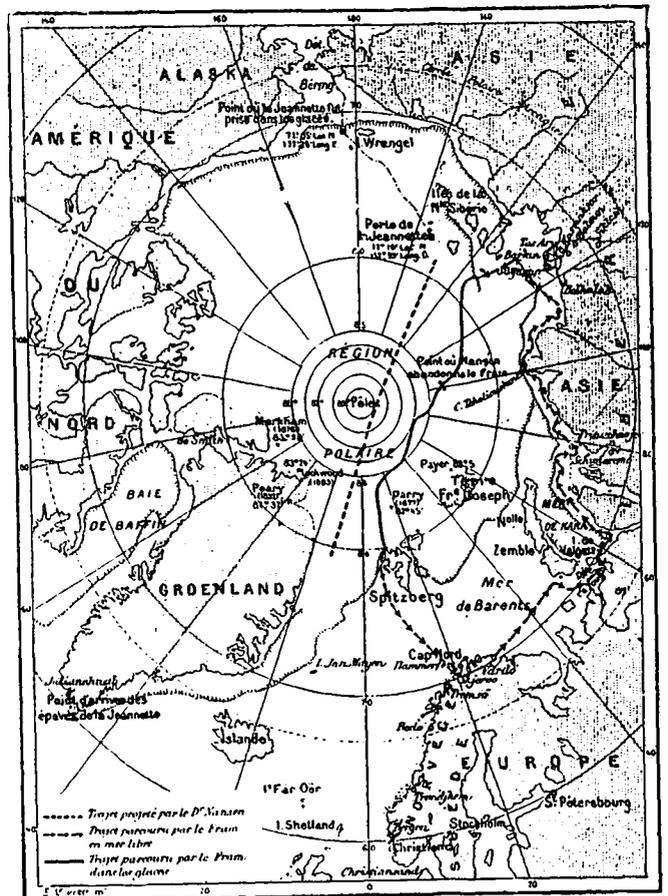
L'équipage du *Fram* fêta successivement, d'une façon anaïogue, durant l'hiver : l'anniversaire du lancement du *Fram*, celui de la naissance de Sverdrup, les fêtes de Noël et du 1^{er} janvier, l'anniversaire du roi Oscar, le passage du 80° degré, l'apparition du soleil et enfin son lever véritable.

"Samedi, 7 octobre. — Froid encore, avec le même vent du nord que ces jours derniers. Il y a quelques jours, d'après les observations, nous étions revenus à 70° 47' ; 16' perdues en moins d'une semaine, c'est trop : il nous faut regagner du terrain dans la direction du nord.

"Lundi, 9 octobre. —... Dans l'après-midi, comme nous causions, tout à coup un bruit assourdissant se fit entendre et tout le navire trembla. C'était la première pression de la glace. Tout le monde courut sur le pont pour assister au spectacle. Le *Fram*, comme je l'avais espéré, se conduisit admirablement. La glace s'avancait d'une pression soutenue, mais il lui fallait se glisser au-dessous de nous, et nous étions lentement soulevés. Ces poussées se reproduisirent à plusieurs reprises dans l'après-midi, et elles furent assez fortes pour soulever le *Fram* de plus d'un mètre. Mais la glace, incapable de supporter une telle charge, se brisait bientôt sous le navire. Vers le soir, il y eut comme un mouvement de retraite des glaces, et nous nous trouvâmes dans un assez vaste bassin d'eau libre..."

"Mercredi, 11 octobre. —... La glace est agitée, et nous avons subi de nouveau aujourd'hui de fortes pressions. Cela commence par un léger craquement et un gémissement contre le flanc du navire. Puis le bruit augmente graduellement et parcourt une véritable gamme : successivement c'est une plainte, un grognement, un grondement et le navire tressaille. Le tapage redouble jusqu'à ressembler au fracas que pourraient faire tous les tuyaux d'un orgue. Le bâtiment tremble, est secoué, s'élève parfois doucement, parfois par saccades. Nous éprouvons une sensation agréable et reconfortable à être là, écoutant tout ce vacarme, et à connaître la force de notre navire. Plus d'un aurait été brisé depuis longtemps. Mais au dehors la glace s'écrase contre les ancres du *Fram*, et ses débris, pénétrant sous sa coque lourde et invulnérable, lui font un lit sur lequel nous reposons. Autour de nous, en plusieurs endroits, les glaçons sont amoncelés ; le soir venu, il y a une détente et nous nous retrouvons à flot.

(A suivre)



LA ROUTE DU POLE.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE



I

Madame.—Tu sais, Henri, je pense aller chez maman pour quelques jours ; j'y resterai peut-être une semaine, mon cher ami.
Monsieur (joyeux).—Mais, certainement, ma chère ; tu fais parfaitement bien.
Madame.—Pense à me mettre de côté...



II

...une cinquantaine de piastres pour mes menues dépenses.
Et Monsieur tomba tourdement sur le plancher, assommé par cette dernière recommandation.

LE MOUCHERON

FABLE

C'était l'heure si courte, où Paris endormi
N'entend plus résonner sur son désert bitume
Que le pas cadencé du sergent, cet ami
Qui veille pour nous tous dans l'ombre et dans la brume,
Chez moi tout était noir sauf un reflet tremblant
Du bec de gaz allumé dans la rue,
Qui, comme un spectre blanc,
Dans un coin du plafond incessamment remue.
Je dormais, Tout à coup un moucheron m'éveilla.
Je me gratte et le chasse, espérant en finir.
Quelle erreur ! Un instant à peine je sommeille,
Et l'insecte de revenir,
Avec l'acharnement d'un fauve,
Dans ses assauts savamment combinés,
Il me pique et repique aux yeux, au bout du nez,
Sur le front, sur mon crâne chauve.
Exaspéré, je saisis mon mouchoir ;
A tour de bras, furieux, sans y voir,
Je le brandis et me recouche ensuite,
Comptant bien cette fois que la bête est réduite
A la fuite.
Point. Je la sens bientôt qui, de son pas furtif,
Veut envahir mon canal auditif.

Vlan ! D'une claque sans pareille,
Vigoureuse à me rendre sourd,
Je fais comme un tam-tam tinter ma pauvre oreille.
N'importe. Sous un coup si lourd,
J'ai dû tuer l'affreux bête ?
Hélas ! non. De nouveau, la rage dans le cœur,
De son bourdonnement moqueur
J'entends le bruit au-dessus de ma tête.

Et c'est ainsi toute la nuit ;
A pourchasser le monstre je la passe
Enfin, l'aurore à ma fenêtre luit,
Et l'attrait dehors, m'en débarrasse,
Il était temps. J'allais demander grâce.

C'est de la calomnie un fidèle tableau,
Quoique peint sous des traits visibles,
Nous luttons vingt, trente ans, l'épée hors du fourreau,
Contre des ennemis inconnus, invisibles ;
Et, lorsque de la vérité
Le jour tardif vient à paraître,
Mettant notre innocence en sa pleine clarté,
Nous sommes morts ou près de l'être.

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

tragédie auront là une occasion unique d'applaudir celle que New-York et toutes les grandes villes du continent américain ont converti de fleurs et dont le magnifique talent prend tout son essort dans une production qui semble écrite pour elle.

Quarante mille piastres ont été consacrées à monter "Cymbeline", dont les décors, accessoires et costumes défont toute concurrence.

Une compagnie de premier ordre accompagne l'étoile et lui donne la réplique dans cette pièce qui se prête si parfaitement au développement dramatique.

Les situations sont fortes, variant "du grave au doux" sans que jamais le spectateur puisse s'affranchir de suivre l'intrigue qui, du commencement à la fin, le tient sous le charme.

Mr B. C. Whitney, qui conduit la tournée de Mlle Mather, a fait les choses magnifiquement en engageant MM. W. Redmund, Albert Bruning, H. D. Weaver, W. Courtleigh, W. McVay ; Mesdames Thomas Barry, Florence Wallock, etc.

Matinée spéciale mercredi aux prix populaires de 25 et 50 cents.

PARC SOHMER

Nous avons eu cette semaine l'ouverture du Parc Sohmer au milieu d'une affluence considérable de public anxieux de reprendre ses bonnes habitudes et d'assister au spectacle vraiment extraordinaire qui lui était offert. Jamais autant de numéros d'une plus grande variété n'ont été offerts au public. Citons : les chansons originales et solis de cornet de Mlle McGibeny, artiste du Keith's Théâtre de New-York ; les 2 singes et le paysan, pantomime-acrobatique par Johnson, Riano et Bentley, arrivant directement de Londres ; les frères Martinetti, les célèbres acrobates de Koster et Bial, vraiment extraordinaires ; Mlle Kandi et ses danses originales ; Louis Vérande, le comique aimé du public dans ses nouvelles chansonnettes ; Karrigan et Hart, excellents acrobates comiques ; le Radioscope, photographies animées et colorées d'un genre nouveau et qui feront courir tout Montréal pour les admirer.

A partir du dimanche 23, il y a deux représentations par jour, au prix ordinaire de 10 cents.

PALLADIO.

IL S'EN CONTENTAIT

Le vicaire.—Allons, Penoute, levez-vous et sortez d'ici. Quand on a bu comme vous l'avez fait on ne devrait pas mettre les pieds à l'église. Savez-vous où vous devriez aller dans l'état où vous êtes ? Tachez donc de vous repentir et de vous préparer pour le Ciel.

Penoute (se levant péniblement).—Bien, M'sieu l'vicaire, j'comprends qu'c'est votre affaire de m'parler du Ciel et de l'Enfer ; mais pour aujourd'hui le Canada est assez bon pour moi.

Chronique Théâtrale

THÉÂTRE ROYAL

Charmantes femmes, délicieuse musique, toutes les attractions imaginables dans la pièce que nous donne, cette semaine, le Théâtre Royal : "Little Trixie".

Mlle May Smith Robbins et sa compagnie ont joué depuis plusieurs années devant les auditoires les plus divers et toujours elles ont obtenu le plus grand succès par la qualité de leur jeu et la grâce de leur talent.

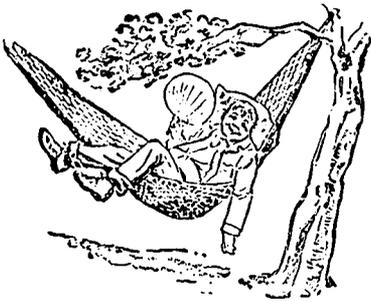
Mlle May Smith est une délicieuse petite femme d'un montant très capiteux ; elle est la joie de la pièce qu'elle enlève avec un brio dont on n'a que difficilement l'idée quand on ne l'a pas vue à l'œuvre. Elle remplit cinq différents rôles dans "Little Trixie" et les remplit à la plus complète satisfaction des auditeurs : en vieille femme, en jeune garçon, en jeune fille,



toujours différente, mais toujours agréable. L'intrigue de la pièce est très légère et tout le talent des artistes la remplit suffisamment pour que les spectateurs soient en gaieté depuis le lever jusqu'au baisser du rideau.

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Margaret Mather [est à Montréal cette semaine et apparaîtra dans "Cymbeline", la meilleure production de Shakespeare. Les amateurs de



Après avoir suivi

un régime aux Pilules d'Ayer, le système s'est rétabli et on commence à s'apercevoir que cela vaut la peine de vivre. Celui qui, petit à petit, est devenu la proie de la constipation ne se rend pas compte de la difficulté qu'il a à surmonter avant d'avoir enlevé le fardeau qui l'accable. C'est alors que la montagne devient un monticule, l'air morose qu'il avait fait place à un visage souriant, il est redevenu un homme heureux. Si la vie ne vous sourit pas, vous pourrez l'envisager sous un autre aspect après avoir pris

Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules
- THEY -
CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.
DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL
"Le Monde"
LE MEILLEUR
Journal à Nouvelles et . . .
. . . aux Beaux Feuilletons
Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité
PRIX DE L'ABONNEMENT:
Edition Quotidienne | Edition Hebdomadaire
Un an \$2 00 | Un an 50 cents
Six mois 1 00 | Six mois 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est
Un Medium d'Annonce hors ligne
BUREAUX ET ATELIERS:
NO 75 RUE ST-JACQUES

Une Recette par Semaine

POUR DÉTRUIRE LES INSECTES INTRODUITS DANS L'OREILLE
Lorsqu'une larve, une mouche ou un insecte quelconque s'est introduit dans l'oreille et qu'on ne peut l'extraire, le plus simple est de l'asphyxier sur place.
Pour cela, remplissez d'huile l'oreille où se trouve l'insecte, et tenez la tête inclinée du côté de l'oreille saine, de façon que l'huile ne puisse s'écouler de l'oreille malade.

Dans le monde :
Il paraît que ce pauvre N... a épousé une femme horriblement laide ?
—Oui... mais il a obtenu des parents cinq cent mille francs de dommages intérêts...

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Nous sommes allés hier au Conservatoire National de Musique et nous avons pu constater qu'après de courtes vacances électorales, les professeurs ont repris comme d'habitude et avec la même assiduité, leurs excellents cours de piano, violon et solfège. Les élèves sont nombreux et, encouragés par le succès des précédents exercices, sont bien décidés à nous donner, l'hiver prochain, un nouveau concert où nous pourrions constater leurs progrès.
C'est que ces progrès se développent d'année en année et qu'il est consolant de constater que personne ne s'endort sur ses lauriers, pas plus les zélés professeurs que les élèves, les administrateurs que le directeur, Mr Edmond Hardy, toujours sur la brèche et s'occupant sans cesse d'augmenter l'intérêt de son œuvre. Encouragez la Société Artistique Canadienne en lui prenant, à chacun de ses tirages, le nombre de scriptums que vous pourrez, vous accomplirez une œuvre utile et un excellent placement.

Celebre
Sel de Coleman
Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme.
Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

TRIO DE PROVERBES

Rosée de Mai vaut charriot de roi.
x
Argent fait perdre et pendre beaucoup de gens.
x
Le long jour ne fait pas l'ouvrage.
SANCHO PANÇA

UNE EXPÉRIENCE CONCLUANTE

Elle résulte de plusieurs milliers d'observations : c'est que pour toutes les affections de la gorge et des poumons, le seul et unique remède c'est le *Baume Rhumal*.
En vente partout.

Le concierge à un de ses locataires :
—Dites donc, père Trivet, il paraît que vous avez joliment trinqué à la noce de votre nièce ?
—Ah ! il est certain que si nous avions eu tous des sonnettes au coude, ça aurait fait rudement du bruit dans la maison.

* * *
Le jeune Henri aime à tirer les choses au clair. Aussi, un beau matin, dit-il à son père :
—Maman dit que tu prends tous les jours une culotte au cercle. Pourquoi alors portes-tu la même depuis trois mois ?
* * *

DICTONS POPULAIRES

MAI
Mai fait et défait.
Si le rosier fleurit
Le raisin mûrit.
Récolte n'est pas assurée
Que lune rousse soit passée.
Le jour de Saint Boniface
Est bon, quelque temps qu'il fasse.
Arc-en-ciel du matin
Fait mouvoir le moulin.
Arc-en-ciel du soir
Fait mouvoir l'arrosoir.



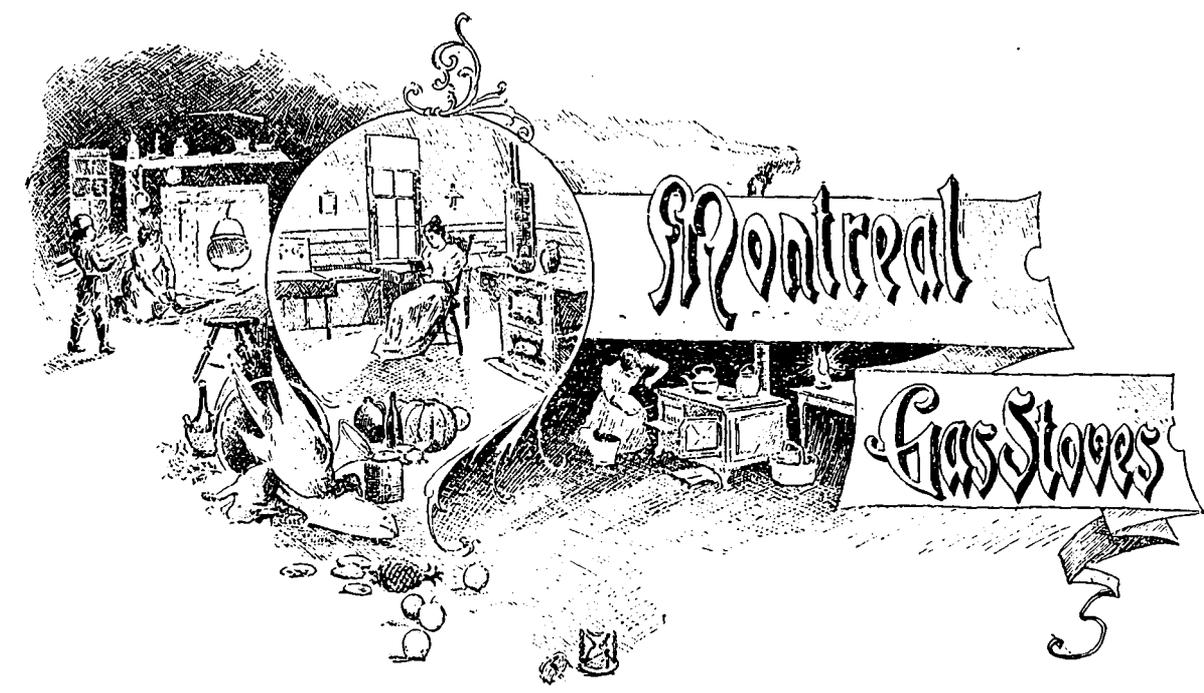
Le Cœur Manquait.
NEUDORF, T.N.W., CAN., Juin, 1893. (3)
Ma fille avait une excellente santé, à venir jusqu'à il y a deux ans, lorsqu'elle donna des signes de découragement. Quelques temps après elle ressentit une douleur comme si le cœur lui manquait, et elle eut des convulsions très fortes. Plusieurs soi-disants remèdes furent employés pendant une année mais sans succès. Après avoir pris la première cuillerée du Tonic Nerveux du Père Koenig, les attaques disparurent et elle n'en a pas eu depuis.
JOE. OTT.
Certifié par le Rev. L. Streich.

STREATOR, ILL., Déc. 5, 1894.
Le Tonic Nerveux du Père Koenig est le meilleur que j'ai trouvé, c'est une grande bénédiction pour les gens affligés. Que Dieu vous bénisse. Bien respectueusement,
SŒUR ST. FRANCIS, O.S.F.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.
AGENTS
E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROUCHE & CIE. - - - Québec.

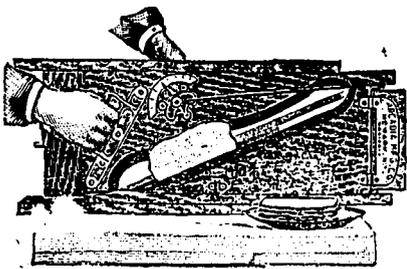
—Mon oncle, ma vocation c'est la musique.
—A ton aise, mon garçon, mais surtout ne viens jamais jouer dans ma cour.

Nous l'envoyons
... GRATUITEMENT ...
.. A TOUS LES HOMMES ..
Il y a tant d'imposteurs que le public hésite souvent avant de se procurer des remèdes vantés à tort et qui ne remplissent aucunement ce qu'ils promettent.
C'est pour ne pas être confondu avec cette classe de guérisseurs que nous enverrons absolument gratuitement par la maille, à toute personne responsable, un simple paquet de nos puissantes **PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITÉ, DU DR HOFFMAN**, par lesquelles nous garantissons de rétablir votre vitalité, l'augmenter même, et faire de vous un homme nouveau. Les étonnantes puissances curatives du Céléri de Kalamazoo sont bien connues, nous avons foi dans notre traitement, sans cela nous ne nous enverrions par notre remède gratuitement. Quand il vous aura rétabli, vous pourrez alors nous en envoyer le paiement.
WESTERN MEDICINE CO. (Incorporated),
153 Bullard Block. KALAMAZOO, MICH.



Poele de la Compagnie du Gaz de Montréal

. . . . Notre Poêle de Cuisine No 8, prêt à s'en servir, \$16.00 net, payable en donnant l'ordre, ou sera loué à des personnes responsables à \$6.00 par année, le poêle devenant la propriété du locataire quand il en aura payé le loyer pendant trois ans.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 Rue St-Laurent.

Au Jardin zoologique: — Papa, ces canards, c'est-il des oies?
 Le père, grave. Non, mon fils, ce sont des cygnes.
 Des cygnes de quoi?
 — Des cygnes d'eau, mon garçon.
 — Alors il va pleuvoir?

Aux Femmes Malades
 Votre docteur a-t-il failli de vous guérir? Je suis une Sage Femme d'expérience, et je connais un **Traitement Domestique** qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai **GRATIS** prièvement tous les conseils et descriptions sur réception de l'adresse, accompagnée d'un timbre-poste. Les femmes qui ont besoin d'assistance sont celles que je veux atteindre, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. Mad. E. DUBOIS, 578 Rue St. Paul, Montréal.

C'est le même jeune garçon qui demandait à sa mère: — Les bêtes connaissent-elles les noms qu'on leur donne?
 La mère. — Je ne crois pas, mon enfant.
 — Ah! tant mieux, je respire.
 Parce que si les serins, les cochons, les veaux, les ânes savaient qu'on les appelle gros serin! cochon! jeune veau! âne bête, cela leur ferait bien de la peine.

Dr BERNIER
 DENTISTE
 Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au
NO 60 RUE ST-DENIS
 à deux portes plus haut que le Jardin Vigor.
 PRIX MODÉRÉS

The Promotive of Arts Association
 (LIMITED.)
 Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.
1674 RUE NOTRE-DAME. - - - MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire:
 Un Prix Capital de la valeur de \$1000 00
 Un Prix de la valeur de 400 00
 Un Prix de la valeur de 150 00
 Deux Prix de la valeur de \$50 chacun. 100 00
 Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun. 100 00
 Huit Prix de la valeur de \$10 chacun. 80 00
 Trente Prix de la valeur de \$5 chacun. 150 00
 Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun. 300 00
 Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun. 500 00

PRIX APPROXIMATIFS:
 100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun. . . . \$100 00
 166 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun. . . . 100 00
 999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun. . . . 999 00
 999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun. . . . 999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.
Prix du Billet, - - 10c
 On demande des agents.
 Valeurs rachetées sans escompte.

On apporte au baron Rapineau une dépêche lui annonçant l'heureuse réussite d'une importante opération financière.

— Vous auriez pu, lui dit une personne présente, remettre quelques sous de pourboire au petit télégraphiste, messenger d'une si bonne nouvelle.

— Pardon... objecte le baron, me les aurait-il donnés, lui, si la nouvelle avait été mauvaise?

Deux Marseillais se promènent, en causant.

— Qu'est-ce que tu fumes-là? demande l'un.

— Tê! un londrès donc!

— Combien ça coûte?

— Six sous.

— Et depuis combien d'années tu fumes?

— Depuis trente ans.

— Avec cet argent là, tu aurais eu de quoi acheter une maison sur la Cannebière.

Tout en causant, les deux Marseillais arrivent à la Cannebière.

— Tu ne fumes pas, toi? fit l'autre.

— Non.

— Eh bien, alors, montre-moi ta maison.

DEVINETTE



— Quelle est cette apparition dans le feuillage?
 — C'est la Dame Blanche!

La nature ne connaît que l'alphabet mathématique. — DESCARTES.



RESTAURANT PARISIEN
 (LA MAISON BLANCHE)
 Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures. A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.
COIN DES RUES
St-Jacques et St-Lambert
 Entrée privée Côte St-Lambert.
 Spécialité de Vins Importés.

D'OU VIENT LA CONSOMPTION?

Que faut-il faire pour l'enrayer?

Faire usage **Pilules Rouges du Dr Coderre** ... des ...

TEMOIGNAGE IMPORTANT DE Mlle MARIA DUFORT.

Qu'entend-t-on dire tous les jours quand nous nous découvrons devant un corbillard qui passe? "Elle est morte de consommation la pauvre fille!" La consommation en effet est le fléau de notre époque. Elle s'attaque d'abord aux jeunes filles parce que celles-ci sont soumises à diverses maladies qui leur sont spéciales. Par suite du défaut de nature ou d'excès, les périodes menstruelles deviennent d'abord irrégulières ou bien les règles sont complètement suspendues, alors c'est l'appauvrissement du sang qui

l'entraîne au spectre de la mort. Les Pilules Rouges ont guéri Mlle Maria Dufort, qui demeure au No. 102 Rue Fair à Lowell, Mass. C'est une des couturières des mieux connues de cette grande ville manufacturière, où des milliers de canadiennes résident. Comme beaucoup de jeunes filles Mlle Dufort, tout à son travail, ne s'était pas aperçue qu'il était au-dessus de ses forces, et que son occupation sédentaire s'alliait mal avec son tempérament tout d'activité. Son teint était devenu pâle à en paraître vert, elle n'avait plus d'appétit, ni d'énergie dans son ouvrage. Elle souffrait continuellement du mal de tête, de reins et des maladies particulières aux femmes. Mais laissons-la faire elle-même le récit de sa merveilleuse guérison:



Mlle MARIA DUFORT.

commence et bientôt apparait la faiblesse physique, l'incapacité de travail, la mauvaise digestion, la nervosité, la pâleur, une démarche débilite et des douleurs dans les aines, les jambes et les omolles. Le sang ne circule qu'avec peine la digestion est inégale, le système nerveux est dérangé. L'estomac, le foie, les reins et les intestins n'accomplissent plus leurs fonctions. C'est l'achèvement vers la mort.

Pour enrayer cette maladie, jeunes filles et femmes, faites usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles purifient et enrichissent le sang, rendent les règles faciles, aiguissent l'appétit. Ne laissez pas la maladie devenir incurable. Hâtez-vous si vous ne voulez pas voir le

Un jour que je souffrais énormément, j'aperçus une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre et résolus d'en faire l'essai. Du moment que je commençai à en faire l'usage je sentis un mieux sensible, et soyez sûr que, ayant souffert aussi longtemps et d'une manière aussi atroce, j'ai continué le même traitement. Je devins de mieux en mieux. Et après quelques mois les Pilules Rouges avaient fait disparaître tout vestige de maladie. Il ne semblait qu'un sang nouveau coulait dans mes veines, et les organes qui depuis tant d'années ne fonctionnaient qu'imparfaitement, sont maintenant dans le meilleur ordre et ne me font plus souffrir. De plus, j'ai beaucoup augmenté en poids, et je puis faire une meilleure journée d'ouvrage que je ne l'ai pu depuis longtemps. Peut-être que je ne montre ni enthousiasme, mais il n'y a pas que moi qui sache ce que les Pilules Rouges ont fait pour moi et, naturellement je leur en suis reconnaissante. Je ne manque jamais de dire un bon mot en faveur de cette médecine.

Les témoignages comme celui de Mlle Dufort, ne devraient laisser aucun doute aux femmes souffrantes. Pourquoi souffrir plus longtemps, si les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri Mlle Dufort, pourquoi ne vous guériraient-elles pas? Commencez à les prendre aujourd'hui, tout délai est dangereux. Écrivez-nous avec confiance, si les Pilules Rouges ne vous guérissent pas complètement. Notre spécialiste pour les maladies des femmes vous répondra absolument pour rien, il vous indiquera le régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle ne craignez pas d'écrire.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre, se vendent en boîtes seulement, jamais autrement, évitez les imitateurs. Les Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent 50c la boîte et 6 boîtes pour \$2.50, nous les expédions partout par la maille sur réception du montant.

Adressez votre lettre comme suit:

Cie Chimique Franco-Américaine,
 Département médical.

Boite Postale 2388. MONTREAL, Can.

Bob et l'abbé:
 — Qu'est-ce que c'est, au juste, que le volapuk, M'sieu l'abbé?
 — C'est la langue univ. elle.
 — Ah! Et qui la parle, c'te langue?
 — Personne!

COUP DE VENT DÉSASTREUX



C'est un coup de vent désastreux que celui qui vient d'enlever et de jeter à l'eau le chapeau de Mr Cohen Pas aussi désastreux pourtant que s'il avait jeté le propriétaire du chapeau dans l'alcoolisme.
 Si vous êtes atteint de cette terrible maladie, allez voir le Dr Sylvostre, 1425 rue St-Denis, ou Mr J. H. Charles, 513 Avenue Laval. Là est le salut.

Entre fiancés:
 Un silence plein de douceur vient de succéder à une causerie charmante. Tout à coup elle aperçoit une araignée sur le dossier du canapé.
 — Ah! crie-t-elle pleine de joie, voyez, mon ami, voyez! Une araignée: une araignée du soir! Hein! qu'est-ce que cela signifie?
 — Parbleu! dit le fiancé, d'un ton de mauvais humeur, ça signifie que la maison est bien mal tenue!

— Que je souhaierais être toi pendant, deux heures! dit une femme à son mari, qui est maître d'armes, en l'embrassant avec la plus vive tendresse.
 — Et pourquoi, ma chérie?
 — Mais parce que j'achèterais un costume neuf à ma petite femme.

Teaberry FOR THE
Teeth
 RESTORES NATURAL WHITENESS
 PLEASANT AND HARMLESS TO USE - A 25c.
 S. ZOPESA-CHEMICAL Co - TORONTO

THEATRE ROYAL
SPARROW & JACOBS, Gérants

Matinée : Semaine commençant le lundi,
24 MAI
Après-midi et soir

10c .. et ..
20c

Pas plus haut.
Soir, Sièges Réservés : 10c extra.

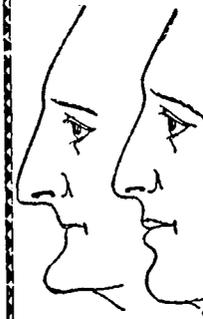
La perle des comédiennes Irlandaises
May Smith Robbins

Supportée par une superbe compagnie de comédiens et soubrettes dans la comédie musicale en 1 actes,
LITTLE TRIXIE
La bruyante héritière, sous la guidance de FRED ROBBINS.

Bureau des billets au T464tro ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout, - 10 cts

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'anesthésie locale, chez



AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

MAGNIFIQUE ROMAN
LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE
TIRAGE LIMITÉ
POIRIER, BESSETTE & CIE
No 516 Rue Craig
MONTREAL

Les crues récentes ont ouvert des horizons nouveaux à certains propriétaires riverains du Cher, habiles à profiter des circonstances susceptibles de donner de la plus-value à leurs immeubles.

Ils viennent de faire apposer des écritaux ainsi conçus :
A LOUER : Charmantes villas avec jardins d'agrément se transformant en étangs très poissonneux pendant les inondations.

Une vieille fille passe en correctionnelle.
— Votre âge ? demande le président.
— Je m'en rapporte à la sagesse du Tribunal.

Berlureau écrit à sa payse, et pour mieux peindre sa flamme, il cherche des phrases, mais peu ferré sur l'orthographe, il demande conseil.

— Pardon, sergent, est-ce que vous mettriez un m ou deux m à amour ?
— Ordinairement, on n'en met qu'un, répond le sous-officier. C'est donc à ta promesse que tu écris ?
— Oui, sergent.
— Eh bien ! alors, mets-y deux m ; ça lui prouvera que tu l'aimes davantage.

Dans un bureau de rédaction :
— C'est une infamie !... Votre journal porte que je suis risible dans mon cabinet, tous les jours, de une heure à trois. Cette coquille porte préjudice à ma dignité de dentiste !

Après avoir péroré vingt minutes durant dans un salon, un déplorable bavard finit par déclarer qu'il possède l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, mais qu'il parle plus volontiers en français, — ce dont on s'est aperçu de reste.

Calino, qui est présent, avec son air le plus aimable :
— Et dans quelle langue, cher Monsieur, vous taisez-vous, de préférence ?

Nos enfants :
— Papa, les champignons poussent dans les endroits humides, n'est-ce pas ?...
— Oui, mon enfant...
— Alors c'est pour ça qu'ils sont faits comme des parapluies, dis ?...

Lune de miel, dernier quartier :
— Ma chérie, pensez-vous à moi toute la journée ?
— Oui, mon Henri. Mais voici les jours qui grandissent, et, dame ! ça va un peu changer...

Deux voyageurs, l'un Italien et l'autre Auvergnat, discutent sur le plus ou moins de mérite de leur pays.
— Au moins, dit l'Italien, nous avons un volcan, qui est presque toujours en éruption ; tandis que, chez vous, il y a longtemps que le vôtre est éteint.

— En effet, répond le naturel de Clermont ; mais, si nous ne l'allumons pas, c'est par économie.

Lettre d'excuses d'un membre appartenant à une bande de musique de la ville :

" Monsieur,
" Une dépêche de mon oncle qu'est mort, que je viens de recevoir, m'empêchera d'assister demain à la sortie de la musique.
" Veuillez, en conséquence, m'excuser et agréer, etc.

Un propriétaire d'un petit restaurant fait distribuer des prospectus dans la rue. On y lit :
Bœuf à la mode . . . 50 centimes.
" à la dernière mode 60 "

Madame à la bonne :
— Eh bien, Julie, avez-vous reçu de bonnes nouvelles de votre pays ?
— Excellentes, Madame. Mon grand-père vient d'obtenir la permission de demander la charité à la porte de l'église !

L'inépuisable chapitre des coquilles. Celle-ci est cueillie dans le compte rendu d'une administration industrielle :
" Au cours du dernier exercice, diverses fraudes ont été signalées à l'administration. Cette année, des mesures exceptionnelles ont été prises pour empêcher les bénéfices illicites."
Empêcher pour empêcher, avouons que c'est réussi.

Nouvelles et Magnifiques Primes
DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance ; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les Etats-Unis à une des deux primes suivantes :

10—Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome
magnifique chromo-lithographie, de 24 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

20—Le Fils de l'Assassin
Un beau volume in 16 de 400 pages.
A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
Rue Craig, 516, Montreal.

Nouvelle édition du . . . **JEU DE POKER**
— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL

ACADEMIE DE MUSIQUE
SPARROW & JACOBS, Gérants

Toute cette semaine
Avec Matinées Mercredi et Samedi.

MARGARET **MATHER**
Dans sa somptueuse production :
CYMBELINE

SPECIAL --- Matinée Mercredi aux prix populaires de 25c et 50c.

PRIX : Soir, 25c, 50c, 75c, \$1 et \$1.50.
Samedi Matinée, 25c, 50c, 75c et \$1.
Téléphone 5018.

MAISON DU PEUPLE !
J. A. OUIMET
Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des . . .
Chaussures à Bon Marché
On ne trouve absolument que là les
FAMEUSES CHAUSSURES A 50 CTS

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION
Gros et Détail.—Assortiment des plus complets
No 1107 RUE ONTARIO
Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

Bébé récite sa prière du soir.
Arrivé à ce passage : " Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... ", il s'interrompt et, se tournant vers sa mère :
— Maman, faut-il dire au bon Dieu que ce matin tu as trouvé un cafard dedans ?

Un bourgeois et sa femme sont à table. Ils ont achevé leur soupe et attendent le rôti qui n'arrive pas... Madame s'impatiente et court à la cuisine :
— Eh bien ! dit-elle, et la suite ?
Et la bonne, complètement absorbée par la lecture de son feuilleton :
— Au prochain numéro, Madame.

Poirier, Bessette & Cie
IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.
... 516 RUE CRAIG
MONTREAL.

LES

... SONT ...

CIGARES et CIGARETTES

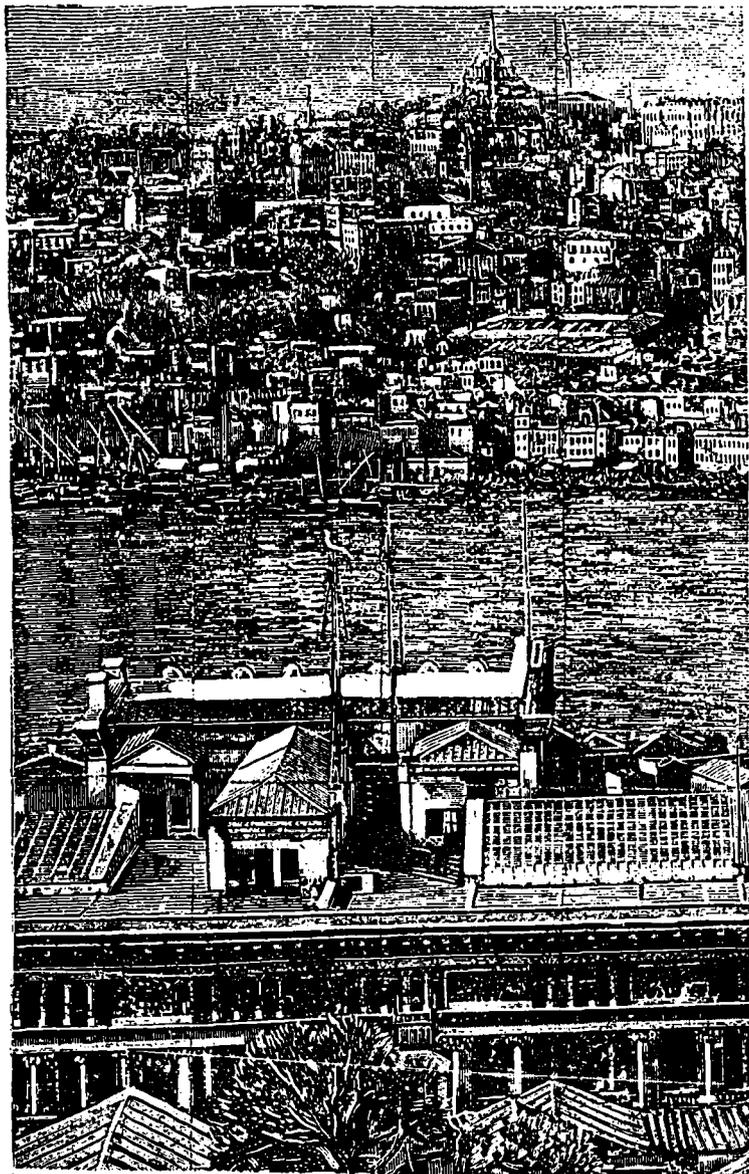
FIN DE SIECLE

Chamberlain

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 78



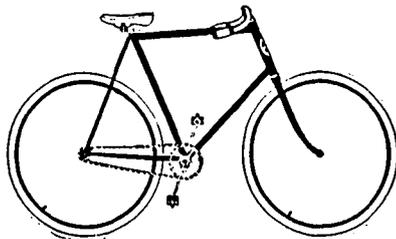
AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: "Mlle Roméo" E. Bourret, Mlle Crepeau, Mlle Lecavallier, Mlle Fern Niourd, Mlle Art Roy, Mlle Joseph Valade, Mlle Joseph Wolfe, Mlle Ida Allard, Mlle Albertine Beauchemin, Mlle Antoinette J. Desautiers, Mlle R. H. Mlle Alice Jobin, Cécile Poirier, Mlle Lucia, Mlle M. Maréchal, Mlle A. Rhéaume, Mlle Hélène Trempe, Urbain Ammaï, Lucien Brousseau, Mlle Bella Minder, J. P. R. Dufresne, J. Dussault, Edouard Ghysent, Eugène Payette, Jean M. Pelletier, P. O. Richard, Hector Rioux, Achille Rouette (Montréal), Félix Lajoie (Coaticook, Qué.), Mlle J. E. Marchand (Edmonton, N.B.), Joseph A. Bessette (Farmham, Qué.), Mlle Nélida Desjardins, Mlle Amanda Gagnon, Mlle Lize Laviolette, Mlle Anna Perrot (Hull, Qué.), Dominique Leclair jr (Lachine, Qué.), Raymond N. Belleau, Ph. Bernier, Alfred Bouchard, Elou Ducre (Lévis, Qué.), Mlle Régina Fréchette (Marieville, Qué.), Albert Demers (Montreal, N.B.), Jos. Campeau (Mlle Eul, Qué.), Georges Langlois (Nicolet, Qué.), Oscar Boly (Ottawa, Ont.), Mlle Eugénie Brunet, Mlle Eulalie Couture, Mlle Euphémie Filion, Mlle Rosanna Paquet, W. Duchamps (Québec, Qué.), Mlle Juliette Blanchard (Richmond Station), E. A. L. G. Phaneuf (Rigaud, Qué.), Mlle Mariette Paradis (Rimouski, Q.), Mlle Blanche Dumais (Roberval, Qué.), Mlle F. M. Meunier (Salaberry, Qué.), Mlle Henri Couture (Sherbrooke, Qué.) Mlle Emma Guay (Sherbrooke-Est, Qué.), Albertine Chauré (Ste Anne de Bellevue, Qué.), Thomas Mahce (St Calixte de Somerset, Qué.), J. R. Poirier (Ste Geneviève, Qué.), Alfred Racicot (St. Henri, Qué.), Mlle Alice Goulet (St. Hilaire Village, Qué.), Alex Brousseau (St. Hubert, Qué.), Fred Lebeau (St. Hyacinthe, Qué.), D. H. Langlois (St. Jean, Qué.), Mlle Eva Goulet (St. Jérôme, Qué.), Mlle Mary Béland, J. E. P. Fergeon, J. P. Légaré, Adolphe Morency (St. Rock de Québec), Edmond Bussières, Albert Lacroix, Oscar Pelletier (St. Saviour de Québec), Mlle Je. M. Dionne (Victoriaville, Qué.), Mlle O. M. Lamoureux (Waterloo, Qué.), Mlle Emélie Bélanger (Auburn, Me.), Charles Bélanger (Augusta, Me.), Mlle Josephine Bélanger (Bridleford, Me.), H. Thibault (Bridgeport, Conn.), Elzéar Desrosier, J. A. Fortin (Brunswick, Me.), Mlle P. Sauvageau, Mlle Hélène Bernard, Jacques Charron, H. J. Desvoysaux (Central Falls, E. I.), Thomas Dionne (Chicopee, Mass.), Henri Gibeau, Philie Tremblay (Coloos, N. Y.), Mlle Henry Moreau (Duluth, Minn.), Alphonse Trault, Edmond Côté, J. Gagné, Sylvia Massé, Jos. D. Thibault, Léon Trempanier (Fall River Mass.), I. Dumais (Fitchburg, Mass.), Mlle Zénobie Aubin, Mlle Emma Dumais, Joseph Goulet, J. Mag Roy (Holyoke, Mass.), Thomas Hébert, Alfred Jondion (Lawrence, Mass.), Mlle Justine Garneau, Mlle Rose Anna McClure, Mlle Emma Moreneau, Mlle Marie St. Hilaire, Arsène Dugas, Joseph Giguère, M. J. Landry, Albin McClure, Frank Savary (Lowiston, Me.), Mlle J. S. Aubin, Mlle F. N. Berger, Mlle Eugène Doré, Mlle J. N. Godbout, Mlle E. J. Martel, Mlle Corinne Bélanger, Mlle Cécile Chou Mors, Mlle Rosanne LaForte, Mlle Cordelia Moreau, Mlle Adolphe Teller, Mlle Euphémie Turgeon, Arsène Blais, G. H. Boucher, Eléazar Chassé, Arthur Dionne, J. T. Fontaine, Eléazar Langlois, Alphonse Milot (Lowell, Mass.), Mlle Louise Desrochers (Lynn, Mass.), Mlle Julie Bouchard, Mlle Emma Guilbert, Mlle Amanda Jacques, Mlle Josephine Lacoste, Elou Plante Manchester, M. H., Edmond Gamache (Nashua, N. H.), Mlle P. D. Jarry, Mlle Josephine Lebel, R. Gosselin (New Bedford, Mass.), Mlle E. Michaud, Mlle Marina Lange, François G. Leclerc (Nouvelle Orléans, La.), Mlle Josephine Bellemare (Pawtucket, R. I.), Mlle Hédie Robillard, Joseph Champoux (Pawtucketville Lowell, Mass.), Archille Gosselin, Sév. Lacasse, J. C. Roberge (Somersworth, N. H.), Eugène P. H. Rainville (Sturtevant, N. H.), Mlle Marie Louise Dagenais, Mlle Rose Emma Richard (Southbridge, Mass.), Julien Desnoyers, Henry Hickory (Waitsfield, Vt.), Henri Couture, Mlle Elise Béaud, Mlle Julie Légaré (Westbrook, Me.), Mlle Auris Desautiers, Moise Patvin, H. Préfontaine (Woonsocket, R. I.), Mlle Urbain Morency, Mlle A. Champagne, Arthur Mathieu (Montréal), Jos. Lapierre (St. Antoine de Richelieu, Qué.), W. Boudock (Trois Rivières, Qué.), Mlle Frida Labelle (Holyoke, Mass.), C. Biron (Manchester, N. H.), Joseph Duhamel (Malboro, Mass.), Mlle M. Matou, Alex Derbes, Jos. Derbes, Henri Wehrmann (Nouvelle Orléans, La.), P. Blanchet (Arbitaskaville, Qué.), Arth. Chouinard (Lowell, Mass.), Mlle E. H. (St. Hyacinthe, Qué.), Mlle Art. Barba (Nouvelle Orléans, La.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Ida Allard, E. G. Amherst (Montréal), Alex Brousseau (St. Hubert, Qué.), Jean M. Pelletier, 12 de Salaberry (Montréal), Mlle Euphémie Turgeon, 16 Dodge St (Lowell, Mass.) Mlle Josephine Bellemare, 35 Quincy ave (Pawtucket, R. I.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centimes en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Si vous voulez un Bicycle



Vous voulez...
le MEILLEUR
qu'il y a...

Cela ne paie pas d'acheter un bicycle non garanti, simplement parce qu'il est bon marché. Voilà une sage économie dans chaque dollar du prix du "Columbia."

Bicycles "Columbia"

"STANDARD"
DU MONDE..

\$100

POUR
TOUS

Bicycles "Hartford" Seconds seulement après les "Columbia." \$75 et \$65

POPE MFG. Co., Hartford, Conn.

Catalogue gratuit des vendeurs et agents du "Columbia," par la maille pour un timbre de 2 cents.

MODÈLE COMPLET DE LA GRANDE MANUFACTURE DES "COLUMBIA," lithographié en couleurs, prêt pour être coupé et bati, donnant un amusement et instructions illimités aux jeunes et aux vieux. Envoyé par la maille contre cinq timbres de 2 centimes.

C'est Monsieur W. H. FLRGG, qui est notre agent à Montréal.

3

CHEZ RUBENSTEIN SENIOR

La petite Rachel.—Baba, te chouerai-choe guelgue chose sur le biano?
Le papa.—Foui, ma chérie; mais chouo gue'quo chose te dentre, hour ne bas user les touchas drop fite.

L.A

Société Artistique Canadienne

A transporté ses Bureaux au

N° 1597 RUE NOTRE-DAME

PROCHAIN TIRAGE

2 JUIN '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION	Le Numéro	10,549	a gagné le prix de	\$1,000.
	du	72,304	do	400.
	19 MAI	86,128	do	150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral - chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupule, Fluxus Blancs, Vapeurs, Encrassations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 80



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, LES DIRECTION DES PUISSANCES A LA CANÉE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important - Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 3 juin, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m.,
et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
2318

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
D'CODERRE



POUR
GUERISON
CERTAINE

DE TOUTES
Affections
biliaires,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-19

Nouvelle Manière de Poser
les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité
et fait les Dentiers d'après les procédés les plus
nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes
de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de
Vieilles Racines.

Bains

Turco-Russes,
De Natation et
Bains Privés.

--AUX--

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG
ET BEAUDRY

Jours réservés aux dames: le lundi avant-
midi et le mercredi après-midi.

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets
de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.